


GAUDEO.

Link.

VOYAGE

DANS LES PARTIES SUD

DE L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE.

TOME SECOND.

VOYAGE

DANS LES PARTIES SUD

DE L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE;

Savoir : les CAROLINES septentrionale et méridionale, la GEORGIE, les FLORIDES orientale et occidentale, le pays des CHEROKÉES, le vaste territoire des MUSCOGULGES ou de la confédération CREEK, et le pays des CHACTAWS ;

Contenant des détails sur le sol et les productions naturelles de ces contrées, et des observations sur les mœurs des Sauvages qui les habitent.

Par WILLIAMS BARTRAM.

Imprimé à Philadelphie, en 1791, et à Londres, en 1792, et trad. de l'angl. par P. V. BENOIST.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { CARTERET et BROSSON, libraires, rue Pierre-Sarrasin, nos 13 et 7.
DUGOUR et DURAND, rue et maison Serpente.

AN VII.

VOYAGE
DANS LES PARTIES SUD DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE X.

Je reviens au serpent à sonnettes, animal vraiment curieux, soit que l'on considère sa forme, son caractère ou ses habitudes. Il est certain que, de la plus légère piqûre ou égratignure d'un de ses aiguillons, il peut tuer le plus grand animal de l'Amérique ; et de plus, que quelques minutes après la morsure, le corps entier de l'animal blessé tombe infailliblement dans une corruption complète. Mais telle est la nature de ce redoutable reptile, qu'il ne peut courir ou ramper plus vîte que ne peut marcher un homme ou un enfant ; telle est sa disposition, qu'il ne pique jamais à moins qu'il n'ait été le premier attaqué,

ou qu'il ne se croie lui-même en péril; et même alors, avant de frapper, il donne toujours avis du danger par le bruit des sonnettes qui sont à l'extrémité de sa queue. Dans le cours de mes voyages dans les parties Sud de l'Amérique septentrionale, où l'on croit que sont les plus grands et les plus venimeux de ces animaux, j'ai passé, sans le savoir, si près de quelques-uns, que j'en touchai presque un avec mon pied; lorsque je l'aperçus, il étoit déjà roulé en spirale, prêt à s'élancer. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce généreux animal restait aussi tranquille que s'il eût été mort: sa tête était courbée, et ses yeux presque fermés. Dans ces occasions, je me retirais précipitamment, à moins que l'horreur, m'engourdissant les membres, ne m'enchaînât sur la place, et ne m'ôtât pour quelques momens la force de fuir. Le serpent, le plus souvent, reprenait doucement sa forme allongée, et s'éloignait lentement en ligne droite, à moins qu'il ne fût poursuivi, car alors il élève sa queue dans la longueur où elle est garnie de sonnettes, et la secouant par intervalles, donne le terrible avis. Si l'on continue à

le suivre, et qu'on paroisse vouloir l'atteindre avec une intention hostile, il se roule de nouveau en spirale; sa queue, rapidement agitée, est à peine visible, et fait entendre une espèce de tremblement vif et bruyant. Son corps, enflé par la colère, se gonfle et se déprime successivement; sa belle peau, qu'ornent diverses couleurs, devient inégale et rude par l'effort de la dilatation; sa tête et son cou s'applatissent; ses joues s'enflent et ses lèvres contractées font voir ses redoutables aiguillons; ses yeux deviennent rouges comme des charbons en feu; il darde avec vîtesse sa langue fourchue, de la couleur de la flamme la plus ardente, et menace à chaque instant d'une mort soudaine; mais il ne s'élance jamais qu'il ne soit sûr de son coup.

Le serpent à sonnettes est le plus grand que l'on connoisse dans l'Amérique septentrionale. J'ai oui dire que, dans les premiers temps de l'établissement de la Géorgie, on en avait vu de sept, huit et même dix pieds de long, et de six ou huit pouces de diamètre; mais aujourd'hui on n'en trouve plus de cette taille. Cependant j'en ai vu

de six pieds de long, et de gros à-peu-près comme la jambe d'un homme. En général, ils ont quatre, cinq à six pieds de long : ils passent pour avoir, à un très-haut point, la faculté de *charmer* leur proie. On croit qu'ils arrêtent ainsi les oiseaux, les lapins, les écureuils et d'autres animaux, et qu'en les regardant fixement ils leur ôtent la force de s'enfuir. Quelle que puisse être la cause de ce fait, il est certain que ces malheureuses créatures font pour s'éloigner les plus grands efforts, mais ils sont inutiles. Après avoir long-temps résisté, leurs forces les abandonnent ; ils voltigent ou se meuvent lentement et malgré eux vers la gueule ouverte de leur ennemi, ou, couchés par terre, se laissent atteindre et dévorer.

Comme dans le cercle de mes liaisons, je suis connu pour être l'apologiste des animaux en général, et le partisan de leur disposition naturelle à la benveillance, non-seulement envers l'homme que tous semblent respecter, mais même les uns envers les autres, disposition qui ne cède ordinairement qu'à la faim ou aux suggestions raisonnables et nécessaires des

appétits sensuels, je veux citer, au soutien de cette opinion, quelques exemples, entre plusieurs dont j'ai été témoin dans le cours de mes voyages, particulièrement à l'égard de l'animal dont je viens de parler. Je me bornerai au récit exact des faits.

Étant sur les côtes maritimes de la Géorgie, je fis, avec quelques amis, une partie d'aller chasser et pêcher sur Sapello, l'une des îles qui bordent la côte. Nous descendîmes en conséquence l'Alatamaha, traversâmes le détroit et prîmes terre sur l'extrémité Nord de l'île, près du canal. Nous fixâmes notre camp dans une jolie position, à l'ombre d'un bosquet de Chênes verts et de Lauriers, sur les bords élevés d'un ruisseau qui avait sa source dans l'intérieur de l'île. Nous dominions ainsi un vaste et beau paysage. Nos travaux ne furent point sans succès, et nous nous trouvâmes pourvus abondamment, pour notre souper, de gibier, d'huitres et de poisson.

A environ cent toises de notre camp, était une source d'eau douce et fraîche qu'ombrageait un petit bois de Myrica odorante. Le sentier qui conduisait à cette

fontaine serpentait au travers d'une verte savanne. Plusieurs fois dans la nuit j'allai visiter la fontaine, mais je ne me doutais guère, non plus que mes compagnons endormis, que chaque fois que nous en approchions, nous courions le plus grand danger. Le matin, de bonne heure, excité par une soif ardente, je me levai pour aller à la source. J'avais presque passé la vallée, lorsqu'à six pouces du sentier, j'aperçus, tout-à-coup, un énorme serpent à sonnettes roulé en spirale, dont les cercles s'élevaient l'un au-dessus de l'autre aussi haut que mon genou. Aussitôt que je pus revenir de ma surprise, je reculai précipitamment hors de sa portée, et je restai là pour le considérer; il resta constamment tranquille pendant que je l'examinais, ne paraissant nullement inquiet et fixant sur moi ses yeux à moitié fermés: mon imagination était partagée entre la reconnoissance pour l'Etre suprême qui m'avait préservé d'un si grand péril, et l'admiration pour le caractère de ce noble et terrible animal qui nous avait tous laissés passer tant de fois durant la nuit, sans nous faire le moindre mal, quoique nous

eussions dû le toucher, si nos pas n'eussent été dirigés par une intelligence supérieure (1). J'allai vîte avertir mes amis, mais avec la ferme résolution de défendre la vie du généreux serpent. Je les amenai sur le lieu où, en voyant de quel péril ils avaient échappé, ils furent aussi effrayés que reconnaissans. Je me fais un plaisir de dire, qu'à l'exception d'une seule personne, nous fûmes tous d'avis de ne point faire de mal au serpent. Celui-même qui lui était contraire finit par se rendre à la même opinion.

Dans ma jeunesse, j'accompagnai mon père dans un voyage aux monts Catskill, dans le gouvernement de New-Yorck. Nous avions presque achevé de monter le Pic-de-Giliad. Jeune, vigoureux, cou-

(1) En admettant le systéme de l'auteur, sur la disposition pacifique du serpent à sonnettes, il faut avouer que l'exemple qu'il en donne est moins concluant qu'il ne le lui semble. Rien ne prouve que le serpent dont il parle eût été toute la nuit aussi près du sentier qui conduisait à la fontaine, ni qu'il eût vu passer près de lui personne autre que l'auteur; mais le fait réduit à ce qu'il a de certain est encore digne de remarque. *N. d. Tr.*

rant avec ardeur à la poursuite des connaissances botaniques, et à la recherche d'objets nouveaux, j'avais atteint, en avant de notre guide, un sommet escarpé, lorsqu'entrant dans une étroite vallée, je vis, au pied d'un petit arbrisseau, un corps singulier et de belle apparence, que je pris d'abord pour une grande espèce de fungus, qu'on appelle *oreille de Juif;* et je remuais déjà mon pied pour l'écraser, lorsque mon père, qui se trouvait près de moi, s'écria : Mon fils ! un serpent à sonnettes ! En parlant, il me repoussa en arrière, ce qui probablement me sauva la vie, c'était le premier serpent à sonnettes que j'eusse vu ; celui-ci était de l'espèce que notre guide appelait *Jaune.* Il était très-beau, nué et moucheté. Mon père intercéda pour sa vie, mais notre guide fut inexorable. Jamais, dit-il, il n'épargnait la vie d'un serpent à sonnettes. Il le tua, et mon père en prit la peau et les aiguillons.

Quelques années après, voyageant encore avec mon père dans la Floride orientale, je me trouvais au fort Picolata, sur les bords de la Saint-Juan : nous devions

assister à un congrès relatif à un traité entre cet État et la nation des Creeks, qui avait pour objet la cession d'un territoire que l'on demandait à ce peuple pour l'annexer au nouveau gouvernement. Les Indiens et un détachement de la garnison de Saint-Augustin étaient arrivés et campés séparément près du fort. Quelques jours s'écoulèrent avant que l'on s'occupât de l'affaire du traité, parce qu'on attendoit l'arrivée d'un vaisseau venant de S. Augustin, à bord duquel étaient les présens pour les Indiens. Mon père employa ses momens de loisir à faire autour du fort quelques petites excursions. Le matin du jour où le traité devait commencer, je fis avec lui une promenade botanique. Après avoir erré quelque temps dans un marais, à environ un quart de milles du camp, j'étais en avant de quelques pas, lorsque mon père m'avertit de prendre garde à un serpent à sonnettes qui était devant moi, et précisément à mes pieds. Je m'arrêtai, et je vis le monstre formé en spirale. Il n'y avait pas, entre nous deux, la moitié de sa longueur ; un pas de plus mettait ma vie à sa disposition. Je ne

pouvais le faire sans le toucher. Le trouble et l'effroi excitèrent la colère ; je me sentis incapable de reconnaissance et de pitié : je coupai une petite perche, et je le tuai. Il avait environ six pieds de long, et était gros comme la jambe d'un homme ordinaire. Cette rencontre nous empêcha de prolonger ce jour-là plus loin nos recherches. Ayant donc coupé une longue liane, je l'attachai au cou du serpent mort, et je le traînai après moi, les écailles de sa queue sonnant sur la terre. Je le menai ainsi en triomphe dans le camp, où je fus bientôt entouré, tant par les Indiens que par mes compatriotes. L'aventure parvint promptement aux oreilles du commandant, qui me fit dire, par un officier, que si le serpent ne s'était point mordu lui-même, il serait bien aise de le manger à son dîner. Je remis aux cuisiniers le corps de l'animal, et, étant ce jour-là invité à dîner chez le gouverneur, je vis servir le serpent accommodé de plusieurs manières. Le gouverneur Grant aimait beaucoup la chair du serpent à sonnettes. J'en goûtai, mais je ne pus l'avaler. Lorsque je me rappelai de sang-froid cet événement, je fus

fâché d'avoir tué le serpent. Il est constant qu'il n'avait tenu qu'à lui de me tuer, et je ne fais nul doute qu'il ne connût bien son pouvoir. Je me promis de ne jamais participer volontairement à la mort d'aucun serpent à sonnettes, et je me suis tenu fidèlement parole. Cet animal si terrible est facile à tuer. Un bâton gros comme le pouce, dirigé contre la tête ou sur le dos du plus gros serpent à sonnettes suffit pour le tuer d'un seul coup. Il lui est d'ailleurs impossible de s'échapper par la fuite, et même il ne le tente pas quand il est attaqué.

Le moccasin est un grand serpent d'un horrible aspect, et l'on en raconte des histoires très-effrayantes. Dans les États méridionaux, où il est très-fréquent, particulièrement dans la Floride orientale, on prétend que sa morsure ne guérit jamais; que la chair, dans un grand espace autour de la blessure, se pourrit jusqu'à l'os, lequel finit lui-même par se carier. Il en résulte une gangrène qui détruit infailliblement le malade; ses membres corrompus tombent par lambeaux; et il n'y a d'autre moyen d'éviter une

mort lente et misérable que de couper la chair jusqu'à l'os, tout autour de la blessure, immédiatement après qu'on a été piqué. La forme et les proportions du serpent moccasin ressemblent assez à celles du serpent à sonnettes. Il est marqué ou coloré à-peu-près de la même manière, mais ses couleurs sont plus sombres et plus foncées. Il lui ressemble aussi par le caractère ; comme lui, il court lentement, et quand il est attaqué, il se forme en spirale avant de frapper son ennemi. Une particularité qui le distingue, c'est que lorsqu'il est découvert, et qu'il voit que son ennemi l'observe, après s'être mis en spirale, il élève par degrés sa mâchoire supérieure, au point que le dessus touche presque à son cou, puis il darde lentement sa longue langue fourchue, dirigeant vers l'assaillant ses aiguillons empoisonnés, ce qui lui donne une figure vraiment effrayante. Il a ordinairement de trois à quatre et même cinq pieds de longueur, et est gros comme la jambe d'un homme. Quoique l'espèce n'en soit pas nombreuse, il n'est encore que trop fréquent et n'inspire que trop d'effroi aux

malheureux esclaves qui sont forcés de travailler nus dans les marais et les sables bas, où souvent on le rencontre.

Je ne connais pas un seul exemple, pas même sur oui-dire, de quelqu'un qui ait perdu la vie par la morsure d'un de ces serpens. Je suis persuadé cependant qu'il est très-prudent de se tenir en garde contre leur morsure. D'après la manière dont leur corps se gonfle, dont leur cou s'applatit, lorsqu'ils sont provoqués, ainsi que d'après la grandeur de leurs aiguillons, ils semblent être du genre des vipères. Leur tête, leur gueule et leurs yeux, sont remarquables par leur grandeur.

Il y a, dans la Caroline et la Floride, un autre serpent appelé comme celui-ci moccasin, mais qui en diffère beaucoup: c'est un bel animal qui, je crois, n'est pas d'un naturel nuisible ni vindicatif. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, il a environ cinq pieds de long, et il est gros comme le bras d'un homme; sa peau, couverte d'écailles, mais unie et brillante, d'un gris-pâle et d'un bleu-céleste, est régulièrement marquée d'ondulations transversales, ou de taches d'un vert très-foncé,

bordé de rouge ou de brun. Il est actif, agile, empressé d'échapper à ceux qui le voient ; il n'a point d'aiguillons, et ne paraît point dangereux. On le trouve dans les terres hautes, couvertes de forêts, autour des bois pourris, des branches tombées : il se loge quelquefois dans les vieilles maisons de bois. Il semble être de la même espèce, ou peut-être le même animal que le serpent qui, en Pensylvanie et en Virginie, s'appelle serpent wampon. Mais dans les climats plus chauds du midi, il atteint une beaucoup plus grande taille, et prend par la même raison des couleurs plus diverses et plus foncées : les habitans assurent que c'est un animal très dangereux, que sa morsure est incurable, etc. Mais comme je n'ai jamais entendu citer un seul exemple qui prouve que sa piqûre ait été mortelle, ou qu'elle ait eu quelque suite dangereuse, je suis porté à croire que c'est, relativement à l'homme, une innocente créature.

Le serpent à sonnettes bâtard, que quelques personnes appellent serpent à sonnettes de terre, est un dangereux petit animal. Sa morsure est certainement mortelle

si l'on n'y porte un prompt remède. Il se rapproche beaucoup de l'aspic de l'ancien continent.

Cette petite vipère ressemble beaucoup, pour la forme et la couleur, au serpent à sonnettes ; mais elle est moins brillante, et moins régulièrement marquée. Sa tête, proportionnellement aux autres parties de son corps, est plus large et plus courte. Son nez est proéminent et relevé ; sa queue s'amincit brusquement depuis le ventre jusqu'à la pointe, qui se termine par trois petites articulations semblables à des sonnettes. Lorsqu'on l'irrite, il élève sa queue et l'agite si vivement qu'elle ressemble à une vapeur voltigeante; mais elle fait peu ou point de bruit. Cependant l'opinion générale des habitans est que ce sont ces animaux qui font ce bruit singulier qu'on entend souvent dans les forêts, pendant les chaleurs de l'été et de l'automne; bruit assez fort et très-effrayant pour les voyageurs, qui, probablement, provient d'un petit insecte noir, du genre des cigales ou de ceux qu'en Amérique on appelle *locustes*. Cependant je peux me tromper dans cette conjecture. Cette dan-

gereuse vipère a huit à dix pouces de long, sur une épaisseur proportionnée. Irascible et maligne, elle forme une petite spirale, gonflant et applatissant alternativement son corps, et dardant continuellement sa tête : elle semble avoir la faculté de s'élancer à une distance plus grande que la longueur de son corps. Ces animaux paraissent ne point participer au caractère généreux du serpent à sonnettes, et sont indignes d'une alliance avec lui. Personne n'épargne leur vie, et pourtant ils sont toujours trop nombreux, même dans les parties les plus anciennement peuplées du pays.

Le serpent vert est une belle et innocente créature. Il a près de deux pieds de long, mais il n'est pas si gros que le petit doigt, et il est du plus beau vert du monde : il est très-fréquent ; on le trouve ordinairement sur les grosses branches des arbres et arbrisseaux ; il se nourrit d'insectes, de reptiles, sur-tout du petit caméléon vert. L'épervier à queue fourchue les mange l'un et l'autre, les emportant quelquefois entrelacés du milieu d'un buisson ou d'un arbre creux.

Le

Le serpent ruban n'est ni moins beau, ni plus dangereux. Il a dix-huit pouces de long et à-peu-près la grosseur du petit doigt. Sa tête est très-petite ; le fond de sa couleur est un rouge-clair, marqué de bandes transversales, d'un brun foncé, qui, selon le peuple, ressemblent aux cercles d'un ruban tourné autour de l'animal. Absolument inoffensif et presque domestique, il habite ordinairement les vieilles maisons de bois, les terres découvertes et les habitations.

Le serpent poulet est un grand, agile et fort reptile, qui a six ou sept pieds de long, mais qui rarement est aussi gros que le poignet d'un homme. Il est d'une couleur terreuse ou cendrée, sur laquelle sont des bandes ou raies longitudinales d'un brun foncé. C'est un serpent familier, qui fréquente le voisinage des maisons et des jardins. Il pourrait même être utile à l'homme, si l'on savait le dresser à un certain point ; car c'est un grand mangeur de rats, mais il est sujet à troubler les poules dans leur incubation, et à manger les poulets ; il n'a aucun venin, et s'apprivoise très-aisément.

Le serpent pin ou taureau est grand, et ne fait aucun mal à l'homme ; mais il mange les écureuils, les oiseaux, les lapins et tous les autres petits animaux qu'il peut atteindre. C'est, après le serpent à sonnettes, le plus grand serpent que l'on connaisse dans l'Amérique septentrionale, et peut être le surpasse-t-il en longueur. Il est marqueté de noir et de blanc ; dans la colère, ou lorsque, dans le temps du rut deux mâles se disputent une femelle, ils font entendre un bruit effrayant, un sifflement fort et profond, qui ressemble au bruit du tonnerre, grondant dans l'éloignement. On appelle aussi ce reptile serpent à cornes, parce que sa queue se termine par une espèce d'éperon dur comme de la corne, que l'animal, dans la colère, agite avec vîtesse, mais avec lequel il ne frappe jamais. Il habite des trous dans la terre, où il se retire précipitamment aussitôt qu'il craint quelque danger.

Il y a dans la Floride et la Caroline plusieurs autres espèces de serpens, telles que le serpent d'eau, le serpent noir, le serpent jarretière, le ventre de cuivre, l'an-

neau au cou, et deux ou trois variétés de vipères autres que celles dont j'ai déjà parlé. Mais puisque j'ai commencé à donner des détails sur les animaux de ces contrées, c'est peut-être ici le lieu de parler de quelques autres familles que j'ai observées dans mes voyages. Je commencerai par les grenouilles.

1°. La plus grande grenouille que l'on connaisse dans la Floride, et sur les côtes maritimes de la Caroline, a environ huit à neuf pouces de long, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité des pieds de derrière. Elle est d'une couleur brune ou noire sur la partie supérieure; son ventre est blanc, moucheté et nué de taches brunes de différentes formes et couleurs; ses jambes et ses cuisses sont marquées transversalement d'anneaux noirs ou d'un brun foncé; les environs de la bouche et des lèvres sont jaunes. Ces grenouilles vivent dans les marais humides, sur les bords des lacs et des grandes rivières. Leur voix est forte, le son en est hideux et ressemble assez au grognement d'un porc. Cependant elle est moins bruyante que celle de la *grenouille-taureau* de la Pensylvanie et

de la Virginie, et l'animal n'atteint pas la moitié de la grosseur de cette dernière, qui a quelquefois jusqu'à dix-huit pouces de long : son croassement ressemble au mugissement d'un taureau.

2°. La grenouille-cloche est ainsi nommée, parce qu'on suppose que sa voix ressemble exactement au son d'une de ces clochettes que l'on met au cou des vaches. Cette espèce est très-nombreuse : elle croasse ordinairement par bandes, dont l'une commence et dont l'autre répond. Le son se répète ainsi de troupe en troupe, jusqu'à une grande distance. Il fait, pendant quelques minutes, un bruit très-singulier qui s'élève et diminue suivant l'intensité du vent qui l'apporte ; il cesse ensuite presque tout-à-fait ou se prolonge dans le lointain, par d'autres troupes qui répondent aux premières; il se renouvelle de moment en moment, et lorsqu'on y est accoutumé on ne le trouve pas sans quelque harmonie, quoique d'abord il paraisse aux étrangers importun et désagréable.

3°. Une belle grenouille verte habite les rivages marécageux de ces grandes rivières.

L'espèce en est très-nombreuse : son croassement ressemble assez au glapissement des petits chiens, ou au piaulement des jeunes poulets. Ces grenouilles font aussi beaucoup de bruit, mais comme leurs tons sont aigus, et qu'elles croassent en chœur par troupes ou familles séparées, cette espèce de chant qu'on entend de loin et de près, alternativement enflé ou affaibli, suivant la direction du vent, a quelque chose de doux et de mélodieux.

4°. Il y a une autre grenouille verte, plus petite, qui est très-commune autour des maisons : son cri ressemble singulièrement à celui des jeunes poulets. On l'entend ordinairement chanter en chœur, immédiatement avant la pluie, qu'elle parait aimer beaucoup.

5°. Une petite grenouille grise mouchetée se trouve en nombre prodigieux dans les étangs et les savannes des terres hautes, sur-tout dans les forêts de Pins. Elle se fait entendre en chœur, comme les autres, par grandes troupes ou bandes séparées. Chaque son de sa voix ressemble au bruit que feraient deux cailloux que l'on frapperait sous l'eau l'un contre l'au-

tre. Lorsque dix mille de ces grenouilles croassent en même temps, et que le vent vous apporte à l'improviste cette multitude de sons pareils, on croirait entendre une quantité de petits cailloux tombant ensemble d'une grande hauteur.

6°. Il y a une très-petite espèce de grenouilles qui habite les herbes dont sont couverts les bords des étangs dans les savannes : on l'appelle *grillon de savanne ;* elle est d'un gris foncé ou brunâtre, et a le nez très-pointu. Lors des grandes pluies d'automne, quand les savannes sont presque par-tout inondées, on voit ces grenouilles par milliers, grimper sur les grandes herbes, les roseaux, etc., qui croissent sur les lisières des savannes près des terres hautes. Un observateur, médiocrement attentif, les prendrait facilement pour des araignées ou quelques autres insectes ; leur voix est faible, et leur cri ressemble assez à celui des grillons ou des petits oiseaux.

7°. La grenouille alose, ainsi nommée en Pensylvanie, parce qu'elle paraît et croasse dans le printemps, saison où l'on pêche l'alose, est belle, mouchetée,

mince, ayant cinq à six pouces de long, depuis le nez jusqu'aux extrémités : sa couleur est un vert d'olive foncé, sur lequel sont des mouches et anneaux d'une couleur brunâtre. Ces grenouilles sont grandes sauteuses ; chasseresses hardies, elles vont loin de leurs retraites chercher leur proie. Elles abondent dans les rivières, les marais et les lacs des régions méridionales. Dans les soirées d'été, et sur-tout dans les temps secs, elles font beaucoup de bruit : on croirait presque, quand on les entend à une certaine distance, que l'on entend disputer plusieurs hommes rassemblés : elles font aussi une espèce de clappement pareil à celui que l'on produit en retirant avec un peu de force la langue collée contre le palais.

Ce sont-là les grenouilles d'eau que j'ai eu occasion d'observer ; mais je suis persuadé qu'il y en a beaucoup d'autres.

8°. Les grenouilles des terres hautes, qu'on appelle communément crapauds, sont de deux espèces. Il y en a de rouges et de noires. La première, qui est d'un brun rougeâtre ou de couleur de brique, est la plus grande. L'animal, parvenu à toute

sa croissance, peut peser plus d'une livre. Cette grenouille a un aspect désagréable; lorsqu'on l'irrite, elle se gonfle, et s'élève sur ses pieds en croassant; mais elle n'est nullement venimeuse ni dangereuse pour l'homme. L'autre espèce est d'un tiers plus petite : elle est noire ou d'un brun foncé ; elle a, comme l'autre, les cuisses et les jambes marquées de taches et d'anneaux d'une couleur plus foncée que le reste de la peau. Cette petite espèce noire est plus nombreuse que l'autre. Toutes deux, au commencement du printemps, s'assemblent en nombre innombrable dans les étangs et les canaux, et font entendre un bruit qui, quoique considérable, n'est pas sans harmonie. Lorsque le temps du frai est passé, elles sortent de l'eau, et se répandent dans tout le pays. Leurs œufs éclosent dans les eaux échauffées. La jeune larve s'y nourrit, et subit les mêmes métamorphoses que la grenouille aquatique ; mais sitôt qu'elle a ses quatre pieds formés, encore à peine grosse comme un grillon, elle sort de l'eau qui la vit naître, et va à la suite de ses parens, sautiller sur la terre sèche.

Ces animaux amphibies se nourrissent hors de l'eau de toutes sortes d'insectes, de reptiles etc., qu'ils peuvent attraper. Ils mangent jusqu'à des fourmis et des araignées. La nature, à cet effet, les a pourvus d'une langue très-longue, toujours couverte d'une substance visqueuse ou glutineuse. L'animal, en embuscade, attend sa proie, et s'élance subitement dessus ; ou, s'il est à portée, se contente de darder sa langue allongée qui tombe comme l'éclair sur l'insecte surpris, et le retire à l'instant dans la gueule ouverte pour le dévorer. Mais, je ne sais si ces grenouilles terrestres se mangent les unes les autres, comme font les grenouilles aquatiques.

Il y a, dans ces contrées, plusieurs espèces de lézards, outre le crocodile que tout le monde convient être une espèce de ce genre.

Le lézard vert, ou petit caméléon vert, est un joli animal nullement nuisible. Le plus grand que j'aie vu n'avait pas plus de sept pouces de long. Sa couleur est ordinairement un beau vert avec une grande tache rouge sous la gorge. Il a la

faculté de changer de couleur, particularité qui, quoi qu'en disent les physiologistes, est un phénomène très-étonnant. J'ai déjà parlé du lézard rayé, auquel on donne le nom de scorpion, ainsi que du lézard écailleux à ventre bleu. Il y a un grand lézard de couleur de cuivre, et un autre bleu très-mince et très-vif; la queue de ce dernier, qui est longue et mince, est aussi sujette à se rompre que celle du serpent de verre. Ces deux dernières espèces sont devenues très-rares; lorsqu'on les trouve, c'est ordinairement autour des vieux bâtimens de charpente.

Outre les tortues dont j'ai parlé, il y en a plusieurs autres, telles que la petite tortue de terre, déjà décrite par tous les voyageurs. On en trouve une bonne description dans l'hist. nat. de G. Edwards, vol. 2, pag. 205; dans les rivières où remonte la marée, on trouve deux tortues d'eau douce dont l'une, qui est grande, pèse dix ou douze livres. Son écaille supérieure, ou caparace, est de forme presque ovale et fort élevée. L'écaille inférieure est plate, entière, mais profondément sinuée autour des jambes. L'autre

espèce, en comparaison de celle-ci, est petite, et sa caparace est légèrement élevée. On mange l'une et l'autre, et on les regarde comme un mets délicieux.

Parmi les quadrupèdes, la loutre est commune ; mais, principalement dans la Floride occidentale, du côté des montagnes. Les différentes espèces du genre mustelle, telles que la fouine, la belette et le putois, sont aussi fréquentes. Les *raccoons* et les *opossum* sont très-communs ; ces deux animaux sont regardés comme très-bons à manger. Il y a des rats sauvages de deux espèces ; mais, ni l'un ni l'autre n'est aussi grand que le rat ordinaire d'Europe, qui est assez commun dans les demeures des blancs. Il y a dans ces contrées, peu de souris ; cependant j'en ai vu quelques-unes, sur-tout à Charlestown. J'en ai vu, chez un particulier, dans une petite cage de fil de fer, deux blanches qui avaient les yeux rouges. Il y a peu de castors dans la Floride orientale et la Géorgie ; mais ils sont fréquens dans le Nord de cet État, et dans la Floride occidentale, près des montagnes. Quant au rat musqué, *castor*

caudâ lanceolatâ, on ne le trouve nulle part dans la Caroline, la Géorgie, ni la Floride, jusqu'à cent milles de la côte; et l'on en voit fort peu dans les parties septentrionales de ces régions, ce qui doit être regardé comme un bonheur pour des pays où il y a tant de levées et de canaux; cet animal étant singulièrement nuisible pour les digues.

J'ai déjà parlé du chevreuil. Les ours sont encore trop nombreux. Ce sont des animaux très-forts. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais ils mangent aussi des veaux, des porcs, des moutons. On ne m'a jamais cité une circonstance bien positive où ils avaient attaqué des hommes. Lorsqu'ils ont atteint toute leur croissance, et qu'ils sont gras, ils pèsent de cinq à six cents.

Le chat sauvage, *felis caudâ truncatâ*, (*lynx*) est assez commun. C'est un féroce et hardi petit animal. Il se nourrit de petits cochons, de paons, de dindons, etc. Il n'a pas la moitié de la taille d'un mâtin ordinaire. Il est ordinairement gris, et un peu moucheté : sur les côtés, en approchant du ventre, il est marqué de taches

d'un brun jaunâtre, et de rayures presque noires.

Des gens dignes de foi m'ont assuré qu'on voyait souvent des loups mouchetés de noir, de blanc, et d'autres couleurs. Ils s'assemblent la nuit par troupes, et hurlent tous ensemble. C'est sur-tout dans les froides nuits de l'hiver qu'ils se font entendre. Ce bruit est effrayant pour le voyageur égaré.

Les renards de la Floride et de la Caroline sont rouges et de la plus petite espèce. Ils jappent la nuit autour des habitations ; mais jamais ils ne jappent deux fois au même endroit. Ils changent de place précipitamment ; et l'instant d'après qu'on les a entendus d'un côté, on les entend de l'autre à une grande distance. On prétend que les chiens s'épouvantent de ce bruit, et qu'on ne peut les déterminer à poursuivre ces animaux. Ils détruisent beaucoup de jeunes cochons, d'agneaux, de volaille, etc.

La taupe n'est pas si commune ici que dans les États du Nord.

Les chauve-souris de la Floride semblent être de la même espèce que celles

de Pensylvanie et de Virginie, et diffèrent très-peu de celles de l'Europe.

Il y a plusieurs espèces d'écureuils, *sciurus*, particulières aux parties basses ou contrées maritimes de la Caroline et des deux Florides. Quelques-unes sont fort jolies.

Le grand écureuil, renard noir, a plus de deux pieds de long depuis le bout du nez jusqu'à l'éxtrémité de la queue, qui, dans la longueur d'environ deux pouces, est blanche comme du lait, ainsi que sous le nez et les oreilles.

L'écureuil, renard rouge, est de la même grandeur et de la même forme que celui-ci. Il est, sur le dos, d'un brun légèrement rougeâtre; son ventre, ses oreilles, et le bout de sa queue sont blancs.

L'écureuil, renard gris, est un peu plus grand que les deux précédens. Son ventre est blanc, ainsi que le sont ses oreilles et le bout de sa queue.

Ces trois animaux semblent être des variétés de la même espèce.

L'écureuil gris ordinaire n'a, à-peu-près, que la moitié de la taille du précédent.

L'écureuil noir est, à-peu-près, de la même taille ; il est par-tout d'un noir luisant comme du jais.

Le petit écureuil gris est beaucoup plus petit qu'aucun de ceux-ci. Il a le dos d'un gris brunâtre, et le ventre blanc.

L'écureuil de terre, ou le petit écureuil rayé de la Pensylvanie et des États du Nord, ne se trouve jamais ici. On le voit même rarement dans les montagnes, au Nord-Ouest de ces contrées. Mais l'écureuil volant, *sciurus volans*, y est très-commun.

Le lapin, *lepus minor, caudâ abruptâ, pupillis atris*, est assez fréquent, et ne diffère en rien de celui de la Pensylvanie et des États du Nord.

A ces détails sur les animaux les plus remarquables, ou les plus utiles de ces parties de l'Amérique, j'ajouterai, sur les oiseaux, quelques observations qui pourront ne pas paraître déplacées.

J'en ai peu remarqué qui n'aient été déjà décrits par les zoologistes, et la plupart sont bien figurés dans les ouvrages de Catesby, ou dans ceux d'Edwards.

Mais ces auteurs n'ont pas beaucoup

éclairci la matière de l'émigration des oiseaux, et n'ont point expliqué suffisamment les apparitions ou disparitions périodiques de ces intéressans animaux, qui nous visitent à certains temps de l'année. Catesby a dit peu de chose à ce sujet. Edwards a dit plus, et peut-être en a-t-il dit autant que pouvait en savoir l'homme le plus instruit, qui n'avait pas eu l'occasion d'observer par ses yeux; avantage qu'on ne peut se procurer que par les voyages, et par un séjour, au moins d'un an, dans les divers climats du Nord au Sud, qui comprennent l'étendue de ces pélérinages. Bien des gens regarderont ces recherches comme ne pouvant être d'aucune utilité pour le genre humain, et concluront qu'elles ne sont bonnes, comme d'autres minuties de l'histoire naturelle, qu'à amuser l'oisiveté de quelque savant. Cependant, les anciens n'en jugeaient pas ainsi. Chez eux, la connoissance du passage des oiseaux était l'étude des prêtres, des philosophes; elle était regardée, ainsi que l'astronomie, comme importante pour la politique. L'agriculture et ses travaux étaient, en grande partie, réglés par l'arrivée

rivée

rivée et le départ des oiseaux de passage, et peut-être un calendrier fondé sur cette méthode, pourroit-il être de quelque utilité, tant pour le laboureur que pour le jardinier (1)?

Mais quelque attention que les anciens aient apportée à l'observation de ces faits, ils paraissent avoir absolument ignoré ou mal conjecturé ce que devenaient les oiseaux depuis leur disparition jusqu'à leur retour. Dans les pays méridionaux, quel-

(1) Toutes les sciences sont fondées sur l'observation de la nature, et toutes ont ordinairement pour objet de fournir aux hommes des méthodes qui les dispensent d'observer par eux-mêmes. La plupart des habitans des villes ne jugent des saisons que par le calendrier, de l'heure que par les horloges. Les gens de la campagne ignorent souvent nos formules, et s'en passent, parce qu'ils ont sous les yeux la nature. Leurs connaissances ont servi de base aux résultats dont se composent les nôtres. Loin de dédaigner une foule de petits faits que présente le spectacle du monde, nous devons les considérer comme les élémens de l'instruction générale, et remercier les hommes dont l'attention et la patience recueillent ces matériaux. Rien n'est petit dans l'histoire naturelle, parce que rien n'est isolé. Le moindre fait a plus de rapports, et peut fournir plus de conséquences qu'il ne nous est donné d'en saisir. *N. d. Tr.*

ques personnes croyaient qu'ils allaient dans la lune. Dans le Nord, on supposait qu'ils se retiraient dans des cavernes et des arbres creux, et qu'ils restaient endormis dans ces asiles, jusqu'au retour de la saison chaude. Même de nos jours, des hommes célèbres ont assuré sérieusement que les hirondelles, aux approches de l'hiver, plongeaient d'elles-mêmes dans les lacs et les rivières, qu'elles s'y enfonçaient dans la vase, où elles restaient engourdies par le froid, et couvertes de glace, jusqu'à ce que le printemps les rappelât à la vie ; époque à laquelle elles remontaient à la surface de l'eau, prenaient immédiatement leur vol, et repeuplaient les airs. Cette idée, quoique la plus moderne, semble la plus difficile à concilier avec le sens commun. Il ne semble pas aisé de l'appliquer à un oiseau d'un vol si haut et si rapide, qu'il dévance les vents, et qu'il peut, en quelques heures, passer des régions les plus glacées du Nord à des climats où il ne géle jamais, et où les airs sont remplis de mouches et d'insectes sans nombre, sa nourriture habituelle et favorite.

La Pensylvanie et la Virginie me paraissent être les contrées de l'Amérique septentrionale, où ces voyageurs ailés viennent en plus grand nombre célébrer leurs noces périodiques, et élever leurs petits. Chaque année ils retournent avec eux passer l'hiver dans les parties Sud de l'Amérique septentrionale. La plus grande partie de ces chantres ailés qui, au printemps et en été, décorent nos champs et peuplent nos forêts, sont des oiseaux de passage qui viennent du Midi. Les seuls oiseaux de terre, peut-être, qui séjournent toute l'année dans la Pensylvanie, sont l'aigle chauve, *falco leucephalus*, le grand aigle gris; *falco maximus; falco major, caudâ ferrugineâ; falco pullarius*, *falco columbarius*, *strix pythaulis*, *strix acelamatus*, *strix assio*, *tetrao tympanus*, ou faisan de la Pensylvanie; *tetrao minor, sivè coturnix*, ou perdrix de Pensylvanie; *picus*, ou pics de bois de différentes espèces; *corvus carnivorus*, ou corbeau; *corvus frugivora*, ou corneille; *corvus glandarius*, *sivè corvus cristatus*, ou geay bleu; *alauda maxima*, *regulus atrofuscus minor*, *sitta*,

meleagris. Je pourrais y ajouter l'oiseau bleu, *motacilla sialis ;* l'oiseau moqueur, *turdus polyglottos*, et le rouge-gorge, *turdus migratorius*, qui reste quelquefois dans les hivers très-doux. Quoique je ne prétende pas avancer ce fait comme une vérité positive, il est cependant probable, et l'observation, je crois, le prouvera quelque jour, que la plupart de ces oiseaux même sont étrangers; qu'ils ne sont pas nés dans le lieu où ils passent l'hiver; que ce sont des familles nées dans des pays plus septentrionaux, qui sont venues chercher dans le Sud un climat plus doux; chaque espèce en remplaçant ainsi quelque autre partie elle-même pour une région encore plus méridionale, et revenant, au printemps, habiter au Nord le domicile qui lui servit de berceau.

Très-peu d'oiseaux nichent ou couvent dans les parties Sud ou maritimes de la Virginie, de la Caroline, de la Géorgie et des Florides ; et cependant, ces nombreuses tribus qui couvent en Pensylvanie, sur-tout les espèces au bec mol, traversent au printemps ces régions dans l'espace de quelques semaines ; mais elles n'y font que

de courts séjours. Elles y repassent de même à leur retour au Sud, et très-peu y restent pour hiverner. Comme je n'ai jamais été, sur le continent, plus au Sud que la pointe de la Floride et la Nouvelle-Orléans, où l'on ne voit presque point de ces oiseaux en hiver, j'ignore absolument jusqu'où ils poussent leurs voyages dans le Sud, pendant qu'ils sont absents de la Pensylvanie; mais peut-être aucun ne dépasse-t-il les Tropiques.

Pendant que j'habitais la Caroline et la Floride, j'ai vu souvent, vers le milieu de mars, de nombreuses volées d'hirondelles domestiques, *hirundo pelasgia*, et d'hirondelles de rivages, *hirundo riparia*, allant au Nord, vers la Pensylvanie, où elles peuplent au printemps. En septembre et en octobre, je voyais des troupes aussi nombreuses se dirigeant vers le Sud. Il est à remarquer qu'elles profitent toujours de l'avantage des grands vents; ce que font au reste tous les oiseaux de passage. Le pewit ou gobe-mouche à tête noire, de Catesby, est le premier oiseau de passage qui paraisse au printemps en Pensylvanie. On le voit ordinairement du com-

mencement au milieu de mars. Lorsqu'il paraît, nous jugeons qu'on peut, sans rien craindre de la gelée, semer les pois, les féves, les vesces, les radis, les laitues, les oignons, panais, carottes, et presque toutes les graines potagères. Quoiqu'après l'arrivée de cet oiseau, il vienne quelquefois un ou deux jours de gelée, elle n'est jamais assez forte pour faire tort aux jeunes plantes.

Vers le printemps, les petits oiseaux de passage paraissent, tout-à-coup, en Pensylvanie. Leur subite arrivée n'est pas moins singulière qu'agréable. Leur mélodie se fait entendre à-la-fois dans les bois, les bosquets, les prairies; on croirait que, le même jour, ils sont tous tombés du ciel pour venir charmer la terre. La raison de cette apparition soudaine est probablement qu'ils profitent, pour venir, des forts vents de Sud qui soufflent à cette époque. Il est rare, en effet, qu'au commencement d'avril un grand vent de Sud ou de Sud-Ouest, n'amène pas plusieurs millions de ces aimables hôtes.

Pour contribuer, par le tribut de mes faibles lumières, à éclaircir la matière de

l'émigration des oiseaux de l'Amérique septentrionale, je joins ici une liste des oiseaux de passage conforme aux observations que j'ai eu occasion de faire dans mes voyages, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi, et vers la pointe de la Floride.

Oiseaux de terre qui viennent en Pensylvanie, dans le Maryland et la Virginie de la Caroline méridionale, de la Géorgie, et du Nord de la Floride, depuis la côte de la mer à l'Ouest, jusqu'aux monts Apalaches.

Ceux qui sont désignés par cette marque * arrivent dans le printemps, venant du Midi en Pensylvanie. Ils y nichent, y élèvent leurs petits, et retournent, en automne, vers le Midi.

Ceux que j'indique par cette marque † arrivent en Pensylyanie dans l'automne, venant du Nord. Ils y passent l'hiver, et retournent au printemps suivant vers le Nord, probablement pour y couver et élever leurs petits. Ces espèces poussent leurs voyages, au Sud, jusques dans la Caroline et la Floride.

Ceux auxquels je donne cette marque —

arrivent au printemps dans la Caroline, venant du Midi, y couvent, y élèvent leurs petits, et retournent vers le Sud, aux approches de l'hiver; mais ils ne vont jamais jusqu'en Pensylvanie, ni dans les États du Nord.

[] Ceux-ci sont natifs de la Caroline et de la Floride. Ils y couvent, et y passent toute l'année.

¶ Ceux-là passent l'année entière en Pensylvanie.

STRIX, HIBOU (1).

† *Strix arcticus, capite levi, corpore toto niveo*; grand hibou blanc.

(1) J'ai, autant que je l'ai pu, traduit les noms triviaux anglais, parce que, d'une part, plusieurs portent quelques désignations caractéristiques, et que de l'autre, quelques-uns de ces noms se trouvant, soit dans cet ouvrage, soit dans d'autres, sans leur correspondant latin, il peut être utile de les trouver ici accolés. Lorsque le nom trivial anglais n'a point de signification traduisible, je le laisse en original plutôt que d'y substituer en français un nom trivial, qui souvent n'existe pas; la plupart de ces oiseaux étant étrangers à l'Europe. Le nom latin fournit, d'ailleurs, une indication toujours suffisante. *N. d. Tr.*

¶ *Strix pythaulis, capite aurito, corpore rufo ;* grand hibou à cornes.

† *Strix maximus, capite aurito, corpore niveo ;* grand hibou blanc à cornes.

¶ *Strix acclamator, capite levi, corpore griseo ;* chat-huant.

† *Strix peregrinator, capite aurito, corpore versicolore ;* hibou aux ailes pointues.

¶ *Strix assio, capite aurito, corpore ferrugineo ;* petit chat-huant.

VULTUR, VAUTOUR.

[] *Vultur aura ;* vautour dindon.

[] *Vultur sacra ;* vautour à queue blanche.

[] *Vultur atratus ;* vautour noir, ou corneille des charognes.

FALCO, AIGLE ET ÉPERVIER.

¶ *Falco regalis ;* grand aigle gris.

¶ *Falco leucocephalus ;* aigle chauve.

* *Falco piscatorius ;* l'aigle pêcheur.

¶ *Falco aquilinus, caudâ ferrugineâ ;* grand aigle épervier.

¶ *Falco gallinarius ;* épervier des poules.

¶ *Falco pullarius ;* épervier des poulets.

* *Falco columbarius ;* épervier des pigeons.

¶ *Falco niger ;* épervier noir.

* *Falco ranivorus ;* épervier de marais.

* *Falco sparverius ;* petit épervier, ou épervier des moineaux.

MILVUS, MILAN (1).

[] *Falco furcatus ;* milan à queue fourchue.

[] *Falco glaucus ;* milan à ailes pointues, d'un bleu céleste pâle, ayant le bout des ailes noir.

[] *Falco subcœruleus ;* milan à ailes pointues, d'une couleur foncée, presque bleue.

[] *Psittaccus Caroliniensis ;* perroquet de la Caroline.

CORVUS, GENRE DES CORNEILLES.

* *Corvus carnivorus ;* le corbeau.

(1) Leur caractère est d'avoir de longues ailes pointues, le corps maigre et léger, de voler facilement sans battre des ailes, et de montrer leurs griffes en planant doucement en rond.

[] *Corvus maritimus ;* grande corneille des bords de la mer.

¶ *Corvus frugivorus ;* corneille ordinaire.

¶ *Corvus cristatus, sivè pica glandaria ;* geai bleu.

¶ *Corvus Floridanus , pica glandaria minor ;* petit geai de la Floride (1).

¶ *Garrula quiscula ;* choucas pourpre des côtes de la mer.

* *Gracula purpurea ;* petit choucas pourpre , ou merle corneille.

* *Cuculus Caroliniensis ;* coucou de la Caroline.

PICUS, PICS DE BOIS.

[] *Picus principalis ;* grand pic huppé ayant le dos blanc.

* *Picus peilatus ;* grand pic noir à tête rouge.

* *Picus erythrocephalus ;* pic à tête rouge.

* *Picus auratus ;* pic aux ailes dorées.

¶ *Picus Carolinus ;* pic à ventre rouge.

(1) *Pica glandaria , non cristata ;* petit geai de la Floride orientale.

¶ *Picus pubescens*; petit pic moucheté.

¶ *Picus villosus*; pic velu, moucheté et huppé.

¶ *Picus varius*; pic à ventre jaune.

¶ *Sitta europea*; grand nuthatch à tête noire.

† *Sitta varia, ventre rubro*; nuthatch à tête noire et à ventre rouge.

† *Certhia rufa*; petit grimpereau brun bigarré.

* *Certhia Pinus*; grimpereau du Pin.

* *Certhia picta*; grimpereau rayé de bleu et de blanc.

* *Alcedo alcyon*; grand pêcheur royal huppé.

* *Trochilus colubris*; oiseau-mouche.

* *Lanius griseus*; petit oiseau-boucher gris de Pensylvanie.

* *Lanius garrulus*; petite tête noire, ou oiseau-boucher de la Floride.

* *Lanius tyrannus*; oiseau-roi.

* *Muscicapa nunciola*; pewit, ou gobe-mouche à tête noire.

* *Muscicapa cristata*; grand gobe-mouche huppé à ventre jaune.

* *Muscicapa rapax*; petit pewit, ou gobe-mouche brun et verdâtre.

* *Muscicapa subviridis* ; petit gobe-mouche de couleur olive.

* *Muscicapa cantatrix* ; petit gobe-mouche domestique.

* *Muscicapa sylvicola* ; petit gobe-mouche aux yeux rouges.

* *Columba Caroliniensis* ; tourterelle.

[] *Columba passerina* ; pigeon.

[] *Columba migratoria* ; pigeon sauvage ou de passage.

* *Alauda magna* ; grande alouette des prés.

† *Alauda campestris, gutture flavo* ; alouette des cieux.

† *Alauda migratoria, corpore toto ferrugineo* ; petite alouette brune.

¶ *Turdus migratorius* ; rouge-gorge.

* *Turdus rufus* ; grande grive couleur de renard.

* *Turdus polyglottos* ; oiseau moqueur.

* *Turdus melodes* ; grive des bois.

* *Turdus minimus, vertice aureo* ; petite grive à couronne d'or.

* *Oriolus Baltimore* ; oiseau de Baltimore, ou qui suspend son nid.

* *Oriolus spurius* ; petit loriot.

* *Merula flammula* ; oiseau rouge des collines sablonneuses de la Caroline.

* *Merula Marilandica* ; oiseau rouge d'été.

* *Garrulis australis* ; babillard à ventre jaune.

* *Lucar lividus , apice nigrâ* ; oiseau chat , ou oiseau poulet.

¶ *Ampelis garrulus* ; oiseau de la couronne , ou oiseau du cédre.

FAMILLES GRANIVORES.

¶ *Meleagris Americanus* ; dindon sauvage.

¶ *Tetrao lagopus* ; coq de montagne.

¶ *Tetrao tympanus* ; faisan de Pensylvanie.

¶ *Tetrao minor*, *sivè coturnix* ; caille, ou perdrix.

¶ *Loxia cardinalis* ; oiseau rouge, ou *rossignol de Virginie.*

† *Loxia*, *rostro fornicato* ; bec croisé.

* *Cerulea* ; bec croisé bleu.

* *Emberiza orizivora* (1) ; oiseaux de ris.

(1) (2) On croit que ces deux oiseaux sont le mâle et la femelle de la même espèce ; que le bigarré est le mâle, et le jaune la femelle.

† *Emberiza livida*; oiseau de ris bleu, ou de couleur d'ardoise.

* *Emberiza varia* (2); oiseau de ris bigarré.

— *Linaria ciris*; nompareille.

* *Linaria cyanea*; linotte bleue.

¶ *Carduelis Americanus*; chardonneret.

† *Carduelis minor*; petit chardonneret.

† *Carduelis pusilus*; très-petit chardonneret.

* *Fringilla erythrophtalma*; towhe-bird.

† *Fringilla purpurea*; finch-pourpre.

† *Fringilla cannabina*; oiseau du chanvre.

† *Fringilla rufa*; moineau rouge, ou de haie, ou de couleur de renard.

† *Fringilla fusca*; grand moineau brun à gorge blanche.

* *Passer domesticus*; petit moineau domestique.

* *Passer palustris*; moineau des roseaux.

* *Passer agrestis*; petit moineau des champs.

† *Passer nivalis*; oiseau de neige.

* *Calandra pratensis*; oiseau de mai.

* *Sturnus praedatorius* ; étourneau aux ailes rouges, ou voleur de bled.

* *Sturnus stercorarius* ; oiseau des parcs à vaches.

* *Motacilla sialis* ; oiseau bleu (*rubicula Americana*, de Catesby).

* *Motacilla pluviatilis.*

* *Motacilla domestica* (*regulus rufus*) ; roitelet domestique.

¶ *Motacilla palustris* (*regulus minor*) ; roitelet des marais.

* *Motacilla Caroliniana* (*regulus magnus*) ; grand roitelet de la Caroline, dont le corps est d'un brun noir, la gorge et la poitrine de couleur d'argile pâle.

* *Regulus griseus* ; petit roitelet gris bleuâtre.

† *Regulus cristatus* ; roitelet à couronne d'or.

† *Regulus cristatus alter, vertice rubicei coloris* ; roitelet à couronne de rubis (G. Edwards).

* *Regulus peregrinus, gutture flavo* ; roitelet de couleur olivâtre, à gorge jaune.

* *Ruticilla Americana* ; redstart.

* *Luscinia, sivè philomela Americana* ; titmouse à chaperon jaune.

* *Parus*

* *Parus cristatus* ; titmouse bleuâtre à tête grise.

¶ *Parus europaeus* ; titmouse à tête noire.

* *Parus luteus ;* oiseau jaune d'été.

* *Parus cedrus uropygio flavo ;* croupion jaune.

* *Parus peregrinus* ; petit titmouse à gorge couleur chocolat.

* *Parus aureus vertice rubro* ; red pole jaune.

* *Parus aureo vertice ;* gobe-mouche à couronne d'or.

* *Parus viridis , gutture nigro* ; grand gobe-mouche à gorge noire.

* *Parus aureus , alis caeruleis* ; oiseau jaune , aux ailes bleues.

* *Parus griseus , gutture luteo* ; grimpereau à poitrine jaune.

* *Hirundo pelasgia , caudâ aculeatâ* ; hirondelle domestique.

* *Hirundo purpurea* ; grand martinet pourpre.

* *Hirundo riparia , vertice purpureâ* ; martinet de rivage.

* *Hirundo cerdo* ; hirondelle de cheminée.

— *Caprimulgus lucifugus* ; (chuck will's widow). On a vu plus haut l'origine de ce nom.

* *Caprimulgus Americanus*; épervier de nuit, ou *whippoor will*.

OISEAUX AQUATIQUES OU AMPHIBIES,

Qui vivent dans l'eau où sur ses bords, et y trouvent leur subsistance.

GRUS, LA GRUE.

[] *Grus clamator, vertice papilloso, corpore niveo, remigibus nigris* ; grande grue criarde.

* *Grus pratensis, corpore cinereo, vertice papilloso* ; grande grue des Savannes.

ARDEA, HÉRON.

¶ *Ardea herodias*; grand héron bleuâtre à tête grise.

* *Ardea immaculata*, grand héron blanc de rivière.

* *Ardea alba minor* ; petit héron blanc.

— *Ardea purpurea cristata* ; petit héron à huppe pourprée ou bleue.

* *Ardea varia cristata* ; héron gris à huppe blanche.

— *Ardea maculata cristata* ; héron à

huppe mouchetée, ou preneur de crabes.

* *Ardea mugitans* ; butor de marais, ou poule indienne.

* *Ardea clamator, corpore subcaeruleo* ; oiseau guaw, ou preneur de grenouilles.

— *Ardea subfusca stillata* ; petit butor brunâtre moucheté.

— *Ardea violacea* ; butor huppé bleu (appelé le pauvre Job).

* *Ardea virescens* ; butor vert.

* *Ardea virescens minor* ; petit butor vert.

* *Ardea parva* ; petit butor brun rayé.

* *Platalea ajaja* ; bec en forme de cuiller. On le voit au Nord, jusqu'à la rivière Alatamaha en Géorgie.

TANTALUS, PÉLICAN DES BOIS.

* *Tantalus loculator* ; pélican des bois.

* *Tantalus albus* ; courlis espagnol blanc.

* *Tantalus fuscus* ; courlis espagnol brun et blanc.

[] *Tantalus pictus* ; (éphouskika des Indiens) oiseau criard joliment moucheté.

[] *Tantalus ichthyophagus* ; gannet, probablement peu différent de l'ibis.

[] *Numenius alba varia* ; francolin blanc.

¶ *Numenius pectore rufo* ; grand francolin à gorge rouge.

¶ *Numenius Americana* ; grand francolin.

¶ *Numenius pluvialis* ; redshank, ou bécassine d'étangs.

¶ *Numenius magnus rufus* ; grand courlis des côtes de la mer.

* *Numenius minor campestris* ; petit courlis des champs.

¶ *Numenius cinereus* ; petit courlis des côtes de la mer.

* *Scolopax Americana rufa* ; grande bécasse rouge.

* *Scolopax minor arvensis* ; bécassine des prairies.

* *Tringa rufa* ; tringa rouge à pied de foulque.

Tringa cinerea, gutture albo ; tringa à pied de foulque et à gorge blanche.

* *Tringa vertice nigro* ; tringa à pied de foulque et à tête noire.

¶ *Tringa maculata* ; tringa mouchetée.

¶ *Trnga grisea*; petite bécassine d'étangs.

¶ *Tringa fusca*; petite bécassine brune ou cendrée.

¶ *Tringa parva*; petit tringa de la côte, appelé oiseau de sable.

* *Morinella Americana*; tourne-pierre ou dotrel.

† *Cycnus ferus*; cygne sauvage.

† *Anser Canadensis*; oie de Canada.

† *Anser alis caeruleis*; oie aux ailes bleues.

† *Anser fuscus maculatus*; oie riante.

† *Anser branta, corpore albo, remigibus nigris*; oie blanche.

† *Anser branta grisea maculata*; grande oie grise.

† *Anas fera, torquata major, caput et collum viride splendentia, dorsum griseo fuscum, pectore rufescente, speculum violaceum*; grand canard sauvage.

† *Anas nigra maxima*; grand canard noir.

† *Anas bucephala*; cou de taureau et tête de bufle.

† *Anas subcærulea*; bec bleu.

† *Anas leucocephala*; canard noir à tête blanche.

† *Anas caudâ acutâ* ; canard à queue pointue.

† *Anas rustica* ; petit canard brun et blanc.

† *Anas principalis maculata*; canard de diverses couleurs, ayant le cou et la gorge ornés comme de colliers de grains.

† *Anas minor picta* ; petit canard noir et blanc, appelé Butterblack.

QUERQUEDULÆ, Cercelles.

* *Anas sponsa*; canard d'été.

† *Anas discors* ; cercelle aux ailes bleues.

† *Anas migratoria*; petite cercelle aux ailes vertes.

* *Anas fistulosa*; canard sifflant.

† *Mergus major*; *pectore rufo*, grand canard pêcheur.

† *Mergus cucullatus*; canard à huppe ronde.

* *Colymbus migratorius* ; corneille des anguilles.

[] *Colymbus Floridanus*; grand cormoran noir de la Floride, ayant un bec rouge.

¶ *Colymbus colubrinus, caudâ elongatâ*; oiseau-serpent de la Floride.

¶ *Colymbus musicus* ; grand plongeur noir et blanc.

† *Colymbus arcticus* ; grand plongeon moucheté.

¶ *Colymbus auritus et cornutus* ; petit dobchick brun à oreilles.

* *Phæton aethereus* ; oiseau du Tropique.

¶ *Larus albus*; grande mouette blanche.

¶ *Larus griseus* ; grande mouette grise.

— *Larus albus minor* ; petite mouette blanche de rivière.

[] *Onocrotalus Americanus* ; pélican de mer de l'Amérique.

[] *Petrella pintada* ; pintade.

¶ *Rinchops niger* ; ciseau d'eau ou bec en rasoir.

* *Pelicanus aquilus* ; la frégate.

— *Pelicanus sula* ; nigaud.

† *Sterna stolida* ; hirondelle de mer.

CHARADRUS, GENRE DES PLUVIERS.

* *Charadrus vociferus* ; kildea ou pluvier babillard.

* *Charadrus maculatus*; grand pluvier des champs, moucheté.

* *Charadrus minor*; petit pluvier des côtes, ayant un anneau au cou.

* *Haematopus ostrealegus*; will-willet ou preneur d'huitres.

[] *Fulcia Floridana*; grande foulque, ou poule d'eau bleue ou de couleur d'ardoise, de la Floride.

* *Rallus virginianus*; petit râle brun qu'on appelle widgeon de Pensylvanie.

— *Rallus aquaticus minor*; petit râle d'eau bleu-foncé.

* *Rallus rufus Americanus*; grand râle brun.

[] *Rallus major subcaeruleus*; râle d'eau ou de couleur d'ardoise, de la Floride.

* *Phœnicopterus ruber*; le flamand que l'on voit vers la pointe de la Floride, rarement aussi haut dans le Nord que Saint-Augustin.

Je suis persuadé que beaucoup d'autres oiseaux, tant terrestres qu'aquatiques, ont échappé à mes recherches. J'abandonne à quelque naturaliste voyageur, plus instruit ou plus attentif, le soin de les désigner.

Il ne sera pas inutile de joindre ici quelques observations sur le passage des oiseaux, le lieu où ils couvent, etc.

Le premier qui me frappe est l'oiseau de ris, *emberiza oryzivora*. On croit communément que les deux oiseaux connus sous ce nom sont le mâle et la femelle de la même espèce; c'est-à-dire, que celui qui est marqué de noir, comme une pie, est le mâle, et que celui qui est de couleur d'argile jaunâtre est la femelle. Ce dernier ne paraît que dans l'automne, lorsque l'oryza zizania est près de mûrir. Quelque générale que soit cette opinion, je trouve que beaucoup de circonstances peuvent faire douter qu'elle soit fondée.

Au printemps, vers le milieu de mai, l'oiseau de ris bigarré, qu'on appelle le mâle, paraît en Pensylvanie. A cette époque, la grande éphémère jaune, qu'on appelle mouche de mai, et une espèce de locuste, paraissent en nombre prodigieux. Ces insectes sont l'aliment que recherche le plus l'oiseau de ris; et c'est alors aussi qu'il est gai, vif, et qu'il chante agréablement.

Je me trouvai à Saint-Augustin, dans

la Floride orientale, au commencement d'avril. Ces mêmes sauterelles étaient alors en foule dans les champs et dans les prairies qui environnent la ville. Tout-à-coup on vit arriver, du Sud, de grandes volées de ces oiseaux de ris, qui, en mangeant de ces insectes, devinrent très-gras et très-bons à manger. Ils restèrent dans cette contrée pendant deux ou trois semaines, au bout desquelles cet aliment devenant plus rare, ils disparurent, continuant, j'imagine, à aller vers le Nord, à la poursuite de l'éphémère et de la locuste. Parmi ces oiseaux, il y en avait très-peu de l'espèce jaune, qui est le véritable oiseau de ris. Il me semble que les premiers suivent dans leurs émigrations vers le Nord, le même ordre et les mêmes époques que les autres oiseaux qui voyagent au printemps; et il ne me paraît pas douteux qu'ils ne se rendent de même aux contrées où ils doivent faire leurs petits. Etant au mois de juin à Charlestown, je vis à la porte d'une maison une cage pleine d'oiseaux de ris jaunes ou de ceux que l'on prend pour femelles. Ils étaient gais et bruyans : leur chant était aussi varié que

celui des oiseaux bigarrés ou mâles, ce qui me parut extraordinaire. J'en fis l'observation au maître de la maison où ils étaient. Il m'assura que tous étaient des mâles pris dans le printemps précédent, mais qu'ils avaient changé de couleur ; qu'au printemps suivant, ils reprendraient leur bigarrure, changeant de parure suivant les saisons de l'année. S'il en est réellement ainsi, il paraît que les deux espèces sont mêlées dans les troupes qui passent, soit en printemps soit en automne. Au printemps, ces oiseaux sont gais, vifs, et toujours chantans.

Ampelis garrulus, oiseau de la couronne ou oiseau du cèdre. Cet oiseau se nourrit de divers fruits succulens et de baies. On le voit par petites troupes depuis le Canada jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sur le Missisipi, et peut-être encore plus au Sud. Il n'observe point de temps fixe pour paraître en Pensylvanie. Tous les mois de l'année on le voit pendant quelques jours, de façon qu'il est difficile de dire quand et où il couve. L'époque où on le voit le plus long-temps en Pensylvanie, est au printemps et aux premiers jours de juin,

lorsque les premières cerises commencent à mûrir. Il y est alors fort nombreux. En automne, lors de la maturité des baies de Cèdre, *juniperus Americana*, ces oiseaux arrivent par grandes volées; et réunis avec le *turdus migratorius* et le *parus cedrus*, ils ont bientôt dépouillé ces arbres de leurs fruits; après quoi, ils disparaissent encore; mais en novembre et en décembre, on les voit, en troupes moins nombreuses, mangeant le fruit du Dyospiros Virginian. Il en reste jusqu'au mois de mars quelques-uns qui se nourrissent des baies du Smilax, du Troêne et d'autres fruits persistans; puis, ils disparaissent jusques dans les mois de mai et de juin. On m'a assuré, en Pensylvanie, qu'on y avait trouvé leurs nids dans ces saisons.

La *Linaria ciris*, l'emberiza ciris de Linné, ou la nompareille de Catesby, ne se voit point au Nord du cap Fear, dans la Caroline septentrionale, et rarement paraît-elle à moins de dix ou peut-être de vingt et trente milles de la mer. Elle se trouve près les bords des grandes rivières, dans les bosquets parfumés d'Orangers, de Zanthoxylon, de Laurus Bor-

bonia, de Cassine, de Sideroxylon, etc.

La *Linaria cyanea*, tanagra de Linné, ou la linotte bleue, est, selon quelques personnes, la nompareille jeune qui n'a pas encore atteint tout l'éclat de ses couleurs. Mais c'est une erreur. La linotte bleue est plus longue, plus mince, son chant est plus varié, sa voix plus forte et plus bruyante. Elle habite les îles de la côte, depuis Mexico jusqu'à la Nouvelle-Ecosse, et s'enfonce dans l'Ouest au-delà des Apalaches et des monts Cherokées. Le chant de la nompareille est bas, doux, mélodieux, d'une tendresse et d'une délicatesse singulières.

Catesby, dans son histoire de la Caroline, parlant de l'oiseau-chat, *muscicapa, vertice nigro*, dit : « ces oiseaux ne font entendre qu'une note qui ressemble au miaulement d'un chat » ; erreur très-injurieuse à cet oiseau. La vérité est que c'est un de nos plus agréables chanteurs. Il est de peu de chose inférieur au rossignol et à l'oiseau moqueur. A quelques égards même, il les surpasse, particulièrement pour l'imitation des sons. Il cherche à contrefaire tous les oiseaux, tous les

animaux ; souvent il ne réussit pas mal à répéter jusqu'aux chants des pâtres et des bergères, qu'il écoute avec grande attention. Il parvient même à imiter les sons suivis, les airs composés, qu'exécutent des instrumens de musique ; il fait ces essais naturellement et dans son état sauvage.

Il y a une espèce d'oiseau domestique qui, pendant son séjour de printemps et d'été, en Pensylvanie, bâtit son nid dans les jardins, et habite les bois voisins des maisons. Il cause beaucoup d'inquiétudes aux poules qui ont des poussins, en imitant les cris de leurs petits : il semble prendre plaisir à leur embarras, et amuse par sa malice les personnes qui en sont témoins. C'est le premier oiseau qu'on entende le matin, même avant la pointe du jour. Cet oiseau semble être distinct des motacilla, parmi lesquels les zoologistes le classent ; il paraît tenir à une famille particulière à l'Amérique, à laquelle Edwards a donné le nom de *Manakin*. On pourrait le regarder comme tenant le milieu entre la grive, *turdus*, et le motacilla. Son bec est plus long, plus droit et plus

fort que celui des motacilla ; il est propre à manger des fruits, qui forment la nourriture principale de cet oiseau. Cependant, il mange des insectes rampans ; mais il ne cherche jamais à saisir sa proie au vol.

Catesby est tombé dans la même erreur à l'égard de la petite grive, *turdus minor*, et de la grive couleur de renard, *turdus rufus*, qui, l'une et l'autre, sont d'excellens chanteurs. La dernière ne le cède guère à l'oiseau moqueur. La première fait entendre dans les grandes et sombres forêts des sons aigus élevés et forts; l'autre, dans les haies et dans les petits bois voisins des maisons, charme l'oreille par la variété, la douceur et la continuité de ses chants.

Au reste, Catesby est excusable dans l'atteinte qu'il a portée à la réputation de ces virtuoses ailés. Il faisait sa résidence et ses observations dans des contrées où ces oiseaux ne séjournent que pendant l'hiver, et où ils chantent rarement ; car, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'est guère que pendant leur circulation que chantent les oiseaux dans l'état de nature.

L'oiseau-chat, la grande et petite grive, ainsi que la grive de passage, *turdus migratorius*, ne font presque jamais leur nid en Caroline, au-dessous des montagnes, si ce n'est quelquefois la grande grive rousse. Toutes ces espèces peuplent en Pensylvanie.

Le perroquet, *psitaccus Caroliniensis*, ne va jamais aussi loin dans le Nord que la Pensylvanie : ce qui m'étonne, vu que c'est un oiseau d'un vol si rapide, qu'il pourrait aisément faire en dix ou douze heures le trajet de la Caroline septentrionale, où il est très-fréquent, en Pensylvanie, où abondent tous les fruits dont il aime à se nourrir.

On m'a assuré, dans la Caroline, que ces oiseaux, pendant un ou deux mois du plus fort de l'hiver, se cachent dans des troncs de Cyprès creux, attachés les uns aux autres comme des abeilles dans une ruche. Ils restent ainsi, dit-on, engourdis jusqu'à ce que ranimés par la chaleur du printemps, ils sortent de ces obscures retraites. Mais j'ai vécu pendant plusieurs années dans la Caroline septentrionale, et je n'ai jamais rien vu de semblable. Cependant,

pendant, je ne doute point qu'il n'ait pu arriver que quelque troupe de ces oiseaux, tardive dans son départ, ait été surprise par un froid violent, et forcée de se jeter dans quelque asile de ce genre, où la persévérance du froid aura pu l'engourdir et la retenir dans un état semblable au sommeil : mais que tous, volontairement et par choix, se réduisent à un état si désagréable, et courent une chance aussi périlleuse, c'est ce qui ne me paraît nullement probable, pour un oiseau du vol le plus rapide, et que le moindre froid importune. Ces perroquets s'apprivoisent aisément : ils deviennent dociles et familiers ; mais ils n'apprennent jamais à imiter la voix de l'homme.

Les deux espèces de l'oiseau de Baltimore, *oriolus* de Linné, *icterus*, ou loriot de Catesby, passent au printemps, et vont couver dans la Pensylvanie. Leur chant est harmonieux et élevé.

Le babillard à gorge jaune, *oeanthe* de Catesby, motacilla *trochilus* de Linné, est à plusieurs égards un oiseau très-singulier. Il est remarquable par la variété de ses accens, ainsi que par la facilité avec

laquelle il imite ceux des autres animaux ; mais sur-tout par un bruit rauque et profond qui part du fond de sa poitrine, et que l'on croirait quelquefois venir de fort loin, quoique l'oiseau soit très-près, ou réciproquement, entendre de près, quoique l'animal soit loin. Ces oiseaux viennent du Midi en Pensylvanie, vers la fin du mois de mai ; ils y couvent et repartent au commencement de l'automne.

Il serait curieux de savoir ce qui a pu engager les zoologistes à ranger cet oiseau parmi les *motacillae* : on ne voit aucun caractère qui ait pu motiver cette alliance. L'oiseau a un bec épais et fort, plus semblable à celui des tribus frugivores. Selon moi, ils se sont aussi trompés en rangeant parmi les *muscicapa* l'oiseau rouge d'été ; celui-ci ayant un bec épais et fort, par lequel il se rapproche davantage de l'étourneau, *sturnus*.

Je reprends le journal de mon voyage.

CHAPITRE XI.

Après que la troupe de Séminoles, commandée par le long guerrier, eut levé son camp, M. Mac'latche m'invita à aller, avec lui, voir une ville Indienne, à environ douze milles du comptoir de traite. Nous devions nous y régaler de melons d'eau et d'oranges, qui y étaient abondans. Les Indiens étaient venus, la veille, en amener au comptoir un canot chargé qu'ils avaient donné aux traiteurs. J'en avais été un peu surpris : nous étions avancés dans le mois de septembre, saison dans laquelle les fruits du genre des citrouilles sont mûrs, et passés dans la Géorgie et la Caroline. Le temps cependant, dans le pays où nous étions, continuait d'être excessivement chaud; et par conséquent ce fruit, agréable et rafraîchissant, avait encore un grand prix.

Après le déjeûner, chacun de nous étant monté sur un cheval séminole, nous partîmes. La promenade fut très-agréable : le pays était varié et intéressant : nous ne

suivîmes pas constamment la grande route. Quelques sentiers de chasseurs Indiens convenaient par hazard à notre marche, et nous conduisirent tantôt au travers de hautes forêts clair - semées et de vertes pelouses, tantôt sur des savannes fleuries qui, peu de temps avant, ayant été brûlées, s'étaient depuis revêtues d'une fraîche et brillante verdure. Des bouquets d'arbres en interrompaient la monotonie, par la teinte sombre de leurs feuilles; et de jolis ruisseaux, coupant ce tapis en compartimens, serpentaient bordés d'arbustes divers, tels qu'*Andromeda formosissima*, *And. nitida*, *And. viridis*, *And. calyculata*, *And. axillaris*, *Kalmia spuria*, *Annona alba*, etc. Vers midi, nous arrivâmes au lieu que nous cherchions. C'était le petit village près duquel j'avais passé, en remontant la rivière, sur les bords du petit lac, au-dessous de Charlottia.

Nous fûmes bien reçus, et amicalement traités par les Indiens. Le chef nous conduisit à un grand pavillon aéré, au centre du village. C'était un bâtiment carré de chaque côté; un rang de piliers ou de

colonnes soutenait un dais composé de feuilles de petit Palmier, tenues ou entrelacées ensemble, qui, à son centre, ombrageait une plate-forme unie : on y montait par deux marches dont chacune avait environ douze pouces de haut sur sept à huit pieds de large. Ces marches étaient, en entier, couvertes de nattes, soigneusement tissues de cannes fendues et peintes de diverses couleurs. Nous nous assîmes ou plutôt nous nous couchâmes sous ce pavillon; et, lorsque nous y eûmes fumé du tabac, on apporta des corbeilles remplies de fruits choisis, qu'on nous présenta.

Les champs qui environnaient le village et les bois voisins, étaient couverts de grain, de melons, de courges, de fêves, de pois, de patates, de pêches, de figues, d'oranges, etc.

Vers le soir, nous prîmes congé; et, avant la nuit, nous arrivâmes aux magasins. Chemin faisant, je recueillis beaucoup d'échantillons curieux de végétaux, de racines et de graines.

La compagnie s'occupant alors avec activité à emballer ses cuirs et à charger le

vaisseau, je m'empressai d'ajouter à mes collections tout ce que je pourrais. A cet effet, je traversai la rivière avec une troupe de nos gens. Ils conduisaient un troupeau de chevaux qu'on voulait laisser paître dans les plaines qui se trouvaient sur l'autre rive, en face du comptoir. Nous fîmes passer ces animaux sur un grand radeau plat. La rivière avait ici plus d'un mille de large; mais un grand nombre d'îles la partageaient en plusieurs canaux : ce qui rendit le passage fort difficile, d'autant que la plupart de ces chevaux, tirés depuis peu des plaines où ils étaient nés, étaient encore jeunes et non dressés. Comme nous étions obligés de côtoyer de près les pointes des îles, ils étaient toujours tentés d'aller à terre, et ce fut avec grande peine que nous les retînmes à bord. Enfin arrivés à un quart de mille de la rive à laquelle nous allions, comme nous passions entre deux îles, nos chevaux devinrent si impatiens qu'il fut impossible de les retenir. Plusieurs se jetèrent à l'eau, et y poussèrent un de nos gens. Je suis assez bon nageur; pour éviter d'être renversé dans le tumulte, et peut-être blessé, je sautai

aussi dans l'eau, et m'emparai de la queue d'un des chevaux. Nous arrivâmes tous, en sûreté, sur une île à environ deux cents pas de là, et le radeau nous y suivit. Avec bien du temps et de la peine, nous vînmes à bout de remettre les chevaux sur le radeau, où nous les amarrâmes avec des osiers et des lianes. Nous étant ainsi rembarqués, nous arrivâmes, sans accident, de l'autre côté, à un endroit escarpé du rivage, où nous détachâmes nos chevaux pour les laisser paître. Après nous être reposés quelque temps, nous allâmes faire une visite à une habitation située sur la rivière, à six ou huit milles de distance. Chemin faisant, nous découvrîmes un arbre à abeilles, que nous coupâmes, et où nous trouvâmes de fort bon miel : nous en mangeâmes une partie, et laissâmes un de nos compagnons pour garder le reste, jusqu'à ce que nous pussions revenir avec un barril. Nous y passâmes en effet le soir en revenant, et nous emportâmes au comptoir notre précieux butin.

Le vaisseau étant chargé et prêt à partir, je transportai à bord toutes mes collections. Je fis présent au vieil interprète Job

Wiggens, mon compagnon de voyage, mon ami, mon bienfaiteur, de la barque fortunée qui m'avait tenu fidèle compagnie; et après avoir dit un dernier et tendre adieu au digne M. Mac'latche, ainsi qu'à tous les traiteurs, je partis vers la fin de septembre, dans un joli petit schooner, pour Frédérica en Géorgie. Suivant ma promesse, je ne négligeai point, en passant, d'aller voir le généreux et aimable M. Masthall, qui m'avait reçu avec tant de politesse et traité d'une manière si obligeante, lorsque je remontai seul la rivière au printemps précédent.

Nous n'entrâmes pas une seule fois en mer dans le cours de ce voyage. Lorsque nous eûmes descendu la rivière au-dessous de Cowford, nous entrâmes dans le détroit par un canal entre l'île du fort George et le Continent; et après l'avoir passé, nous continuâmes à voguer entre la terre et les îles qui bordent la côte jusqu'à Frédérica sur celle de S. Simon.

Je fus, comme à l'ordinaire, reçu à Frédérica avec bienveillance et amitié par le digne John Spalding. Apprenant là que M. Henry Lawrens avait, à Sunbury, un

grand bâtiment en charge pour Liverpool, je résolus de profiter d'une si belle occasion pour faire passer mes collections en Europe. Apprenant en même temps, que M. Lawrens était, d'un jour à l'autre, attendu à son habitation, sur l'île de Broton, où il devait venir sur un vaisseau à lui, pour prendre du riz destiné à la cargaison du bâtiment qui était à Sunbury, je transportai mes collections à Broton. J'y rencontrai M. Lawrens qui me permit obligeamment de mettre mes effets à bord de son vaisseau. Il eût la bonté de m'y donner à moi-même une place dans sa chambre. Le marchand de Liverpool, à qui le vaisseau était consigné, était son correspondant, son ami et celui de M. Fothergill. M. Lawrens se proposa de recommander à ses soins mes collections et mes lettres.

Graces à ce concours de circonstances favorables, après avoir pris congé des amis et des protecteurs que j'avais trouvés dans ces contrées, je m'embarquai à bord du vaisseau de M. Lawrens. Après une heureuse navigation, au travers du détroit, j'arrivai à Sunbury, où j'embar-

quai mes collections. Je partis ensuite pour Charlestown dans la Caroline méridionale, où je passai le temps jusqu'au printemps suivant à faire quelques excursions instructives. Pendant cet intervalle, j'eus le loisir de concerter mes voyages futurs, conformément aux instructions du doct. Fothergill, ainsi qu'aux avis du doct. Chalmers, de Charlestown, et de quelques autres habitans de cette ville, qui s'intéressaient aux progrès des sciences, et à l'encouragement de ceux qui les cultivent.

Il fut convenu que mon prochain voyage aurait lieu vers l'Ouest et le Sud-Ouest, dans le pays des Cherokées et les contrées occupées par les Creeks et les Muscogulges.

SECONDE PARTIE
DU JOURNAL
DES VOYAGES.

CHAPITRE PREMIER.

Le 22 avril 1776, je partis de Charles-town pour le pays des Cherokées; je fis ce jour-là, à cheval, environ vingt-cinq milles; j'arrivai le soir à Jackson'sburg, village sur la rivière Ponpon. Le lendemain, je fis à peu-près autant de chemin, et je m'arrêtai à une auberge sur la route.

Le troisième jour, parti le matin, de bonne heure, je m'arrêtai, vers midi, à une auberge pour y dîner. Lorsque la chaleur du jour fut passée, je continuai ma route jusqu'au soir, que je trouvai chez un particulier un bon gîte. J'avais fait, ce jour-là, environ trente milles. Je remarquai, dans cette habitation, une grande plantation de Mûriers d'Europe, *Morus*

alba, dont plusieurs étaient greffés sur des sauvageons de mûrier indigène, *Morus rubra*. Ces arbres étaient cultivés dans l'intention de nourrir des vers-à-soie.

Le lendemain, après le déjeûner, je repartis et j'entrai bientôt dans une haute forêt, dans laquelle je fis quinze milles jusqu'aux *Trois Sœurs*, bac public, sur la rivière Savanna. Le pays est en général fort uni. Le sol est un terreau noir, meuble et fertile, qui repose sur une couche d'une argile grise et ténace. Les arbres qui croissent naturellement sur la terre, et l'ombragent en hautes forêts, sont le grand Chêne noir, *Quercus tinctoria*, *Quercus rubra*, *Quercus phyllos*, *Quercus prinos*, *Quercus hemispherica*, *Juglans nigra*, *Juglans rustica*, *Juglans exaltata*, *Magnolia grandi-flora*, *Fraxinus excelsior*, *Acer rubrum*, *Liriodendron tulipifera*, *Populus heterophylla*, *Morus rubra*, *Nyssa sylvatica*, *Platanus occidentalis*, *Tilia*, *Ulmus campestris*, *Ulmus subifer*, *Laurus sassafras*, *Laurus Borbonia*, *Ilex aquifolium*, *Fagus sylvatica*, *Cornus florida*, *Halesia*, *Æsculus pavia*, *Sambucus*, *Callicarpa*, et *Stewartia-malachoden-*

dron; parmi ceux-là sont plusieurs autres arbres et arbustes. Dans cette belle forêt, on trouve par intervalles, de longues avenues, de belles clairières couvertes de verdure, au-delà desquelles on aperçoit dans l'éloignement, de grandes plantations de riz. Ces beautés variées amusent l'imagination, et lui présentent tour-à-tour des spectacles gracieux et magnifiques.

Ayant dîné au Bac, je passai la rivière pour entrer dans la Géorgie. En remontant le rivage sur lequel j'avais pris terre, et dont l'aspect regardait le Nord, je remarquai la *Dircaea palustris*, croissant à six ou sept pieds de haut. Je fis encore environ douze milles dans des forêts de Pins et des savannes. Je pris gîte le soir à une jolie demeure, qui n'était point une auberge. Après m'être rafraîchi, et avoir fait donner à manger à mon cheval, j'allai me promener dans le voisinage. Ayant dirigé mes pas vers la rivière, je remarquai dans une haute forêt de Pins, sur le bord d'une savanne, beaucoup de bétail rassemblé. Je reconnus, en approchant, que c'était un parc à vaches. J'y trouvai mon hôte et sa femme qui surveillaient plusieurs

esclaves, hommes, femmes et enfans occupés à traire des vaches; il y avait environ quarante vaches laitières et autant de jeunes veaux. Car, dans ces contrées méridionales, les veaux restent pendant un an avec leurs mères, sans que l'on cesse de traire celles-ci. Le parc dont il s'agit était clos d'une palissade, et renfermait deux ou trois acres de terre sur le bord d'un ruisseau. On tient les veaux dans cet enclos pendant que les vaches paissent. Une petite portion du parc est enfermée d'une clôture particulière pour recevoir les vaches, lorsqu'elles y viennent le soir. Là sont plusieurs pieux enfoncés en terre, et une porte dans la palissade communique avec le reste du parc. Lorsque la laitière a pris sa portion du lait, elle lâche les veaux qui vont tetter. Le lendemain matin, on remet les vaches dans les pâtures.

Je trouvai, dans les maîtres de cette maison, contre l'idée qu'eût pu s'en faire un voyageur, d'après leur genre de vie, et la distance où ils sont de toutes les grandes villes, beaucoup de politesse et de courtoisie. Quoique élevés, pour ainsi dire, dans les bois, ils ne manquaient ni

d'esprit naturel, ni de la culture et des sentimens qui font honneur aux caractères les plus distingués de la société.

Lorsque les vases furent remplis de lait, et que la maîtresse avec ses servantes fut partie pour le porter à la laiterie, le maître eut le loisir de répondre à mes questions et observations, ce qu'il fit avec beaucoup de complaisance; et sur ce que je remarquais que son troupeau de bêtes à cornes devait être fort considérable pour lui fournir à-la-fois tant de vaches laitières, il me répondit qu'il en avait environ 1500 têtes. Mon fonds est jeune, ajouta-t-il, parce qu'il y a peu de temps que, venant d'un canton éloigné m'établir dans celui-ci, j'ai trouvé à-propos de me défaire de mon vieux troupeau pour en former ici un autre; le ciel a béni mes soins, et le succès a surpassé mes espérances. Votre troupeau, lui dis-je alors, doit être fort lucratif. Vous êtes à une distance commode de la capitale et d'un port de mer, vous devez y porter beaucoup de bœufs, de beurre, de fromage, et retirer de ces articles un gros bénéfice. — Oui, me dit-il, mon bétail m'est utile, et je contribue constam-

ment à approvisionner de bœufs le marché; mais quant au beurre et au fromage, je n'en fais pas plus qu'il ne s'en consomme dans ma maison. J'ai une nombreuse famille de noirs qu'il faut nourrir et soigner, quoique esclaves. Ceux que j'ai, sont où des gens que j'ai choisis pour leurs bonnes qualités, ou des enfans nés sur l'habitation. Une longue expérience m'a convaincu que mieux ils sont nourris, vêtus et traités, plus on retire de service de leur travail. En définitif, je trouve que mon troupeau ne me fournit pas plus de laitage ni d'articles en dépendants qu'il n'en faut à mon ménage et à mes esclaves.

Venez avec moi, ajouta-t-il, près de la rivière; j'ai là quelques hommes occupés à équarrir des bois de Pin et de Cyprès que je veux envoyer aux Indes occidentales (1). Je vous montrerai leur travail de chaque jour, et vous verrez que je dois être content de la manière dont ils répondent aux attentions que j'ai pour eux. J'ai établi mon fils aîné à cette petite

(1) Sous ce nom les Anglais comprennent ordinairement les îles qui sont dans le golfe du Mexique. *N. d. Tr.*

habitation

habitation neuve, qui est près de cet escarpement, sur le bord de la rivière; il y a peu de jours qu'il est marié à une jeune et aimable femme.

Arrivés près des bords de la majestueuse rivière Savanna, nous nous arrêtâmes à l'endroit où on embarquait le bois de charpente. Chaque objet que nous rencontrions dans notre marche, prouvait que le système de cet excellent homme était non-seulement praticable, mais même le meilleur. Ses esclaves étaient autant de témoins qui déposaient de son humanité, de sa justice et en même temps de son industrie.

Ces noirs me parurent comparativement d'une stature gigantesque; ils étaient gras, forts et bien musclés. Montés sur d'énormes pièces de bois, ils faisaient retentir les forêts des coups de leurs pesantes haches. Oubliant leur esclavage, ils chantaient en chœur la bienfaisance et les vertus de leur maître.

Ce chantier est un vaste emplacement découvert, jadis garni de Pins (1), qui ont été coupés à une grande distance à la

(1) *Pinus palustris* (*Linn.*) Pin à poix, à longues feuilles, ou Pin jaune.

ronde. Il est situé près d'une côte escarpée qui s'élève brusquement de la rivière, à une hauteur de soixante ou soixante-dix pieds. On amène les bois jusqu'au chantier, sur de grandes roues, et on les conduit aussi près de la pente qu'il est possible. Là, posés à côté l'un de l'autre, on les laisse rouler et tomber le long du précipice dans la rivière. On les y réunit en radeaux, que des esclaves conduisent à Savanna, à environ cinquante milles plus bas que cette habitation.

Après avoir examiné ces travaux, mon respectable hôte, accompagné de son fils, me conduisit à la demeure de celui-ci, située dans une grande forêt clair-semée, à peu de distance de la rivière. Cet emplacement dominoit un vaste et beau passage. En face, on voyait au loin la rivière. A droite, était une grande prairie ou savanne, et à gauche le chantier. Derrière, étaient de grandes forêts, et des terres basses et fertiles ; et près de la maison étaient les cultures de différens genres. Une soirée fraîche avait succédé à un jour brûlant. Comme nous approchions de la porte, conduits par le jeune homme, son

aimable femme vient au-devant de nous pour nous saluer. Son maintien était celui de la candeur et de l'innocence. Ses traits réguliers et doux portaient l'empreinte des qualités de son ame. Quoiqu'elle parût intelligente et vive, on voyait que la raison et la vertu réglaient toutes ses pensées. Cette divinité champêtre était habillée simplement. Son vêtement élégant et propre était de coton : elle-même l'avait filé, teint et fabriqué en entier.

Je partis le lendemain matin, de bonne heure, pour continuer ma route ; je suivis pendant cent milles ou plus, le chemin qui conduit de Savanna à Augusta ; puis, je repassai la rivière à Silver-Bluff, agréable demeure qui appartient à G. Golphin, esq., qui y résidait : homme distingué par ses talens et sa générosité. Il faisait un très-grand commerce, et il avait beaucoup de rapports et de liaisons avec les nations Indiennes du Sud et du Sud-Ouest, particulièrement avec les Creeks et les Chactaws. Il eût la bonté de me donner des lettres de recommandation et de crédit pour les principaux traiteurs qui résidaient dans les villages Indiens.

Silver-Bluff est un lieu très-célèbre. C'est une hauteur considérable sur la rive Carolinienne de la Savanna. Elle est peut-être de trente pieds plus élevée que les terres basses qui sont sur la rive opposée, et qui sont sujettes à être inondées au printemps et dans l'automne. Cette côte escarpée s'élève perpendiculairement du bord de la rivière, en laissant voir les différentes couches de terre dont elle est composée. La couche supérieure, dans une profondeur considérable, est un sable mêlé d'argile et rempli de coquilles marines, principalement d'huîtres. En second est de l'argile, puis du sable, de la marne: puis vient encore de l'argile de différentes couleurs et qualités, qui finit par se mêler insensiblement avec une couche épaisse d'une terre saline et sulfureuse, de couleur noirâtre ou bleue foncée. Cette terre paraît être alumineuse ou vitriolique, et est disposée par lames ou couches presque horizontales, de diverses épaisseurs. Je vis des belemnites, des pyrites, des marcassites et des nodules sulfureux, enchâssés dans cette espèce de mica schisteux. On y voyait aussi des bois, des branches, des

troncs d'arbres, des feuilles, des glands encore garnis de leur capsule ; toutes ces matières étaient transmuées en une substance noire et luisante comme du charbon. J'y aperçus des substances animales qui paraissaient comme pétrifiées, et de ce qu'on appelle des dents de requin, *dentes carchariae* ; mais les endroits où l'on trouve ces substances hétérogènes ou pétrifications, sont ceux où est une terre plus meuble, soit immédiatement au-dessus de cette couche épaisse de terre noire, soit dans les divisions des couches. La superficie de cette élévation s'étend à un mille et demi ou deux milles de la rivière. Le sol, pendant un demi-mille ou un mille, en est presque de niveau ; il est très-fertile, ainsi qu'il est aisé d'en juger par les grands Chênes, les Noyers, les Mûriers et autres arbres qu'on a laissés subsister dans les champs cultivés. On trouve sur ce terrain divers monumens et vestiges de la résidence des anciens peuples du pays, comme des montagnes coniques, des terrasses, etc. Il s'y trouve aussi des ruines de fortifications régulières, de forme européenne. On croit que ce sont des restes de quelque

camp fortifié des Espagnols, qui d'abord s'étaient fixés à cet endroit, dans l'espoir d'y trouver de l'argent.

Au reste, il est probable que les bâtimens et les embellissemens de M. Golphin seront l'origine de monumens plus durables et plus justement célèbres que ceux des anciens habitans de ces lieux.

L'endroit qu'on appelle aujourd'hui le fort Moore, est une côte d'une hauteur prodigieuse, qui sort de la rivière sur la rive Carolinienne, et qui s'élève peut-être à quatre-vingt-dix ou cent pieds au-dessus de la surface ordinaire de l'eau; son aspect est frappant et bizarre. Lorsqu'on la voit, soit de la rive opposée, soit de dessus la rivière, en remontant ou en descendant, il semble qu'on voie un immense mur, composé de terres de diverses couleurs, sur-tout d'argile et de marne, bleues, rouges, jaunes, pourpres, blanches, disposées par couches horizontales, l'une au-dessus de l'autre.

En attendant le bac qui devait me transporter de l'autre côté, je fis presque le tour de cette hauteur. Entre le pied de son escarpement, et l'eau de la rivière

qui coulait rapidement à mes pieds, je trouvai la carcasse d'un veau que l'on me dit être tombé du haut du précipice, en voulant brouter quelques herbes qui croissaient sur ses bords. Cet accident, me dit-on, était assez commun. Autrefois les Caroliniens avaient ici un fort, et y tenaient une garnison. C'était un poste servant de frontière et de dépôt pour la traite avec les Indiens ; mais Augusta l'emportant, cette place a été démantelée. Depuis cette époque, qui n'est pas reculée peut-être de plus de 30 ans, la rivière a tellement avancé sur la côte de la Caroline, que son courant est aujourd'hui à l'endroit où était alors l'emplacement du fort. Aussi prétend-on que, sur la côte opposée, un emplacement où se trouvent aujourd'hui une belle maison et un champ de grain, a été délaissé depuis le même temps par la rivière.

La situation d'Augusta est peut-être la plus heureuse que l'on pût trouver dans la Géorgie, pour y construire une ville. Elle est placée dans une immense plaine, parfaitement unie, sur les bords d'une belle rivière navigable, qui prend ses nom-

breuses sources dans les montagnes des Cherokées. Après avoir serpenté long-temps dans ces riches et fertiles contrées, ces divers ruisseaux se réunissent l'un après l'autre pour former les rivières Broad et Tugilo, et enfin la grande rivière Savanna. Celle-ci fait encore près de cent milles, jusqu'aux cataractes qui traversent son lit à l'extrémité supérieure de la ville d'Augusta. Ce saut, dans l'été, lorsque la rivière est basse, a environ cinq pieds de hauteur perpendiculaire. De là, le cours entier de la Savanna jusqu'à sa source, y compris ses branches, Broad et Tugilo, n'est qu'une cataracte prolongée, qu'interrompent de courts espaces d'une eau tranquille, navigable pour les canots. Mais depuis Augusta jusqu'à la mer, ce qui, avec les détours du fleuve, comprend près de trois cent milles, la Savanna a par-tout un cours égal et tranquille. Des vaisseaux de vingt ou trente tonneaux peuvent la descendre jusqu'à Savanna, où un excellent port peut recevoir des bâtimens de trois cents tonneaux.

Ainsi placée à la tête de la navigation, immédiatement au-dessous du confluent

des différentes branches de la rivière, Augusta dispose, sans concurrence, du commerce des vastes pays situés au-dessus d'elle, et qui l'entourent à une grande distance. Je ne crains point d'avancer que pourvue de tant d'avantages, elle deviendra bientôt la métropole de la Géorgie (1).

J'aimai mieux remonter ainsi le long du cours de la Savanna, que de suivre une route plus droite et plus courte, qui conduit de Charlestown au pays des Cherokées, en passant par le fort *Ninety-six* (quatre-vingt-seize), parce qu'en me tenant près de cette rivière, j'avais souvent occasion de voir ou ses rives escarpées, ou les terres basses et les savannes dont elle est bordée. Il m'était ainsi facile, sans me détourner beaucoup de mon chemin, d'observer le sol et les situations diverses des pays que traverse cette fâmeuse rivière, et d'en examiner les productions minérales, animales et végétales; si, au contraire, j'avais suivi le grand chemin des traiteurs par Ninety-six,

(1) Peu d'années après que ceci a été écrit, le siége du gouvernement a été transféré de Savanna à Augusta.

j'aurais marché sur une chaîne de terres hautes, sèches, et sablonneuses. J'aurais d'ailleurs parcouru, pendant la plus grande partie du chemin, des pays depuis long-temps habités et fréquentés, et qui, par conséquent, ne promettaient à ma curiosité aucuns objets nouveaux, aucune des beautés originales de la nature inculte.

Avant de m'éloigner d'Augusta, je crois devoir rapporter un phénomène fort curieux, et qui peut fournir ample matière de discussion aux naturalistes. Sur la rive Géorgienne de la rivière, à environ quinze milles au-dessous de Silver-Bluff, la grande route traverse une chaîne de monticules très-élevés, dont plusieurs ont jusqu'à soixante-dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. Ces collines, à commencer à trois pieds au-dessous de la couche de terre végétale, jusqu'à la profondeur de vingt ou trente pieds, sont en entier composées de coquilles d'huîtres, fossiles, dont l'intérieur est de la couleur et de la consistance d'un beau marbre blanc. Ces coquilles sont d'une grandeur extraordinaire; elles ont, en général, de quinze à vingt pouces de long, sur six à

huit de large, et ont depuis deux jusqu'à quatre pouces d'épaisseur. Leur concavité est assez grande pour contenir le pied d'un homme ordinaire. Toutes paraissent avoir été ouvertes avant l'époque de leur pétrification, transformation qu'evidemment elles ont subie. Elles sont certainement très-anciennes, et peut-être antérieures au temps auquel on rapporte le déluge. Les habitans du voisinage en font de la chaux à bâtir, usage auquel elles sont très-propres. Elles leur fourniront aussi un très-bon engrais, quand leurs terres en auront besoin; ces hauteurs étant elles-mêmes d'une prodigieuse fertilité. Ces amas de coquilles reposent sur un terreau sablonneux, jaunâtre, épais de plusieurs pieds, au-dessous duquel est un fond de roches blanches, tendres, qui, au premier coup d'œil, ressemblent à de la pierre de taille; mais qui, mieux examinées, se reconnaissent pour une concrétion testacée, ou composition de sable et de coquilles marines pulvérisées. Ce roc calcaire a, à-peu-près, l'aspect et la qualité des roches blanches de Bahama, ou des Bermudes.

Ces collines sont ombragées par de beaux

arbres, tels que *Magnolia grandi-flora*; *Morus rubra*, *Tilia*, *Quercus*, *Ulmus*, *Juglans*, etc. Elles sont aussi garnies de jolis bosquets, de l'odorant *Callicanthus floridus*, de *Rhododendron ferrugineum*, *Laurus Indica*, etc. *Æsculus pavia*, *Cornus florida*, *Azalea coccinea*, *Philadelphus inodorus*, et autres. Mais, qui se serait attendu à trouver en abondance, dans ce climat brûlant, le *Dirca palustris*, et le *Dodecatheon meadea*. On ne les voit, il est vrai, que dans de profondes et fraîches vallées, entre les montagnes et le Nord. Mais, ces plantes parviennent là à une grandeur et à une beauté que je ne leur avais jamais vues en Pensylvanie.

CHAPITRE II.

Je conférai à Augusta avec des personnes qui s'occupaient de la traite Indienne. Je pris leurs conseils sur les voyages que je voulais faire dans ces contrées distantes et peu connues ; et après avoir reçu d'eux des lettres pour les agens qu'ils tenaient chez les Indiens, je partis pour le fort James-Dartmouth, point où la rivière Broad se jette dans la Savanna. Mon chemin, pendant environ trente milles, me conduisit près des bords de la rivière, et en traversait deux ou trois grandes branches, sans compter les ruisseaux d'un moindre ordre. Le pays était inégal, coupé par des chaînes de collines et de vallées, correspondantes avec quelques parties basses et unies. Le sol, sur les hauteurs, était un terreau meuble, d'un brun grisâtre, mêlé de sable et d'argile : dans les vallées et les petites plaines, il était plus humide et plus tenace. Cette couche superficielle de terre végétale, recouvre une couche épaisse d'une argile compacte. Les

prairies basses produisent beaucoup d'herbes ; les vallées et les hauteurs sont couvertes d'arbres forestiers, et d'arbustes divers, tels que : *Quercus tinctoria*, *Quercus alba*, *Quercus rubra*, *Quercus lobata*, *Acer rubrum*, *Acer saccharinum*, *Acer glaucum*, *Morus rubra*, *Gleditzia triacanthus*, *Juglans hickory* ; plusieurs espèces, *Quercus phillos*, *Quercus dentata sivè hemispherica*, *Quercus aquatica*, ou chêne d'eau du Maryland ; *Ulmus sylvatica*, *Liriodendron*, *Liquidambar*, *Diospyros*, *Cornus florida*, *Prunus Indica*, *Prunus padus*, et *Æsculus pavia*. Près des ruisseaux, dans les vallées, on trouve *Stewartia malachodendron*, *Halesia*, *Æsculus sylvatica*, *Styrax*, *Carpinus*, *Magnolia acuminata*, *Magnolia tripetala*, *Magnolia auriculata*, *Azalea*, etc. Les riches terres humides et fraîches des profondes vallées qu'arrosent quelques ruisseaux, au pied des montagnes, produisent pareillement divers arbres, plantes et arbustes, comme *Cercis*, *Corylus*, *Ptelea*, *Evonimus*, *Philadelphus inodorus*, *Staphylea trifoliata*, *Chionanthus*, *Hamamelis*, *Callicarpa*, *Sam-*

bucus, *Cornus alba*, *Viburnum dentatum*, *Spirea opulifolia*, *Cornus sanguinea*, *Cephalanthus*, etc.; ainsi qu'une grande variété de plantes herbacées, telles que, *Verbesina*, *Rudbeckia*, *Phaseolus*, *Tripsacum*, *Aconitum napellus*, *Delphinium*, *Angelica lucida*, *Tradescantia*, *Trillium sessile*, *Trillium cernuum*, *Actœa*, *Chelone*, *Glycine apios*, *Convalliaria racemosa*, *Mediola*, *Carduus*, *Bidens frondosa*, *Arum triphyllum*, *Coreopsis alternifolia*, *Circaea*, *Commelina*, *Aster*, *Solidago*, *Eupatorium*, *Helianthus* et *Silphium*, mêlées avec beaucoup d'autres familles et espèces qui m'étaient nouvelles. J'arrivai le soir à la rivière Little, et je pris gîte à une auberge sur ses bords, près de son confluent avec la Savanna. L'eau en est belle et rapide; elle a environ vingt-cinq toises de large. Sur une branche de cette rivière est située la ville de Wrightsborough.

Près du gué, sur les bords de la rivière, je vis, pour la première fois, un bel arbuste vert très-curieux, qui paraît allié aux *Rhododendron*; quoique le vase qui contient les semences semble tenir davantage

du caractère du *Kalmia*. Cet arbrisseau croît par grouppes ou petits bouquets, dans des situations élevées, aérées, où croissent de grands arbres épars. Il pousse d'une seule souche plusieurs tiges droites, simples, hautes de quatre, cinq, et six pieds. Les rameaux ou branches, qui viennent vers le sommet des tiges, sont aussi presque droits, et divergent peu des tiges principales. Celles-ci sont garnies d'assez grandes feuilles entières, ovales, pointues, d'un vert pâle ou jaunâtre. Ces feuilles sont fermes, compactes, glabres dans leurs deux surfaces, et se tiennent érigées sur de courts pétioles. Les branches sont terminées par de longs panicules ou épis lâches, de fleurs blanches, à cinq segmens longs et étroits.

Le matin suivant, je me levai de bonne heure, et je continuai ma route vers le fort James. Le chemin, pendant cette journée, m'offrit des vues variées, des objets nouveaux et amusans. Je traversai des pays sauvages par leur nature, et dépeuplés par des calamités modernes, de vastes forêts, de moindres bois, d'immenses plaines. Je gravis des chaînes de montagnes,

montagnes, dont les sommets élevés et nus trompent l'œil du voyageur égaré, en lui montrant des rocs entassés, qu'il prend de loin pour quelque demeure hospitalière. Au milieu de ces déserts, des amas d'os blanchis par le temps présentent, confondus avec ceux de l'homme, les restes de l'élan, du buffle et du chevreuil. A demi-couverts de ronces et de mousse, ils choquent encore la sensibilité de l'observateur, en lui rappelant des évènemens dont plusieurs sont réprouvés par la justice et l'humanité.

Dans les fraîches et profondes vallées, qui séparent quelquefois ces rochers, croissent les fleurs suivantes, ornemens célèbres et accoutumés des montagnes; l'odorant *Callycanthus*, le vermeil *Rhododendron ferrugineum*, le délicat *Philadelphus inodorus*, dont la blanche draperie relève le bleu céleste du *Delphinium*, le Muguet parfumé et l'ardente *Azalea*, qui décorent la pente des coteaux, ou la surface tranquille des ruisseaux ombragés. Je donne à cette espèce très-curieuse d'*Azalea* l'épithète d'ardente, pour peindre l'éclat de ses fleurs qui sont, en général,

du plus beau rouge de minium, mais quelquefois orangées, quelquefois aussi jaunes comme de l'or, ou blanches comme du lait. Ces diverses couleurs ne se rencontrent pas seulement sur des plantes séparées. Souvent, la même plante en offre toutes les nuances, comme éparses sur ses rameaux, et l'arbuste est tellement garni de fleurs, qu'un coteau où il est nombreux, aperçu, tout-à-coup, au sortir de l'ombre d'un bois, présente l'image d'une montagne en feu. C'est, certainement, le plus agréable, le plus brillant des arbustes à fleurs. Il croît par bouquets ou grouppes dans les forêts clair-semées, aussi bien que dans les fourrés, ordinairement mêlé avec d'autres arbrisseaux, autour des basses montagnes, sur-tout près des endroits où serpentent des ruisseaux. Les buissons qu'il forme s'élèvent rarement à plus de six ou sept pieds de haut, et en général ils en ont trois, quatre, ou cinq. Mais il pousse beaucoup de branches latérales, et les étend fort loin. Les feuilles, lorsque l'arbuste est en fleurs, sont jeunes et fort petites; ce qui contribue à donner à la plante plus d'éclat et d'effet.

Vers le soir, je passai la rivière Broad, à un bon gué, précisément au-dessus de son confluent avec la Savanna ; j'arrivai au fort James, qui est une estacade carrée, garnie aux quatre angles de quatre bastions, et surmontée d'un fort où sont quelques canonnières, plus hautes d'un étage que les courtines, lesquelles sont percées de meurtrières à hauteur d'appui, et défendues par de petites armes. La fortification renferme à-peu-près un acre de terre, où se trouve la maison du gouverneur ou commandant. C'est un bon bâtiment, flanqué, de chaque côté, par les logemens des officiers et des casernes pour la garnison. Celle-ci consiste en cinq compagnies, dont chaque homme a un bon cheval bien équipé, une carabine, deux pistolets de dragon, un sabre, et un casse-tête ou *tomahawk*. Le fort est placé sur une éminence, à la pointe qui est entre la rivière Broad et Savanna, environ un mille au-dessus du fort Charlotte. Ce dernier est situé près de la Savanna, sur la rive qui appartient à la Caroline.

La pointe ou presqu'île qui se trouve

entre le confluent des deux rivières, dans un espace de deux milles, à partir du fort, est destinée à la construction d'une ville, à laquelle on a donné le nom de Darmouth, en l'honneur du comte de Darmouth qui, par son crédit et son influence à la cour d'Angleterre, obtint du roi une permission et des pouvoirs pour la compagnie de traite Indienne de la Géorgie, à l'effet de traiter avec les Creeks de la cession d'une quantité de terre suffisante, pour payer ce que ces derniers devaient à la compagnie; terres pour la défense et la sureté desquelles fut établie cette forteresse.

Ce territoire, qu'on appelle le New-Purchase (nouvelle acquisition), contient environ deux millions d'acres. Il est situé près de la source de la grande Ogéeche, entre les bords de la Savanna et de l'Alatamaha. Il touche à l'Ocone, et renferme dans son enceinte toutes les eaux des rivières Broad et Little. Cet espace comprend une grande étendue d'excellentes terres, bien arrosées par d'innombrables rivières, criques et ruisseaux.

Je fis une petite promenade sur la Sa-

vanna, que je remontai pendant quatre ou cinq milles au-dessus du fort. J'étais avec le chirurgien de la garnison, qui eut la complaisance de me montrer des monumens Indiens, faits pour exciter la curiosité de tous les voyageurs. Ces ouvrages étonnans des anciens peuples du pays sont dans une plaine unie, à environ quinze ou vingt toises du bord de la rivière. Ils consistent en élévations de terres de forme conique, terrasses carrées, etc. La plus grande de ces pyramides a environ quarante ou cinquante pieds de haut, et sa base a de cent à cent cinquante toises de circonférence. Elle est, en entier, composée de bonne terre végétale prise dans les terrains bas. Son extrémité supérieure est une plate-forme. On voit encore les restes d'un sentier en spirale, qui conduisait de la base au sommet, où végète encore un beau grand Cèdre rouge, *Juniperus Americana*; quatre niches, pratiquées à différentes hauteurs, regardent les quatres points cardinaux. On y entre du chemin tournant, et elles paraissent avoir été faites pour servir de repos ou de vigie. Les terres basses environnantes

ont été défrichées, et sont aujourd'hui plantées en maïs. Le propriétaire de ce terrain, qui nous accompagna sur les lieux, nous dit, je crois, que la pyramide elle-même rendait plus de cent boisseaux (1) par récolte. Le sol, tout autour, paraît en effet très-fertile.

Nous ignorons absolument ce qui a pu engager les Indiens à élever une pareille pyramide en cet endroit. Le terrain, dans un grand espace à la ronde, est sujet à être inondé, au moins une fois l'an ; ce qui donne lieu de croire qu'ils ne pouvaient avoir là ni ville ni habitation fixe. Quelques personnes ont pensé que ces élévations étaient destinées à former des lieux d'observation. On ne peut douter qu'ils n'eussent pour but quelque objet d'une utilité alors reconnue ; car c'étaient des travaux publics. Vu l'état où nous pouvons supposer qu'étaient, au temps de ces constructions, les peuples qui les firent, il a fallu, pour achever une de ces pyramides, le concours et les efforts de toute une nation, peut-être pendant un siècle. Autour de ce grand cône, en sont

(1) De quarante-huit livres chacun. *N. d. Tr.*

plusieurs d'une moindre proportion, ainsi que de grandes terrasses carrées, qui ont près de cinquante toises de long, et dont la surface est élevée de quatre, six, huit, ou dix pieds au-dessus du niveau commun.

On peut hasarder, comme une conjecture, la supposition suivante. Il y a, en général, dans ces contrées basses, immédiatement le long du bord de la rivière, une espèce de chaussée plus élevée de huit ou dix pieds, que les terres qui s'étendent, à partir de ce rivage, jusqu'aux coteaux. Ces dernières, lorsque la rivière surmonte ses bords, sont couvertes de plusieurs pieds d'eau, tandis qu'alors la chaussée qui borde le courant reste séche, et semble comme une île au milieu des eaux répandues. Il est possible que les anciens habitans aient eu sur cette chaussée un village, et aient construit cette montagne factice pour servir d'asile, dans le cas d'une subite inondation, telle qu'il est arrivé souvent au printemps et en automne.

Lorsque j'eus fini mes observations et mes recherches, que je poussai jusqu'à une grande distance aux environs de Dar-

mouth, je repartis le 10 mai, prenant la route de Keowe. Je côtoyai la rivière dans un espace de six ou huit mille au-dessus du fort ; puis l'ayant traversée, j'entrai dans la Caroline, et je me trouvai bientôt dans la grande route. Mais je n'y avais pas marché long-temps, lorsque je fus surpris par une forte pluie, accompagnée d'un tonnerre effrayant. Heureusement, je trouvai un asile dans une ferme, où j'attendis plus d'une heure que l'orage s'appaisât. Je repris alors mon chemin. Malgré ce retard, et les obstacles que m'opposèrent les ruisseaux grossis par la pluie, je fis trente-cinq milles, et j'arrivai le soir chez M. Cameron, commissaire délégué près de la nation des Cherokées, pour les affaires relatives aux Indiens. J'avais pour lui des lettres de recommandation de M. John Stewart, le sur-intendant, qui demeurait à Charlestown, et auquel j'avais fait part de mes projets de voyage dans les pays des Cherokées.

Je parcourus, ce jour-là, un pays inégal, dont la surface entrecoupée de côtes et de collines, était quelquefois parsemée de rochers ; mais elle était, en général, cou-

verte de hautes forêts, parmi lesquelles croissaient des arbres moins élevés, tels que diverses espèces de Chêne, plusieurs variétés du *Juglans hickory*, *Liriodendron*, *Fraxinus*, *Fagus sylvatica*, *Fagus castanea*, *Fagus pumila*, *sivè Chinkapin*, *Nyssa sylvatica*, *Acer rubrum*, *Æsculus sylvatica*, *Magnolia acuminata*, *Magnolia tripetala*, *Andromeda arborea*, *Hopea tinctoria*, *Æsculus pavia*, *Viburnum*, *Azalea flammea*, et d'autres espèces de ce genre, *Hydrangea*, *Callycanthus*, etc.

Le temps était devenu très-mauvais. Chaque jour des torrens de pluie, souvent accompagnés de violens orages, faisaient qu'il était désagréable et difficile, périlleux même, de voyager dans un pays désert, et coupé d'un grand nombre de rivières et de ruisseaux. A la prière de M. Cameron, je me décidai à passer chez lui quelques jours, jusqu'à ce que les pluies fussent cessées, et qu'il fût possible de passer à gué les rivières.

L'Angelica lucida, ou *Nundo*, croît ici en abondance. Sa racine aromatique et carminative ressemble assez, pour le goût,

à celle du ginseng (*Panax*), quoiqu'elle se rapproche encore plus de l'odeur et du goût de la racine d'anis. Elle est fort estimée des naturels ainsi que des blancs, et se vend très-cher aux Indiens de la Floride méridionale, qui habitent dans le voisinage des côtes, où cette racine croît spontanément. Je remarquai une charmante espèce de mauve qui avait des panicules, de grandes fleurs d'un pourpre brillant, ou d'un bleu foncé ; et une autre espèce du même genre, fort singulière ; car c'est une liane : ses feuilles sont velues, ainsi que toute la plante, les fleurs petites, et d'un vert blanchâtre. Ici croît aussi, en abondance, une belle espèce de *Delphinium*. Ses fleurs ne diffèrent, à aucun égard, de celles du pied d'alouette ordinaire des jardins. Elles sont d'un beau bleu foncé, et disposées en longs épis peu garnis. Les feuilles sont composées, presque linéaires, mais les segmens n'en sont pas aussi étroits que ceux des feuilles du pied d'alouette ordinaire.

Le temps étant serein, je me préparai à partir pour le fort du prince Georges de Keowe. Je reçus de l'obligeant M. Ca-

meron d'amples certificats, et des lettres de recommandation pour les traiteurs occupés chez *la nation.* Il eut aussi la complaisance de me donner un jeune nègre pour m'accompagner et me conduire jusqu'à Sénica.

Le 15 mai, je partis de Loughabber, la demeure de M. Cameron. Dans le cours de cette journée, je passai plusieurs rivières et ruisseaux, tous branches de la Savanna, qui prend le nom de Keowe, au-dessus de son confluent avec le Tugilo, sa principale branche occidentale. Le pays est inégal, plein de ruisseaux et de collines. Celles-ci, vers leurs sommets, et sur les bords des ruisseaux, sont un peu rocailleuses, mais en général très-fertiles, parce que par-tout un terreau meuble, noir et végétal, recouvre, à une bonne profondeur, une couche d'argile tenace, d'un brun rougeâtre, et quelquefois une marne d'un brun foncé. Les productions végétales, que j'observai pendant ce jour, étaient, en général, les mêmes que celles que j'avais vues depuis Darmouth. L'ardente Azaléa y abonde, et décore toutes les pentes des coteaux. Un peu plus haut,

et vers les sommets des collines, est une espèce nouvelle et singulière d'*Æsculus pavia*. Ce bel arbuste à fleurs croît à la hauteur de cinq à six pieds : d'une racine commune sortent plusieurs tiges divergentes, qui se partageant en branches, se croisent de toutes les manières. Les subdivisions extérieures de ces rameaux se terminent par un gros corymbe ou thyrse de fleurs roses, ou de couleur d'œillet, mouchetées ou bigarrées d'un rouge cramoisi. Ces fleurs sont plus grandes, plus ouvertes, et d'une forme plus régulière que celles du *Pavia*. Leurs lourds épis, chargés de rosée, font courber vers la terre les minces et flexibles tiges qui les portent. Les feuilles sont composées, et de la même forme que celles du *Pavia*; mais elles sont plus larges, et les nervures en sont plus proéminentes. Ces arbustes croissant sur les sommets des collines gazonnées, plantées seulement de quelques grands arbres épars, se montrent avec un grand avantage, et font un fort bel effet.

Beaucoup de vignes, *Vitis vinifera*, s'entrelacent à ces arbustes, ainsi qu'aux

petits arbres ; et donnent, m'a-t-on dit, d'excellent fruit ? Les raisins, à leur maturité, sont de différentes couleurs. Ils ont la figure, et à-peu-près la grosseur de ceux d'Europe.

J'arrivai le soir à Sinica, après avoir fait quarante-cinq milles, au travers d'un pays absolument inhabité.

La ville de Sinica appartient aux Cherokées. C'est un établissement important, situé sur la rive orientale de la rivière Keowe. Cependant, presque toutes les demeures des Indiens, ainsi que la maison du conseil, sont sur la rive opposée. Elles sont construites sur une plaine unie, entre la rivière et une chaine de belles montagnes, qui s'élèvent magnifiquement, et semblent se courber pour recouvrir les prairies et s'avancer vers l'eau. Mais la maison du chef, celles des traiteurs, et celles de quelques Indiens, sont le long du coteau, sur la rive orientale. Cette dernière position, pour l'agrément de la vue, l'emporte beaucoup sur l'autre. Elle domine tout l'établissement, plonge sur les fertiles plaines qui bordent la rivière, tant en remontant qu'en descendant, découvre toutes

les plantations, et jouit de l'aspect varié des hauteurs opposées.

Sinica est une ville nouvelle ; elle a été rebâtie depuis la dernière guerre, où les Cherokées vaincus, après avoir vu détruire leurs établissemens inférieurs, furent obligés de demander la paix au général Middleton, commandant des auxiliaires Caroliniens.

On estime que les habitans de Sinica sont au nombre d'environ cinq cents, et qu'ils peuvent mettre sur pied à-peu-près cent guerriers.

Le jour suivant je partis seul de Sinica, et après avoir fait environ seize milles, principalement dans de grandes forêts sur d'excellentes terres peu éloignées de la rivière, j'arrivai le soir au fort Prince George de Keowe.

Keowe est dans une situation charmante, et les hauteurs qui l'entourent sont disposées de manière qu'avec peu de frais d'architecture militaire, il serait aisé de le rendre imprenable. C'est une vallée fertile qui, lorsque je la vis, étoit émaillée de fraises et de fleurs parmi lesquelles serpente la rivière, quelquefois coulant dou-

cement, plus souvent agitée et souvent rapprochée des montagnes, dont quelques-unes semblent suspendues sur ses bords, tandis que d'autres s'élèvent au loin, en se perdant aux extrémités de l'horizon.

La soirée étoit belle et tranquille. Un vent foible souffloit, chargé des parfums de la fraise et des émanations du *Callycanthus* qui, par grouppes, couvrait la pente des montagnes. De lointains échos répétaient le cri de l'oiseau des marais, et chaque arbre résonnait du chant non interrompu du whip poor will.

Quelque isolé que je fusse alors, je trouvais réunis autour de moi plusieurs objets propres à calmer et à rassurer une imagination qu'alarmait un peu ma position actuelle. Je me trouvais seul, dans un pays sauvage, à mille milles de mon pays natal, et à une grande distance de tous les établissemens des blancs. Dans ces contrées étaient, il est vrai, quelques hommes de la même couleur que moi; mais ils m'étaient étrangers, et quoique je dusse m'attendre à trouver chez eux de la bienveillance et de l'hospitalité, leurs mœurs, leur genre de vie étaient si différens de mes

habitudes, qu'ils ne devaient pas me promettre beaucoup d'agrément ni de consolation. J'avais encore à faire plusieurs centaines de milles. Les sauvages et vindicatifs habitans du pays avaient eu, depuis peu, à se plaindre des Anglais de la Virginie. Le sang versé n'étoit point encore lavé, ni l'injure effacée par un traité formel; les Cherokées voyant avec beaucoup de jalousie des blancs voyager dans leurs montagnes, sur-tout s'ils aperçoivent que l'on scrute les rochers, ou que l'on fouille la terre.

La vallée de Keowe a sept ou huit milles d'étendue. Elle commence, à peu près, un mille au-dessus du petit village de Kullsage (ville de Sucre) et se prolonge, en descendant la rivière, pendant six ou sept milles, jusqu'à une chaîne de montagnes qui, se rapprochant des deux rives de la rivière, termine presque la vallée. Mais, elle se rouvre, après cet étranglement, et continue dix à douze milles plus bas jusqu'à Sinica, sur une largeur d'un ou deux milles. Ce fertile vallon, d'après la tradition de quelques anciens traiteurs avec qui j'ai conversé, était jadis entièrement occupé,

occupé, et formoit un établissement continu. Les pentes des montagnes voisines étaient alors couvertes d'habitations, et les fertiles terrains qui bordent la rivière, par-tout plantés et cultivés, présentaient un spectacle bien différent de celui qu'elles offrent aujourd'hui : aspect humiliant pour la génération qui l'habite, reste faible et dégradé de ces Cherokées jadis si riches et si puissans. On voit encore, au pied des montagnes qui forment l'éminence de la vallée, des vestiges d'anciennes habitations, tels que des pieux, des charpentes, etc.

On trouve, à l'ancienne situation de Keowe, près du fort Prince-Georges, plusieurs pyramides ou montagnes coniques, faites par ces anciens peuples. Mais, il n'y a aujourd'hui aucune habitation d'Indiens. Plusieurs maisons y sont habitées par des blancs occupés de la traite. M. D. Home était alors le principal traiteur du pays.

L'ancien fort Prince-Georges n'a actuellement aucune apparence de forteresse. Il sert de comptoir pour la traite.

CHAPITRE III.

Je restai à ce poste deux ou trois jours, en attendant le retour d'un Indien qui était allé à la chasse. Cet homme m'avait été indiqué comme propre à me protéger, et à me servir de guide pour aller aux établissemens Indiens sur les montagnes. Mais apprenant qu'il pourrait n'être pas promptement de retour, et qu'il n'y avait personne autre qui pût me rendre le même office, plutôt que de prolonger un délai qui aurait pu nuire à mes vues, je me décidai à partir seul, et à tout risque.

Je passai la rivière à un bon gué, précisément au-dessous de l'ancien fort. Elle a ici près de cinquante toises de large. Après deux milles d'une marche agréable sur des plaines couvertes de fraises et des collines à pentes douces, je commençai à monter des hauteurs plus escarpées, et mêlées de quelques roches. Etant ainsi parvenu à une élévation considérable, et jetant les yeux autour de moi, je jouis d'une délicieuse vue. Keowe, que j'avais

depuis peu cessé de voir, reparut alors; et la rivière et ses sinuosités sembloient être sous mes pieds. Je fis encore trois ou quatre milles en suivant le sentier de traite, qui me conduisit au travers d'un pays inégal que traversaient plusieurs ruisseaux tombant entre des rocs et des précipices. Je trouvai ensuite une charmante vallée, qu'embellissait un joli ruisseau qui croisait mon chemin. A ma gauche, sur la pelouse qui recouvrait la base des montagnes, étaient des restes d'une ville ancienne. Des monticules, des terrasses, de vieux piliers, des vergers encore plantés de Pêchers et de Pruniers attestaient uniquement l'endroit où elle avait existé. Ces vallées, ainsi que le pied des montagnes, produisent une grande quantité d'herbes excellentes, tant pour pâture que pour fourrage sec. Parmi ces dernières, sont *Plantago Virginica, Sanguisorba, Geum, Fragorea,* etc. Le *Panax quinquefolium* ou *Ginseng* se trouve abondamment sur les pentes qui regardent le Nord, croissant dans les terres humides et fraîches, qui remplissent les interstices des pierres et des rochers.

Après avoir traversé les vallées, je commençai à monter encore des hauteurs plus élevées que les précédentes. Je fis ensuite environ huit milles sur des collines pyramidales, que séparaient d'étroites vallées. Le sol en était très-fertile, couvert de hautes forêts, et de bosquets odoriférans de *Calycanthus*, mêlés, près des bords des rivières, de *Halesia*, de *Philadelphus inodorus*, de *Rhododendron ferrugineum*, d'*Alazea*, de *Stewartia montana* (1) *foliis ovatis acuminatis serratis, flore niveo, staminum coronâ fulgidâ, pericarp. Pomum exsuccum apice acuminato dehiscens, Cornus florida, Styrax*, tous en pleine fleur, et entrelacés des lianes suivantes, *Bignonia semper virens, Bignonia crucigera, Lonicera semper virens, Rosa paniculata*, etc.

J'arrivai à un point où les montagnes se partageant tout-à-coup, découvrirent à ma vue la vaste vallée d'Occonne, enclose par une ceinture de montagnes uniformes. De leur base couverte de verdure

(1) C'est une nouvelle espèce de *Stewartia*, inconnue aux botanistes Européens, et qui ne se trouve dans aucun catalogue.

sortait une rivière qui venait serpenter au milieu des prairies. Ayant traversé la vallée à son extrémité supérieure, je commençai à monter le mont Occonne. Au pied de ces montagnes sont les ruines de l'ancienne ville d'Occonne. Le premier repos que l'on trouve après avoir passé le tapis de verdure qui garnit le pied des monts, est une chaîne très-élevée de collines et de rochers par-tout couverts des arbres suivans : *Quercus tinctoria*, *Quercus alba*, *Quercus rubra*, *Fraxinus excelsior*, *Juglans hickory*; diverses espèces, *Ulmus*, *Lilia*, *Acer saccharinum*, *Morus*, *Juglans nigra*, *Juglans alba*, *Annona glabra*, *Robinia pseudo-accacia*, *Magnolia acuminata*, *Æsculus sylvatica*, avec plusieurs autres, particulièrement une espèce de *Robinia* nouvelle pour moi, quoique peut-être elle soit la même qui est figurée et légèrement décrite par Catesby, dans son histoire naturelle de la Caroline. Ce bel arbuste à fleurs croît à vingt ou trente pieds de haut. Son tronc est incliné, ses branches s'étendent beaucoup et penchent de tous côtés; quelques-unes touchent presque à la terre. Sa forme, quoiqu'ir-

régulière, a quelque chose de bizarre qui ne déplait pas. Les mêmes rameaux qui subdivisent les branches, se terminent par de très-gros panicules de fleurs roses, qui sortent d'une couronne de belles feuilles pinnées.

Ma seconde station fut sur un très- haut pic, au sommet du mont Occonne où je me reposai. En regardant autour de moi, je reconnus que j'étais sur un point très-élevé, et je jouis d'une vue plus belle et plus étonnante que je ne peux le peindre. Tout ce pays montueux et désert que j'avais traversé depuis Augusta, étoit étendu devant moi. Il semblait disposé par ondulations aussi régulières que l'est, après une tempête, la surface de la mer. Ces ondulations allaient en diminuant par degrés, et toujours régulièrement comme les écailles d'un poisson ou les imbrications des tuiles d'un toit. Celles qui se trouvaient le plus près de moi étaient du plus beau vert du monde : les suivantes étaient plus glauques, et les plus éloignées presque aussi bleues que le ciel, avec lequel, aux extrémités de l'horizon, elles semblaient se confondre.

Ravi de ce grand et magnifique spectacle, ce ne fut qu'après l'avoir long-temps contemplé, que je pus me livrer à l'observation des beautés d'un autre ordre qui m'entouroient. Une nouvelle espèce de *Rhododendron* tenait le premier rang parmi les fleurs qui décoraient la montagne. Venaient ensuite l'ardente *Azalea*, le *Kalmia latifolia*, le *Robinia*, le *Philadelphus inodorus*, le parfumé *Calycanthus*, etc.

Cette espèce de *Rhododendron* dont je parle, croît à six ou sept pieds de haut. De la racine sortent ensuite plusieurs tiges droites, qui forment un grouppe ou une touffe. Les feuilles ont trois ou quatre pouces de long : leur forme est oblongue, s'élargissant vers l'extrémité et se terminant en pointe obtuse. Leur surface supérieure est d'un vert lisse et foncé ; l'inférieure est d'une couleur de rouille qui semble provenir d'une infinité de petites vessicules rougeâtres, cachées sous un duvet fin et court. Les branches nombreuses et flexibles sont terminées par un épi lâche, de grandes fleurs d'un rose foncé, dont chacune tient à l'épi commun

par un long péduncule qui, ainsi que toute la plante, a une odeur agréable.

Après m'être reposé de la fatigue que j'avais éprouvée pour gravir la montagne, je continuai ma route, au travers d'une épaisse forêt. Bientôt après, je gagnai la crête la plus élevée du mont Occonnè. Puis je commençai à descendre de l'autre côté. Le chemin tortueux, difficile, me conduisit alternativement sur des collines de rochers, et sur des esplanades ombragées par de magnifiques forêts. Le sol m'en parut extrêmement riche, et d'une qualité parfaite pour la production de tous les végétaux assortis au climat. Il semblait particulièrement convenir à la Vigne, aux Oliviers, aux Amandiers, aux Figuiers, peut-être même aux Grenadiers, Pêchers, Pruniers et Poiriers de toute espèce. D'autres hauteurs et de nouvelles plaines m'offrirent plusieurs arbres et plantes communs en Pensylvanie, à New-York, et même en Canada; tels que, *Pinus strobus*, *Pinus sylvestris*, *Pinus abies*, *Acer saccharinum*, *Acer striatum*, *sivè Pensylvanium*, *Populus tremula*, *Betula nigra*, *Juglans alba*, etc.

Mais ce qui me parut extraordinaire, ce fut de voir que le Jasmin jaune, *Bignonia semper virens,* qu'un très-léger degré de froid en Pensylvanie fait périr en plein air, végétait ici sur les sommets des monts Cherokées, conjointement avec les plantes Canadiennes, et semblait lutter avec elles de fraîcheur et de beauté. Avec lui croissaient aussi *Halesia dyptera* et *Halesia tetraptera*, *Stewartia montana*, *Styrax*, *Ptelea*, *Æsculus pavia*; mais toutes celles-ci supportent, en Pensylvanie, les plus rudes froids. Entré dans une étroite vallée que traverse un ruisseau large et rapide, je trouvai sur ses bords, les arbustes que j'ai déjà nommés réunis aux suivans, *Staphylœa*, *Evonimus Americana*, *Hamamelis*; diverses espèces d'*Azalea*, *Aristolochia frutescens sive odoratissima*, qui, sur les bords fertiles de ces ruisseaux échappés des montagnes, grimpe sur tous les arbres et s'entrelace à tous les buissons. De hautes et magnifiques forêts que je traversai ensuite, me conduisirent aux bords d'une vaste prairie, sur laquelle se dessinait en festons l'ombre d'un amphithéâtre circulaire de hautes montagnes, dont les rangs

s'élèvent par degrés l'un au-dessus de l'autre. Sur la pelouse qui tapisse la base de ces hauteurs, on aperçoit les ruines d'une ville des anciens habitans du pays. L'extrémité supérieure de cette belle plaine est partagée par un promontoire, ou une saillie des montagnes. Suivant toujours mon chemin, j'arrivai à une ouverture entre les hauteurs, au travers de laquelle le ruisseau qui venait ensuite arroser la prairie, se précipitait en mugissant et en se brisant contre les rochers. Je continuai à monter jusqu'à ce qu'ayant gagné le sommet d'une haute chaîne de rochers, je trouvai, entre des hauteurs encore plus élevées, un intervalle au travers duquel je côtoyai par un sentier difficile, un torrent qui, enfin tournant à gauche, se précipite entre des rochers, puis s'éloigne à l'ombre de jolis bois, et va porter aux plaines inférieures la fraîcheur et la fertilité.

Pendant les trois ou quatre milles suivans, je trouvai le pays plat. Cependant le terrain était inégal, à cause des rocs saillans qui s'élevaient quelquefois du sol. Mais, par-tout, une bonne terre nourrissait de beaux arbres forestiers et autres.

Descendant ensuite par une pente douce, je fis quelques milles dans un pays varié qui présentait de grandes forêts, des bois détachés, des vallées, des prairies. On y voyait les végétaux que j'ai déjà décrits. Les plaines étaient couvertes d'excellens pâturages pour le bétail. Des fraises et des plantes en fleurs, couvraient la base des montagnes environnantes. J'aperçus les ruines de plusieurs anciennes habitations des naturels du pays. Après avoir passé une belle rivière, qui forme la branche principale du Tugilo, je recommençai à monter, d'abord sur des coteaux couverts de gazon et de grands arbres, puis, sur des collines plus escarpées ; et enfin je m'arrêtai au haut du mont Magnolia. C'est, autant que j'en pus juger, le point le plus élevé des monts Cherokées ; c'est celui qui sépare les eaux de la rivière Savanna de celles du Tanase, branche principale de la rivière des Cherokées. Celle-ci, courant rapidement au Nord-Ouest, est jointe par le Holstein qui vient du Nord-Est se réunir à elle. Tournant ensuite à l'Ouest, toujours entre les montagnes, elle reçoit de l'autre part plu-

sieurs grandes rivières, et quitte les montagnes immédiatement après avoir reçu les eaux d'une grande rivière venant de l'Est. Devenue alors très-considérable, elle prend le nom d'Hogehege. Elle erre ensuite, pendant plusieurs centaines de milles, dans une grande contrée composée de forêts, de prairies, de bois, de vastes savannes, et de fertiles collines, et va se réunir à l'Ohio dont elle accompagne les transparentes eaux, grossissant le tribut qu'elles vont porter au Missisipi, souverain de ces contrées.

Je donnai à cette pointe élevée de la montagne, le nom de mont Magnolia, à cause d'une belle et nouvelle espèce de ce célèbre genre d'arbre à fleurs qui, ici près, aux cascades de Falling-Creek, (ruisseau tombant) croît dans une rare perfection. J'avais, il est vrai, remarqué déjà plusieurs fois ces arbres curieux, particulièrement sur les hauteurs entre Sinica et Keowe. Sur la première montagne que je gravis après avoir quitté Keowe, je l'avais vu en fleurs; mais ici, il réussit à un si haut point, que je ne peux m'empêcher d'en parler.

Cet arbre, *Magnolia auriculata*, je devrais dire peut-être cet arbuste, atteint de dix-huit à trente pieds de haut. D'une même racine ou souche, sortent ordinairement plusieurs tiges, qui se courbent un peu ou divergent modérément les unes des autres, imitant à cet égard le *Magnolia tripetala*. Les branches sortent en se courbant et se subdivisant de la tige principale, sans affecter aucun ordre régulier. Leurs extrémités se relèvent, et produisent une très-grande fleur rosacée parfaitement blanche, double ou polypétale, et très-odorante. Cette belle fleur est au centre d'une auréole de tres-grandes feuilles d'une figure singulière. Elles sont un peu lancéolées, mais larges à leur extrémité, et terminées par une pointe aiguë. Du côté de leur base elles vont en diminuant, finissent par être très-étroites, et se terminent par deux oreilles ou barbes étroites, dont une est de chaque côté de l'insertion du pétiole. Ces feuilles sont portées sur de courts pétioles placés très-près l'un de l'autre aux extrémités des rameaux à fleurs. Elles partent de ce point commun, en divergeant comme les rayons d'une roue; et les bords de

l'une recouvrant légèrement ceux de l'autre, elles forment ainsi un vaste parasol ou dais, au milieu duquel sort la fleur qui ressemble à un panache blanc. A la fleur succède un grand cône ou *strobilus* écarlate. Il contient plusieurs baies rouges, qui, lorsqu'elles sont mûres, sortent de leurs alvéoles, et restent pendant quelque temps suspendues à un fil délié comme de la soie. Lorsque ces arbres croissent dans un sol gras, léger et frais, leurs feuilles parvenues à toute leur grandeur, ont souvent plus de deux pieds de long sur six ou huit pouces dans leur plus grande largeur. J'ai découvert, dans les parties maritimes de la Géorgie, entre autres, sur les bords de l'Alatamaha, une autre espèce nouvelle de Magnolia, dont les feuilles ressemblaient, à peu-près, aux feuilles de celui-ci ; mais elles étaient beaucoup moins grandes, n'ayant pas plus de six à sept pouces de long. Le cône est petit, oblong, très-pointu, et d'un beau rouge écarlate. Mais je n'ai jamais vu la fleur. Cet arbre est droit, élancé, il atteint jusqu'à trente pieds ou plus de hauteur; et sa forme conique ressemble beau-

coup à celle de l'arbre concombre ou *Magnolia acuminata*.

La journée était brûlante, la chaleur et la fatigue m'avaient fort altéré. Lorsque midi fut passé, je commençai à soupirer après quelque fraîche retraite, où je pusse trouver de l'eau pour moi, et de l'herbe pour le fidèle compagnon de mes travaux. Après avoir fait encore un peu de chemin en descendant l'autre côté de la montagne, j'aperçus, à quelque distance au-devant de moi, sur ma droite, une plaine unie que recouvraient de grands arbres forestiers et quelques moindres bois. Plus j'avançais, plus je hâtais le pas, animé par l'espoir que m'offrait cette perspective. Enfin, je me vis à l'entrée d'une sombre forêt, noble et douce solitude. En marchant sous son ombrage, je vis, un peu plus loin sur la lisière, un petit bois vers lequel je dirigeai mes pas. A mesure que j'en approchais, je distinguais entre les hautes tiges des grands arbres de la forêt, l'incomparable cascade de Falling-Creek, qui, tombant d'un roc escarpé, se précipitait le long des flancs de la montagne. Ses eaux, s'unissant en bas, s'étendent

en large nappe, sur une esplanade convexe de roches unies, et sont reçues, immédiatement après, dans un grand bassin au centre duquel on les voit trembler encore, agitées de l'impulsion qu'elles ont reçue. Elles se calment, se répandent, s'échappent doucement, et forment une jolie petite rivière, qui continuant à couler avec assez de vîtesse, s'arrête un moment, et se repose dans un petit lac. Elle en sort pour courir rapidement vers des rocs coupés à pic, du haut desquels elle se précipite avec une force irrésistible. Je m'assis en face de cette délicieuse cascade, sur quelques pierres couvertes de mousse, et que recouvrait l'ombre des grands arbres, confondue avec celle d'arbustes chargés de fleurs odoriférantes.

Dans cet asile étaient rassemblées plusieurs beautés du règne végétal, particulières aux montagnes; *Magnolia auriculata*, *Rhododendron ferrugineum*, *Kalmia latifolia*, *Robinia montana*, *Azalea flammula*, *Rosa paniculata*, *Calycanthus floridus*, *Philadelphus inodorus*, *Convallaria majalis*, *Anemone thalictroïdes*, *Anemone hepatica*, *Erythronium maculatum*,

latum, *Leontice thalictroïdes*, *Trillium sessile*, *Trillium cernuum*, *Cypripedium*, *Arethusa*, *Ophrys*, *Sanguinaria*, *Viola uvularia*, *Epigea*, *Mitchella repens*, *Stewartia*, *Halesia*, *Styrax*, *Lonicera*, etc. De ces plantes, les unes rampaient sur la mousse, tapissaient les rochers, et en pénétraient les fentes; ou suspendues aux branches allongées des arbrisseaux, balançaient, au-dessus de l'eau, des épis de fleurs. D'autres baignaient dans les flots leurs flexibles rameaux, et y plongeaient leurs têtes parfumées. Quelques-unes, agitées par les vents, promenaient leurs touffes arrosées par les gouttes d'eau qui, s'échappant en vapeurs du torrent, dans sa chute, venaient se condenser sur leurs fleurs, et y réfléchissaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ayant recueilli, dans cette jolie retraite, quelques plantes précieuses, je continuai mon pélerinage. Ma route, pendant assez long-temps, me conduisit sur des collines de roches escarpées, dont quelques-unes, graces aux fragmens de rochers épars, à l'argile grasse et au talc glissant qui se trouvaient sur leur pente, étaient diffi-

ciles à descendre. Mais, j'entrai, après cela, dans une vaste forêt. Le terrain, par degrés, devint plus uni. Sur ma droite, j'aperçus une jolie vallée, au travers de laquelle passait le chemin, le long d'un ruisseau qui, sautillant quelquefois entre des rochers, serpente d'ailleurs assez doucement dans la prairie.

Lorsque j'eus passé et la prairie et le ruisseau, je trouvai que le terrain s'élevait majestueusement. Je traversai une contrée montueuse couverte de bois et de hautes forêts qui par-tout retentissaient du chant des oiseaux. Des cascades écumantes brillaient, dans le lointain, en tombant sur les flancs des coteaux.

L'après-midi était avancé. J'entrai dans une belle vallée qu'ombrageaient de hautes et vénérables forêts. Le temps devenait obscur. Le tonnerre grondait dans l'éloignement; des nuages noirs s'approchaient pesamment, couvrant d'une ombre épaisse les sommets des montagnes : tout annonçait la tempête. Un calme lourd semblait tout engourdir. On n'entendait pas un bruit, pas le moindre mouvement.

Nul insecte ne bourdonnait; nul oiseau

ne faisait un cri : chacun avait fui, cherchant un asile contre l'orage qui menaçait. Les nuages s'étendant du Nord au Sud, couvrirent bientôt tout l'horizon. Le vent s'éleva rapidement. Les plus hauts arbres des forêts pliaient, courbés par sa violence. L'agitation de l'air semblait se communiquer aux montagnes ; l'on eût dit qu'elles étaient ébranlées jusques dans leurs fondemens. La pluie tombait en torrens, et j'étais assourdi par le bruit du tonnerre. Empressé de gagner la plaine, je hâtais le pas de mon cheval : mais, les éclairs le troublaient ; effrayé de chaque éclat du tonnerre, il tremblait et pliait sous moi.

Enfin, le temps s'étant un peu éclairci, j'aperçus, sur la pente d'une colline, une cabane dont l'aspect ne pouvait que m'être fort agréable. Je m'y rendis promptement ; et j'en pris tranquillement possession. Il n'y avait, pour me la disputer, que des chauve-souris, et quelques whippoorwills qui avaient été y chercher un abri contre la tempête.

Je lâchai mon cheval dans la prairie ; et ayant trouvé près de la cabane quelque

peu de bois sec, je battis le briquet, et allumai du feu. Après avoir séché mes habits, je fis un repas frugal de biscuit et de bœuf séché; seuls vivres que j'eusse alors à ma disposition, à l'exception d'un peu de fromage dont je m'étais pourvu à Charlestown, et que j'avais gardé jusqu'alors.

La nuit fut belle et fraîche, et je reposai tranquillement. Dès la pointe du jour, les chants de l'oiseau moqueur et de l'épervier nocturne, en me réveillant, m'avertirent de reprendre ma tâche. Le soleil dora bientôt les cîmes des montagnes, les vallées recommencèrent à résonner du babil de leurs aîlés habitans.

J'observai très fréquens dans ces prairies Alpines, le *Sanguisorba Canadensis*, et l'*Heracleum maximum*. Cette dernière plante faisait un bel effet, elle se faisait remarquer de loin par son élévation, ses grandes feuilles pinnatifides, et ses larges ombelles de fleurs blanches comme la neige. Au pied des collines qui m'environnaient, des fraises en maturité recouvraient d'un tapis écarlate plusieurs acres, je pourrais dire plusieurs centaines d'acres de terre.

Après avoir traversé cette prairie, la route me conduisit au pied d'une chaîne de collines qui, comme un haut promontoire, partage les plaines que je venais de passer. Sur ces hauteurs, on voit les ruines de l'ancienne et jadis fameuse ville de Sticoe. On y voit une grande pyramide ou montagne artificielle de terre, et une grande terrasse sur laquelle autrefois se tenaient les conseils. Des banquettes entouraient le cirque : dans d'anciens vergers de Pêchers et de Pruniers, étaient encore quelques arbres bien portans et chargés de fruit. Aussitôt après qu'on a quitté ces ruines, les champs et la vallée se partagent en deux, au moyen d'une saillie des montagnes. La route aussi se divise en deux. Le sentier à gauche conduit aux villes qui sont sur les montagnes ; je suivis la vallée sur la droite, et bientôt commençant à monter, je fis plusieurs milles sur un terrain inégal, pierreux, couvert de productions végétales pareilles à celles que j'avais vues précédemment. Je descendis ensuite par degrés, par un chemin tortueux qui me conduisit dans une étroite vallée où coule un joli ruisseau

qui fait partie du *Tanase ;* je le traversai et fis encore un ou deux milles en descendant sur des prairies. Tout-à-coup les hautes montagnes s'écartant des deux côtés, découvrirent à mes yeux la vaste et fertile vallée de Cowe, au travers de laquelle la principale branche du Tanase serpente, presque depuis sa source, dans un espace de soixante milles jusqu'à Cowe.

Je côtoyai, pendant quelque temps, son courant rapide. Il écumait sur les rochers dont son lit était bordé. Tout-à-coup il disparut à ma vue, et je l'entendis murmurer à une grande profondeur, sous les rochers qui recouvraient la terre. A ma droite, la vallée s'élargissait pour recevoir un ruisseau qui tombait des montagnes voisines, et à peu de distance delà, se jetait dans la rivière. Je laissai alors les hauteurs sur ma gauche, et pris le chemin des prairies, pour éviter ces terres minées pleines de roches caverneuses, qui s'avancent au-dessus de la rivière, et au fond desquelles on voit briller ses eaux. Mais bientôt elle se dégage de tous ces obstacles, et forme une belle nappe au milieu de la plaine. Je fis encore plusieurs

milles, en suivant les détours du chemin, sur des plaines couvertes de verdure, et je passai la rivière, déjà fort augmentée par le concours d'une foule de ruisseaux qui, des deux côtés, descendant des montagnes, se partagent le terrain, le divisent en compartimens parsemés de fleurs et de fraises, dont le jus teignait les pieds de mon cheval.

Ces collines fertiles qui servent de base aux hautes montagnes, semblent avoir été ordinairement choisies pour servir d'emplacement aux anciennes villes. On y voit les ruines de plusieurs, et dans les vallées, en face, on voit les traces de la culture qui nourrissait leurs habitans.

Je fis encore dix ou douze milles dans la vallée. La route me conduisant quelquefois près de la rivière, l'*Azalea*, le *Kalmia*, le *Rhododendron*, le *Philadelphus*, etc. paraient ses rives devenues plus hautes, et décoraient les anses que formait son cours. Les montagnes, à mesure que j'avançais, semblaient se mouvoir; leurs sommets éloignés cachant leurs têtes dans les nues et se montrant alternativement les uns derrière les autres,

à raison de leurs distances respectives.

Le Tanase, grossi par plusieurs sources dont les eaux se réunissent aux siennes, est déjà ici une grande rivière.

Les montagnes peu-à-peu s'éloignaient, et la vallée s'élargissait. Deux beaux ruisseaux qui parcouraient les vallées laterales, après avoir long-temps serpenté entre de petits tertres verdoyans, venaient se jeter dans la rivière, presque vis-à-vis l'un de l'autre. La vallée, au devant de moi, se prolongeait toujours et semblait sans bornes. A ma droite, une colline pyramidale qui terminait un promontoire des montagnes adjacentes, s'avançait jusqu'auprès de la rivière; mais immédiatement après l'avoir doublée, je vis la vallée s'étendre sur ma droite, en formant une aile que traversait un cours d'eau qui venait, près de moi, se réunir à la rivière. Sur la pente d'une montagne, que de loin dominait la vallée, était la source de ce ruisseau. Elle tombait en cascade, comme une nappe de crystal qui se détachait sur la verdure de la côte.

En approchant du gué, je trouvai la rivière fort gonflée par des torrens d'eau

qui étaient tombés le jour précédent. Le courant était rapide et les flots écumans ; mais remarquant qu'elle avait déjà baissé de plusieurs pieds de hauteur perpendiculaire, et voyant le fond uni, couvert assez également de petits cailloux, je hasardai de la traverser. Cependant, je fus obligé, dans l'endroit le plus profond du canal, de nager pendant deux ou trois brasses. J'arrivai sans accident, sur la rive opposée, au bord d'une belle prairie où je descendis de cheval. Je m'empressai d'étendre sur le gazon mon linge, mes livres, mes cahiers de plantes, etc. pour les faire sécher. Je laissai mon cheval paître dans la prairie, et j'avançai vers un lieu couvert de fraises pour en manger à mon gré. Des troupeaux de chevreuils, de dindons et de tous les animaux qui peuplent ces fertiles contrées, semblaient m'inviter à partager avec eux ce repas libéralement offert par les mains de la nature.

Après être remonté à cheval, je suivis le sentier pendant environ un quart de mille, au travers des plaines ; puis je montai de nouveau des collines tapissées de gazon, et entrai dans les forêts. Ces hau-

teurs font partie de la chaîne de collines qui se projettent dans la vallée ou dans les terres basses qui bordent la rivière. La forêt se prolonge pendant environ un mille. Le terrain en était de niveau; mais immuable, couvert de pierres, de fragmens de roches, et de grands cailloux lisses de différentes formes, dont quelques-uns pesaient jusqu'à dix ou quinze livres. De chaque côté de la route, je remarquai plusieurs grands monceaux de ces pierres qui, sans doute, cachaient autant de tombeaux des Indiens.

A cet endroit, s'est donnée une bataille sanglante et décisive entre les Cherokées et les Caroliniens conduits par le général Middleton. Il fut tué un grand nombre de guerriers Cherokées; ce qui ébranla la puissance de ce peuple, et l'humilia tellement qu'il abandonna la plupart des établissemens qu'il avait dans les pays d'en bas, pour se retirer dans les montagnes, comme moins accessibles aux troupes réglées des blancs.

Lorsque j'eus quitté ces tombeaux, la grande vallée s'offrit de nouveau à ma vue, entre les grands arbres de la forêt.

Le coup-d'œil en était charmant, par le contraste que formait l'ombrage obscur sous lequel je marchais, avec ces vastes et brillantes plaines au milieu desquelles le rapide Tanase promenait ses eaux sinueuses, comme un immense serpent qui court après sa proie.

Le chemin tortueux que je suivais me conduisit de nouveau sur les prairies, longeant quelquefois les bords de la rivière, et passant avec elle au pied des montagnes qui réfléchissaient dans les eaux leur image.

Je fis ainsi environ quinze milles d'une marche agréable, depuis mon arrivée aux sources du Tanase, à la tête de la vallée. Le soir, j'aperçus au pied d'une verte colline, et au-dessous des hautes forêts de la montagne à gauche, une habitation humaine. En même temps, je vis un homme qui, du côté opposé, traversait la rivière dans un canot, et venait vers moi. Je l'attendis, et quand il m'eût hêlé, je répondis que j'allais à Cowe. Il me pria poliment de m'arrêter chez lui, ajoutant que, dans un instant, il viendrait me rejoindre.

Je fus très-bien reçu dans sa maison, et

j'y restai jusqu'au lendemain. Vers le soir, il vint une troupe de filles Indiennes, habitantes d'un village situé dans les montagnes, à une petite distance. Elles portaient des corbeilles de fraises. Mon hôte, qui tenait ici une maison de traite, ayant épousé une femme Cherokées, avait obtenu la permission de tenir un petit fond de bétail; et sa compagne, aimable femme et bonne ménagère, nous fournit de la crême pour manger avec les fraises.

Le lendemain, après un bon déjeûner de café, de venaison boucanée, de gâteaux de maïs chauds, de bon beurre, et d'excellent fromage, je me remis en chemin pour Cowe, dont j'étais encore à environ quinze milles. Je continuai à suivre le sentier de traite qui passait au travers des terres basses, entre les montagnes et la rivière. Il était alors large et bien battu par les voyageurs, mais, quelquefois embarrassant pour un étranger, à cause des routes collatérales qui le croisaient souvent en venant des villages situés sur les montagnes voisines. Après avoir fait environ quatre milles, la plupart du temps entre des champs et des plantations

dont le sol était extrêmement fertile, j'arrivai à la ville d'Echoe, composée de plusieurs bonnes maisons bien habitées. Je la traversai et fis encore trois milles jusqu'à Nucasse. Trois autres milles me conduisirent à Whatoga. Ayant traversé cette grande ville, je continuai à suivre le sentier, entre les plantations de maïs, de fêves, etc., jusqu'à la chambre du conseil, grande rotonde ou dôme situé sur le sommet d'une ancienne montagne artificielle. Ici, mon chemin m'abandonna. Par-tout, autour de moi, je voyais de petites plantations de jeune maïs, de fêves, etc, séparées les unes des autres par des petites bandes ou bordures de gazon, qui marquaient l'étendue de chaque propriété. Au milieu était l'habitation. Ne voyant point de chemin pour me conduire à la ville, je me trouvais embarrassé pour aller plus loin, lorsque j'aperçus, à quatre ou cinq cents pas de moi, sur la porte de son habitation, un Indien qui me faisait signe de m'approcher. Je hasardai alors de conduire mon cheval au travers des plantations, prenant grand soin de ne point froisser les jeunes plantes,

espoir de l'industrieux laboureur. Je passai par une petite vallée qu'arrosait un ruisseau argenté. Puis, je montai une colline verte pour arriver à la maison, où je fus reçu poliment, et introduit par le maître, qui chargea deux beaux garçons, ses fils, de prendre soin de mon cheval. Je passai là environ une heure, pendant laquelle ces heureux et respectables gens me prodiguèrent toutes les attentions de l'hospitalité la plus généreuse. Je les appelle heureux; et tels ils me semblent être par la disposition de leurs ames, par la justesse de leurs idées sur les devoirs de l'homme en société. O vertus simples et vraies! amitié sans fausseté ni mensonge; hospitalité sans ostentation! O félicité qui n'appartient qu'à ces mœurs pures et à des affections non corrompues!

Mon digne hôte, avec un air de bienveillance et de considération, me conduisit dans un appartement frais et aéré, où nous nous assîmes sur des tabourets. Ses femmes nous apportèrent quelques alimens, consistant en venaison séchée, gâteaux chauds, etc., et une liqueur rafraîchissante faite avec du Hommony bien

bouilli, que l'on mêle ensuite avec du lait. On sert cette liqueur, ou avant, ou après le repas, et on la présente dans un grand bowl avec une grande cuiller pour la prendre.

Lorsque j'eus pris ma part de cette collation simple et saine, et que nous eûmes vidé les plats, on apporta des pipes et du tabac. Le chef en remplit une dont le tuyau qui avait environ quatre pieds de long, était couvert d'une belle peau de serpent moucheté, et orné de plumes et de cordons de wampuns. Il l'alluma et, après en avoir fumé quelques bouffées, qu'il souffla d'abord vers le soleil, puis vers les quatre points cardinaux, et enfin sur ma poitrine, il me la présenta. Je la pris volontiers et je fumai : après quoi, nous entrâmes en conversation. Il me demanda, d'abord, si je venais de Charlestown; puis, si je connoissais sir John Stewart; depuis combien de temps j'avais quitté Charlestown, etc. Je répondis de mon mieux : il parut satisfait; ce qu'il me prouva par ses attentions, son air de gaieté, et l'ordre qu'il donna de porter à mon cheval une pleine mesure de maïs.

Attention qu'on n'a que pour les personnes qu'on honore de la plus haute considération ; ces peuples disant que le Maïs a été donné par le grand esprit, uniquement pour servir de nourriture à l'homme.

J'informai cet antique patriarche de l'objet et du dessein de mes voyages ; et lui dis que j'allais dans ce moment à Cowe, mais que j'avais perdu mon chemin, et que je désirais qu'on voulût bien me le montrer. Il me répondit obligeamment qu'il était bien-aise que je fusse venu dans son pays, et que lui même me servirait volontiers de guide pour me remettre dans ma route.

Il ordonna qu'on amenât mon cheval. Nous sortîmes ensemble, lui à pied, et moi conduisant mon cheval par la bride. Nous fimes ainsi près de deux milles : puis, nous étant serrés la main, nous nous séparâmes. Il reprit le chemin de chez lui : je continuai ma route vers Cowe.

Ce prince Indien était le chef de Whatoga, homme généralement aimé, et particulièrement estimé des blancs, à cause de son caractère loyal et pacifique. Il donnait l'exemple de la justice, de la modération, et du courage.

C'était

C'était un grand homme très-bien fait. Sa figure était noble et gracieuse, et cependant elle avait le trait caractéristique de tous les hommes rouges, quelque chose de féroce dans le sourcil, l'œil vif, et le regard perçant comme celui d'un aigle ; il paraissait avoir environ soixante ans, mais il était encore droit et ferme. Ses mouvemens étaient aussi libres que ceux d'un jeune-homme.

Je fis environ cinq milles dans des terres précédemment cultivées. Je les vis couvertes d'herbe. Mais elles paraissaient avoir été plantées l'année précédente. Le sol en était noir, gras, et meuble. Il paroissait très-fertile. J'arrivai, vers midi, à Cowe.

Cet établissement est regardé comme la ville capitale. Il est situé au pied des montagnes, sur les deux rives de la rivière : il termine la grande vallée de Cowe, et forme un des plus beaux païsages qu'il soit possible de rencontrer. Des chaînes de montagnes s'élèvent, l'une au dessus de l'autre ; quelques-unes s'avançant dans la plaine, plongent leur pied dans les flots argentés du Tanase ; d'autres cachent leur tête lointaine dans les

nuages, et dominent, avec majesté, sur de vastes contrées.

La vallée se termine à Cowe par une chaîne de hautes montagnes qu'on appelle le mont Jore. Cette chaîne qui traverse ici le Tanase, est regardée comme le point le plus élevé du pays des Cherokées.

A mon arrivée dans la ville, j'allai voir les personnes pour qui j'avais des lettres de recommandation. J'en fus reçu avec amitié ; chacun me donna des témoignages de considération.

Je pris mon domicile chez M. Galahan, le principal traiteur du lieu, homme âgé et respectable, qui depuis plusieurs années faisait la traite dans le pays. Il s'était fait aimer et estimer des Indiens, par la probité et la loyauté de ses procédés : mérite qui, je dois le dire, à la honte de mes compatriotes, est beaucoup trop rare. Il est de fait que les traiteurs blancs, dans leur commerce avec les Indiens, fournissent à ceux-ci des motifs graves et fréquens de se plaindre de leur violence et de leur mauvaise foi. Cette règle, cependant, souffre quelques ex-

ceptions. Il est quelques hommes estimables ; tels que M. Galahan dont la conduite prouve bien la vérité de ce vieux proverbe : que la bonne-foi est la meilleure politique. Cet honnête Irlandais a souvent été protégé par les Indiens, lorsque tous les autres traiteurs, autour de lui, étaient ruinés, pillés, et souvent tués ou chassés du pays par les naturels qu'avaient provoqués leurs injustices.

Le lendemain de mon arrivée, je passai la rivière dans un canot, pour aller voir un traiteur dont la demeure était parmi les habitations qui sont sur l'autre rive. Lorsque nous eûmes dîné, il me parla de quelques beaux points de vue qui se trouvent dans les hauteurs, à quelques milles de la rivière, et nous convînmes de faire, l'après-midi, une promenade dans les montagnes.

Nous fîmes, à cheval, près de deux milles, entre des plantations de maïs, que nous trouvâmes bien cultivé et sarclé avec soin. Il était très-avancé, ayant près de dix-huit pouces de haut ; et les fêves plantées dans les intervalles étaient hors de terre. Nous laissâmes les champs à

notre droite, et tournâmes vers les hauteurs. Nous suivîmes d'abord, une jolie vallée ou pelouse verte qui nous conduisit parmi des collines pyramidales. Nous passâmes un ruisseau d'eau vive qui courait au travers des prairies, et après un cours de deux milles, se partageait entre les montagnes. Nous montâmes ensuite par des pentes rapides, des plateaux qui s'élevaient comme des marches l'un au-dessus de l'autre. Nous trouvions souvent, sur ces repos, de petites plaines fertiles. L'air était vif et frais, chargé des parfums qu'exhalaient toutes les plantes de montagnes, la rose à grappes, le vermeil Rhododendron et le beau lys des vallées. Lorsque nous eûmes atteint le sommet de cette chaîne très-élevée, nous jouîmes d'une fort belle vue. Sous nos yeux étaient la délicieuse vallée de Keowe, digne de lutter en fertilité, en grâces et en richesses, avec les champs de Pharsale, ou la vallée de Tempé ; la ville de Cowe, et les pics élevés du mont Jore. Sur une jolie pelouse verte et fort éloignée, nous apercevions le village de Jore, élevé de plusieurs mille pieds, plus haut que nous

n'étions nous-mêmes. D'autres villages ou établissemens décoraient, à diverses distances ou élévations, les flancs des montagnes. Assez généralement on voyait auprès, quelque ruisseau argenté, qui souvent y arrivait tombant en cascade des hauteurs supérieures. De longs promontoires du mont Jore, se prolongeaient dans la vallée, s'avançant jusques dans le Tanase qui roulait, entre leurs pointes, ses ondes écumeuses.

Lorsque nous eûmes considéré ce beau spectacle, nous descendîmes par le revers de la montagne; et les diverses hauteurs nous offrirent successivement les mêmes plans et les mêmes pentes que le côté par lequel nous étions montés. Enfin nous nous arrêtames au milieu d'une grande et fertile plaine, entourée des montagnes que nous avions parcourues, de vertes pâtures et de belles prairies. En ce lieu, étoit jadis un établissement très-florissant; mais les Indiens l'avoient abandonné pour chercher des terres neuves qu'ils trouvèrent sans peine dans une riche vallée distante de peu de milles. Peu de temps après, nous trouvâmes une petite rivière; des

prairies couvertes de fraises nous conduisirent le long des montagnes, à une pente verte près de laquelle nous descendîmes sur les bords d'une grande forêt composée de fort beaux arbres. Nous y entrâmes à pied, et peu après nous arrivâmes à un pacage à chevaux, où était une grande troupe de ces utiles animaux. Ils appartenaient à mon compagnon de promenade, le traiteur, à la vue duquel ils se rassemblèrent de toutes parts. Quelques-uns le saluaient de loin par des hennissemens de joie, ou venaient, en bondissant, lécher dans sa main le sel qu'il leur présentait. Les plus jeunes, moins hardis, se contentaient de galopper en cercle, à un certain éloignement; mais aussitôt que leur maître eut répandu sur la terre le sel qu'il avait apporté, jeunes et vieux se formèrent en rangs et vinrent lécher cette agréable friandise.

C'était un fort joli coup-d'œil. Je n'ai jamais vu de plus beaux animaux; il y en avait de toutes les couleurs, de tous les âges, et de toutes les formes. Chaque année, à mesure qu'ils atteignent l'âge d'être vendus, leur maître en envoie une troupe

à Charlestown, où ils sont mis à l'enchère.

Après les avoir long-temps examinés, nous allâmes rejoindre les nôtres que nous avions laissés paître l'herbe et les fraises. Pour retourner à la ville, nous traversâmes une partie de cette haute forêt qui borde les prairies. Il nous fallut traverser une chaîne de hauteurs, au commencement de laquelle était un ruisseau que nous passâmes. Parvenus au sommet, nous trouvâmes un fort beau point de vue. Nos regards tombaient sur une grande étendue de vertes prairies, et de plaines couvertes de fraises. Un ruisseau les traversait, serpentant entre des monticules revêtus de gazon qu'émaillaient ou des fraises ou des fleurs de toute espèce. Des bandes de dindons sauvages erraient sur ses bords; des troupeaux de chevreuils paissaient dans la plaine, ou bondissaient sur les collines. Plusieurs jeunes et belles filles Cherokées, dispersées par grouppes, animaient ce beau paysage. Les unes cueillaient le fruit parfumé dont la terre était couverte; d'autres ayant déjà rempli leurs corbeilles, se reposaient sous des bocages

embaumés de *Magnolia*, d'*Azalea*, de *Philadelphus*, de *Calycanthus*, de Jasmin jaune et de *Glycine frutescens*. Elles offraient aux caresses du zéphir leurs attraits sans voiles, ou les rafraîchissaient dans les flots transparens du ruisseau. Plus gaies et non moins gracieuses, d'autres se poursuivaient en folâtrant, tâchaient de se surprendre, et de rougir avec la fraise écrasée les joues de celles qu'elles pouvaient atteindre.

Ces jeux naïfs, ces tableaux innocens avaient trop de charmes pour que deux hommes jeunes et sensibles pussent en rester long-temps oisifs spectateurs.

Nos sens excités l'emportant sur la réflexion, nous voulûmes participer aux amusemens de ces aimables filles. Nous approchâmes avec précaution, et nous parvînmes, sans être aperçus, assez près d'elles. Nous n'avions d'autre projet que de partager leur gaieté, sans alarmer leur innocence. Mais qui peut savoir où nous eussent entraînés l'âge, la beauté, l'occasion..... nous ne fûmes point mis à cette épreuve. Quelques matrones, cachées dans un coin, nous avaient remarqués. Elles

donnèrent l'alarme, et les nymphes averties se rassemblèrent. Nous en poursuivîmes cependant un petit groupe qui, plus éloigné que les autres, se trouvait moins à portée des argus. Voyant que nous leur coupions le chemin, elles se jetèrent dans un petit bois où elles restèrent, regardant au travers du feuillage. Nous approchions, prenant confiance; elles se montrèrent alors. Leur visage était à demi voilé; sur leurs joues brillaient les couleurs de la modestie virginale. S'avançant avec décence, elles nous présentèrent poliment leurs corbeilles, nous disant gaiement que leurs fruits étaient doux et mûrs.

Nous acceptâmes un panier de fraises, et assis sur l'herbe nous les mangeâmes de bon appétit, entourés par toute la troupe de ces champêtres divinités. Les divers grouppes, réunis par les matrones, nous avaient rejoints : toutes s'assirent près de nous sur le gazon.

Le traiteur qui m'accompagnait, fit sur notre indiscrétion quelques excuses qui furent bien reçues. Il acheta les fraises que l'on permit d'apporter chez lui, et nous nous séparâmes de bonne amitié.

Prenant alors congé de ces romantiques solitudes, nous traversâmes de nouveau les montagnes, et le soir, à la fraîcheur, nous arrivâmes à la ville.

CHAPITRE IV.

JE restai deux jours à Cowe, attendant un guide qui pût me conduire, et au besoin, me protéger dans les villages qui sont sur les montagnes. Enfin, je résolus de continuer seul mon voyage. Ce n'était pas l'avis des traiteurs : les Indiens d'en haut étaient alors indisposés contre les blancs, à cause de quelques combats qui s'étaient livrés, peu de temps auparavant, entre eux et les habitans des frontières de la Virginie ; la plupart des traiteurs qui négociaient dans les villages des montagnes, avaient quitté *la nation*.

Je partis un matin, de bonne heure, avec mon respectable hôte, M. Gallahan, qui eut la complaisance de m'accompagner pendant près de quinze milles. Nous traversâmes le village de Jore. Il est situé très-agréablement dans un petit vallon sur le flanc de la montagne. Un joli ruisseau qui parcourt la vallée, passe précisément au-dessous du village. Je remarquai là un petit bois de *Cassine*. C'était

le seul endroit où j'eusse vu cet arbuste dans le pays des Cherokées. Les Indiens l'appellent l'arbre bien aimé, et ils ont grand soin de le tailler et de le cultiver. C'est une forte infusion de ses feuilles, de ses bourgeons, et de ses jeunes rameaux, qui compose la liqueur célèbre qui est en si grande vénération chez les Creeks et chez tous les peuples sauvages des parties Sud de l'Amérique septentrionale. Nous marchâmes, dans la vallée, pendant environ deux milles.

Le chemin tournait souvent autour des hauteurs. Les bois et la pelouse étaient arrosés par de petits cours d'eau qui, de tous côtés, tombant rapidement de la montagne, allaient se jeter dans le Jore, branche considérable du Tanase.

Un petit bras de cette vallée, nous conduisit à une ouverture ou défilé étroit, formé par deux élévations perpendiculaires, entre lesquelles passait rapidement une branche du Jore, qui mugissait en se précipitant sur les rochers.

Ayant laissé à droite ce torrent, et franchi deux ou trois plateaux successifs, nous trouvâmes, sur notre droite, une

autre branche du chemin de traite qui va, sur des villages des montagnes à Cowe. Ici, M. Gallahan me quitta, prenant cette route pour retourner à Cowe. Je me retrouvai de nouveau seul dans le désert; non pas, il est vrai, écarté de tout chemin frayé, mais dans une situation par elle-même peu agréable, quoique le spectacle de la nature sauvage ait toujours eu pour moi beaucoup d'attraits.

Ce besoin que nous éprouvons de vivre avec nos semblables, est-il naturel à l'homme, ou n'est-il que le résultat de la société, des habitudes qu'elle nous imprime, du mouvement continuel et varié qu'elle donne à notre imagination ?

Malgré tous les efforts de ma raison, j'avais peine à effacer de ma mémoire les souvenirs que m'avaient laissés les cercles polis, les assemblées aimables des habitans de Charlestown. Je me comparais presque à Nabuchodonosor, chassé de la société des hommes, exilé dans le désert, et condamné à y paître avec les bêtes.

Lorsque mon compagnon m'eut quitté, j'avançai avec toute la célérité que me

permettait la prudence, afin de pouvoir, le plus promptement possible, voir la fin de mes travaux. J'étais résolu, à quelque prix que ce fût, de passer le mont Jore, que l'on regarde comme le point le plus élevé du pays des Cherokées.

Après une descente assez douce, j'entrai dans une vallée pierreuse, et extrêmement étroite, au travers de laquelle roulait, en écumant, un grand ruisseau de sept à huit toises de large. Je le passai avec peine, et même avec quelque danger, son lit, à l'endroit du gué, étant sur un fond de roches feuilletées pleines de trous et d'inégalités. Le sentier, après ce ruisseau, me conduisit à une autre vallée étroite, dans la longueur de laquelle coulaitrapidementun autreruisseau, que je passai et repassai plusieurs fois. Je fis quelque chemin sur une lisière de gazon qui garnissoit ses bords. Puis, montant encore, je vis la vallée se terminer par degrés, fermée des deux côtés, par des rochers d'une énorme élévation, qui ne laissaiententre eux qu'un étroit passage. Le sentier tournoyant sur les pentes escarpées

conduisait à ce défilé, et je commençai à monter pour m'y rendre. Après avoir gravi plusieurs pentes roides et difficiles. me trouvant accablé de fatigue, et excédé par la chaleur, je m'arrêtai sur un gazon que traversait un joli petit ruisseau. Je lâchai mon cheval pour le laisser paître, et je m'assis pour prendre un peu de repos sur un banc de verdure que recouvrait un promontoire obtus de la haute montagne qui me restait à grimper. Le ruisseau murmurait à mes pieds. Après m'être reposé quelque temps, je tirai de mon porte-manteau un peu de biscuit, du fromage, et un morceau de langue de bœuf. Je me disposais à manger tranquillement, lorsque, tout-à-coup, je vis paraître, à quelques pas de moi, sortant de derrière le rocher, un grand et jeune sauvage, armé d'une carabine, et suivi de deux chiens. En me voyant, il s'arrêta, paraissant un peu surpris. Pour moi, je l'étais beaucoup. Mais revenant promptement à lui, et prenant un air de douceur et de bonté, il s'avança vers moi, me serra la main, et me demanda en souriant d'où je venais, où j'allais. Comme il ne

parlait que la langue des Cherokées, nous ne pûmes faire une longue conversation. Je lui offris un peu de très-bon tabac, qu'il accepta poliment, et avec un air de satisfaction. Il répondit avec beaucoup de complaisance, aux questions que je lui fis sur les routes et les distances des villages du haut des monts. Puis, nous étant de nouveau serré la main, nous nous séparâmes bons amis. Il descendit la montagne en chantant.

Je remarquai, parmi les productions végétales de cette région, les suivantes : *Acer striatum*, *Acer rubrum*, *Juglans nigra*, *Juglans alba*, *Juglans hickory*, *Magnolia acuminata*, *Quercus alba*, *Quercus tinctoria*, *Quercus rubra*, *Quercus Prinus*, et les autres variétés de ce genre communes dans la Virginie : *Panax ginseng*, *Angelica lucida*, *Convallaria majalis*, *Alezia*, *Stewartia*, *Styrax*, *Staphylea*, *Evonimus*, *Viburnum*, *Cornus florida*, *Betula nigra*, *Morus*, *Lilia*, *Ulmus*, *Fraxinus*, *Hapea tinctoria*, *Annona*, *Bignonia semper virens*, *Aristolochia frutescens*, *Bignonia radicans*, etc.

Rafraîchi

Rafraîchi et restauré par mon frugal repas, je recommençai à monter le mont Jore. Enfin j'achevai cette tâche, et je m'arrêtai sur le pic le plus élevé. De là, je contemplai avec ravissement les montagnes entassées dont j'étais environné. Je quittai ensuite ce sommet, et retombant dans le chemin de traite, je continuai à descendre doucement par une pente gazonnée, qu'ombrageaient quelques grands arbres clairsemés, et qu'entouraient au loin de hautes forêts. Je remarquai, dans ces hautes régions, une altération sensible dans la température de l'air, et je reconnus que la végétation y était bien moins avancée que dans le pays d'en bas. Par exemple, le jasmin jaune, lorsque j'étais parti de Charlestown, était presque passé de fleurs, et ici les boutons ne faisaient que commencer à paraître; à peine quelques-uns étaient épanouis. Je fis plus d'un mille sur cette esplanade, qui se trouve en haut de la montagne, et d'où l'on aperçoit, dans l'Ouest, les païsages les plus variés, les plus étendus qu'il soit peut-être possible de rencontrer.

Les deux ou trois premiers milles que

je fis, en descendant du côté du couchant, furent très-agréables. La pente était douce, le chemin facile, pratiqué dans des forêts clair semées et bien garnies de gazon. Mais le sinueux sentier tournant tout-à-coup autour d'une pointe obtuse, me conduisit, pendant un mille ou plus, le long d'une pente rapide et pierreuse, très-difficile à marcher. Dans quelques endroits étaient parsemés des fragmens de rochers ; dans d'autres, on rencontrait des gouffres marécageux creusés par les eaux stagnantes des sources supérieures qui, ne trouvant point d'issue, se creusent un passage dans ces terres de nature micacée. Plusieurs de ces roches semblent se résoudre en terre. J'ai vu, parmi ces masses friables, des veines ou couches d'une terre blanche, très-pure, et très-nette (1), ayant une faible teinte bleuâtre ou d'un gris de perles. Elle ressemblait un peu à ces espèces de sillons que forme une neige nouvellement tombée. On trouve dans ces rochers, en état de destruction,

(1) *Mica nitida* : on a porté en Angleterre des échantillons de cette terre pour en faire de la porcelaine.

des veines de talc, *mica, sivè vitrum muscoviticum*, dont quelques lames sont très-larges, très-transparentes, et feraient fort bien ou des vitres ou des lanternes. On y voit aussi des couches d'antimoine, *stibium*.

Enfin, après beaucoup d'efforts et de fatigues, je trouvai, au bas de cette rapide descente, une étroite et vaste vallée, au travers de laquelle passait un cours d'eau considérable. Sur les bords croissait, dans toute sa magnificence, le superbe *Magnolia auriculata*, réuni aux autres arbustes à fleurs dont j'ai déjà fait mention. Dans des fonds bas et fertiles, près d'un ruisseau, je remarquai une nouvelle espèce d'*Hydrastis*, qui a de grandes feuilles sinuées, très-larges, et des fleurs blanches. Je fis ensuite plusieurs milles sur des hauteurs, ou dans des vallées arrosées de jolis ruisseaux.

Le lendemain, je fis encore huit ou dix milles, en général, dans de hautes forêts et des prairies en fleurs. Le sol en était fertile, extrêmement propre à l'agriculture. J'arrivai près des bords d'un grand ruisseau, où cette haute forêt se termina

sur ma gauche. Les arbres devinrent de plus en plus rares ; la pelouse qui les portait, finit par se confondre avec un terrain découvert qui bordait la rivière. Sur la rive opposée, paraissait une forêt très-étendue, toute composée de *Pinus abies*, et presque entièrement enceinte par des chaînes de montagnes éloignées.

Peu de temps après que j'eus passé cette branche du Tanase, je vis, à quelque distance de moi, une troupe d'Indiens à cheval, tous bien montés, qui descendaient les hauteurs. Ils venaient rapidement : bientôt, je reconnus qu'il y avait, à la tête de la caravane, un chef que je présumai devoir être le petit Charpentier, empereur ou grand chef des Chekokées. Lorsqu'ils furent près de moi, je me détournai du chemin pour leur faire place. Cette attention respectueuse fut reçue avec politesse. Son altesse royale, me souriant gracieusement, s'approcha de moi, et posant sa main sur sa poitrine, me la présenta ensuite, me disant : je suis *Ata-Cul-Culla*. Nous nous serrâmes réciproquement la main. Il me demanda si je le connoissais. Je répondis que le

bon esprit qui marchait devant moi, m'avait parlé, et m'avait dit : c'est le grand Ata-Cul-Culla : j'ajoutai que j'étais de la tribu des hommes blancs de la Pensylvanie, qui se regardent comme les frères et amis des hommes rouges, mais particulièrement des Cherokées ; que, quoique nous demeurassions si loin d'eux, nous étions unis par l'estime et l'amitié, et que le nom d'Ata-Cul-Culla était cher à ses frères blancs de Pensylvanie.

Après ce compliment, qu'il reçut de bonne grace, il me demanda si j'étais parti depuis peu de Charlestown, si John Stewart se portait bien. Il était en chemin, me dit-il, pour l'aller voir. Je répondis que j'étais parti, il y avait peu de temps, de Charlestown, pour faire aux Cherokées une visite amicale; que j'avais l'honneur de connaître personnellement le sur-intendant Stewart, que je l'avais vu bien portant la veille de mon départ, et qu'il m'avait donné des lettres pour les principaux blancs qui demeuraient parmi *la Nation*, à l'effet de me recommander à la protection et à la bienveillance des Cherokées. Le grand chef alors me dit,

d'un air respectueux, que j'étais le bienvenu dans son pays, et que j'y serais reçu comme frère et ami. Me serrant alors la main de bonne amitié, il me dit adieu. Sa suite, d'une commune voix, s'unit à lui. Je lui dis mon nom, et le priai de faire mes complimens au sur-intendant ; après quoi, l'empereur s'éloigna et reprit la route de Charlestown. Pour moi, persistant dans mon projet d'aller visiter les villages des montagnes, je continuai mon chemin. Au sortir de la grande forêt, je montai de hautes collines, que je descendis après, et ainsi de suite, pendant plusieurs milles, sans remarquer aucune variation dans les productions du sol, depuis le mont Jore. Observant enfin combien les progrès de la végétation étaient tardifs dans ce pays montueux, reconnoissant d'ailleurs, après de mûres réflexions, que je ne pouvais, sans quelque péril, parcourir les établissemens des montagnes, auparavant que le traité fût fini (ce qui ne devait avoir lieu que vers la fin de juin) je pris définitivement la résolution de différer mes recherches en ce canton, jusqu'à un temps plus favorable. Je crus qu'il valait mieux

retourner à Dartmouth en Géorgie, à l'effet d'y joindre une compagnie d'aventuriers, qui se proposaient de partir en juillet pour la Mobile, dans la Floride occidentale. Le chef de cette troupe m'avait été indiqué comme très-propre à m'accompagner dans ce long et difficile voyage, où il s'agissait de traverser le vaste territoire des Creeks.

Le lendemain donc, je commençai à retourner sur mes pas, marchant lentement, observant ce qui en valait la peine, et recueillant des plantes. Dans la soirée du jour suivant, j'arrivai à Cowe.

Le lendemain matin, M. Gallahan me présenta au chef de Cowe, qui, pendant mon absence, était revenu de la chasse. J'employai le reste de la journée à faire des observations, tant dans la ville que dans les environs, à revoir les plantes que j'avais recueillies, etc.

La ville de Cowe contient environ cent habitations, construites sur les deux rives du Tanase.

Les Cherokées ne font pas leurs maisons sur le même plan que les Creeks. Celles des premiers consistent en un carré long,

qui n'a qu'un étage. Les matériaux en sont des branches ou des troncs d'arbres dépouillés de leur écorce, couchés l'un sur l'autre et fixés par des mortaises à leurs extrémités. Ces murailles sont enduites, tant en dedans qu'en dehors, avec de l'argile bien corroyée et mêlée de foin sec. Sur le toît, est une couverture d'écorce de Châtaigner, ou de longues et larges essentes. Ce corps-de-logis, cependant, est divisé transversalement, de manière à former trois pièces qui communiquent par des portes intérieures. De chaque maison ou habitation dépend, en outre, un petit bâtiment conique couvert de terre, qu'on appele maison chaude ou l'hiver. Il est à quelques toises de la maison principale, et ordinairement fait face à la porte.

La maison de ville, celle où se tiennent les conseils, est une grande rotonde capable de recevoir plusieurs centaines de personnes. Elle est située sur le haut d'une ancienne montagne artificielle, qui a environ vingt pieds de hauteur perpendiculaire. La rotonde qui est construite au-dessus en a plus de trente; ce qui lui donne à-peu-près soixante pieds au-dessus du ni-

veau du sol. Mais il est bon d'observer que cette montagne factice est beaucoup plus ancienne que le bâtiment qu'elle supporte, et que très-probablement, elle a été construite pour un tout autre usage. Les Cherokées eux-mêmes ne savent pas plus que nous, par quel peuple ou pour quel objet ont été élevées ces hauteurs artificielles. On fait, à cet égard, divers récits qui ne sont que des conjectures et ne nous apprennent rien; mais une tradition commune aux Cherokées et à toutes les autres peuplades Indiennes, prétend que ces monumens furent trouvés dans le même état où nous les voyons, lorsque leurs ancêtres, arrivant de l'Occident, s'emparèrent du pays après avoir vaincu les nations d'hommes rouges qui l'habitaient alors. Celles-ci disaient les avoir trouvés pareillement lorsqu'elles s'y étaient établies, et avaient reçu des propriétaires antérieurs une tradition semblable. Peut-être le peuple qui les construisit les destina-t-il, dans l'origine, à quelque objet religieux, comme à servir d'autel ou à tenir lieu de temple, comme les hauts lieux et les bois sacrés que nous savons avoir été jadis em-

ployés aux mêmes usages par les Cananéens et les autres nations de la Palestine et de la Judée.

Pour construire la rotonde, on enfonce d'abord en terre un rang circulaire de piliers ou de troncs d'arbres d'environ six pieds de haut. Ils sont placés à égale distance l'un de l'autre, et entaillés à leur sommet pour recevoir des traverses qui, allant de l'un à l'autre, les joignent tous entre eux. En dedans de ce cercle, est un autre rang de piliers plus forts et plus grands, qui ont environ douze pieds de haut; ils sont de même entaillés au sommet et unis par des traverses. Plus intérieurement est un troisième cercle de piliers plus hauts encore et plus forts que les autres, mais moins nombreux et placés à de plus grands intervalles; enfin dans le centre de ces cercles concentriques, est un énorme pilier qui forme le faîte du bâtiment, et sur lequel se réunissent tous les chevrons. Ceux-ci sont renforcés et liés entre eux par des pièces transversales, et des lattes qui soutiennent la couverture. Elle consiste en écorces proprement appliquées, et assez épaisses pour écarter la

pluie. Quelquefois on met par - dessus le tout une légère couche de terre. Il n'y a à ce bâtiment qu'une grande porte qui sert en même temps à introduire la lumière et à faire sortir la fumée, lorsqu'on allume du feu. Comme en général on n'en fait guère que ce qu'il en faut pour entretenir de la lumière pendant la nuit, et qu'on l'alimente avec du bois menu et dépouillé de son écorce, il donne fort peu de fumée. Tout autour de l'intérieur de la rotonde, entre le second rang de piliers et ceux qui forment le mur extérieur (1), est un rang de sièges ou de sofas composés de deux ou trois gradins en amphithéatre, sur lesquels l'assemblée s'asseoit ou se couche. Ces sofas sont recouverts de nattes ou de tapis faits avec beaucoup de soin, de petites éclisses de Frêne ou de Chêne entrelacées. Auprès du grand pilier du milieu, s'allume le feu qui con-

(1) L'auteur ne dit pas comment on fait ce mur, probablement des troncs d'arbres couchés l'un sur l'autre, remplissant les intervalles que laissent entre eux les piliers du rang extérieur. Cette méthode, comme on vient de le voir, est celle dont on fait usage pour les murs des maisons particulières. *N. d. Tr.*

serve de la lumière , et près duquel se placent les musiciens. C'est autour de ce feu que les danseurs exécutent leurs jeux ou leurs autres exercices dans les fêtes publiques qui ont lieu à-peu-près tous les jours pendant toute l'année.

Vers la fin de la soirée j'allai, avec M. Gallahan et quelques autres traiteurs blancs, à la rotonde. Il y avait danse, musique et grande fête. Cette assemblée avait principalement pour objet de répéter la *danse du jeu de balle ;* la ville de Cowe ayant reçu d'une autre un défi à ce jeu, qui devait s'exécuter le lendemain.

L'assemblée étant formée et assise, et les musiciens ayant pris leurs places, le bal fut précédé par une longue harangue que prononça un vieux chef, à la louange du mâle exercice du jeu de balle. Il rappela toutes les victoires que la ville de Cowe avait remportées sur les autres villes de la *nation ;* n'oubliant pas de raconter ses propres exploits, et ceux des autres vieillards présens à la fête, célèbres jadis par leur adresse à ces jeux athlétiques.

Ce discours fut prononcé avec beaucoup de feu et ne manquait point d'éloquence.

Il avait pour objet d'éveiller les passions des jeunes gens, de leur inspirer de l'émulation, et d'exciter en eux l'ambition de la victoire.

Après ce prologue, commença la musique tant vocale qu'instrumentale. Une troupe de jeunes filles vêtues en blanc, parées de grains de verre, de bracelets, et d'une grande quantité de rubans, entra dans la chambre. Elles se tenaient toutes par la main, et d'une voix douce et basse elles répondirent, en chantant, aux sons de la musique, et se formèrent en demi-cercle sur deux rangs, dos à dos, faisant face d'un côté aux musiciens, et de l'autre à l'assemblée ; elles avançaient lentement, faisant ainsi le tour de la salle. Cette marche dura près d'un quart d'heure, au bout duquel nous fûmes surpris par un cri aigu qui partit tout-à coup du dehors. Il était poussé par une troupe de jeunes gens qui entrèrent lestement l'un après l'autre, tenant en main des raquettes ou battoirs. Ces nouveaux acteurs étaient aussi fort parés, peints, ornés de bracelets d'argent et de colliers de grains rouges. Leurs diadèmes marquetés étaient sur-

montés de hautes plumes flottantes. Ils se formèrent de même sur une ligne demi-circulaire, faisant face aux jeunes filles. Celles-ci alors changèrent leur ordre, et se rangèrent sur une seule file parallèle à celle des hommes. Aux chants des jeunes gens, elles répondaient par les leurs, et les deux lignes continuèrent à se mouvoir en demi-cercle. Leurs pas, tous leurs mouvemens avaient quelque chose de très-agréable, et je crois que pour les apprendre exactement, il leur avait fallu beaucoup de temps et de persévérance. La figure, si l'on peut lui donner ce nom, s'exécutait de la manière suivante : le branle commençait à un bout du demi-cercle ; le premier des danseurs s'élevait doucement sur la pointe des pieds, puis retombait sur ses talons, et les autres l'imitaient alternativement, de façon que lorsque le premier était sur ses talons, le second était sur la pointe des pieds, et ainsi de suite d'un bout à l'autre de la ligne ; de cette manière il y en avait toujours plusieurs élevés et plusieurs abaissés. Ce mouvement alternatif se faisait avec beaucoup de régularité et sans la moindre confusion. Tous en même

temps avançaient par le côté par un mouvement progressif. A certains temps réglés, le cercle entier faisait un changement général de position, chaque rang tournant à droite et à gauche, l'un prenait la place de l'autre. Ces évolutions se faisaient avec une précision et une légereté incroyables, et elles étaient accompagnées d'une sorte de cri bref et aigu que poussaient subitement, et tous ensemble, tous les acteurs.

Les Cherokées, outre cette danse du jeu de balle, en ont plusieurs autres. Les hommes sur-tout s'exercent à beaucoup de gesticulations et de cabrioles, dont quelques-unes sont assez gaies. Ils en ont pour la guerre, pour la chasse ; celles-ci tiennent du genre tragique. Ils y représentent de hauts faits d'armes, des actes de courage, de force ou d'adresse ; en général leurs danses, leur musique, paraissent toujours appropriées à quelque représentation théatrale, que varient des intermèdes comiques et quelquefois lascifs. Cependant les femmes s'y comportent avec beaucoup de décence et de réserve ; et lorsque dans les scènes amoureuses, leurs chants et leurs

gestes indiquent un consentement à de tendres desirs, elles se voilent le visage, ne le découvrant qu'autant qu'il le faut pour laisser échapper un regard plein d'expression et de sensibilité.

Le lendemain matin je partis pour m'en retourner; et sans trouver sur ma route aucune circonstance qui méritât d'être remarquée, j'arrivai en deux jours à Keowe. J'y en employai deux ou trois à augmenter mes collections, et à attendre M. Gallahan qui devait venir m'y trouver. Nous avions le projet d'aller ensemble à Sinica, où les autres traiteurs et lui avaient rencontré M. Cameran, commissaire délégué pour tenir dans cette ville un congrès avec les chefs des Cherokées inférieurs. Cette assemblée avait pour objet de délibérer sur les préliminaires d'un traité qui devait se faire avec ces Indiens, dans un congrès général qu'on annonçait pour le mois de juin, et qui devait se tenir dans les villages des montagnes.

Dans les environs de Keowe, je remarquai au pied des collines de rochers, immédiatement au-dessus des terres basses qui bordent la rivière, plusieurs antiquités très-

très - singulières , ouvrages des anciens peuples du pays. Elles me parurent être ou des tombeaux, ou des autels destinés à des sacrifices. Ils étaient composés de quatre pierres plates et carrées , dont deux formant les côtés, étaient posées de champ. Une fermait un bout, et une autre très-grande était placée horizontalement par dessus, de manière que l'un des bouts restait ouvert. Ces monumens avaient quatre ou cinq pieds de long, deux de haut, et trois de large; ils étaient placés à la surface du sol, et il y en avait de différentes dimensions. Je demandai aux traiteurs ce que ce pouvait être : ils ne purent me le dire positivement; mais ils supposaient que c'étaient les fours de ces anciens habitans. Les Indiens ne purent rien m'apprendre à ce sujet.

J'accompagnai les traiteurs à Sinica ; nous y trouvâmes les commissaires et les chefs rassemblés pour le conseil. J'y passai quelque temps que j'employai à observer tous les objets dignes d'attention. Voyant que les Indiens avaient encore quelque mécontentement , et qu'ils chancelaient dans leurs résolutions , j'abandonnai le

projet d'aller, cette année, visiter les régions situées au-delà des monts Cherokées, et je partis pour retourner au fort James de Dartmouth. Je passai une nuit dans les forêts, sur les bords d'un joli ruisseau, branche de la rivière Keowe, et le lendemain j'arrivai, sans accident, à Dartmouth.

Liste des villes et villages des Cherokées, aujourd'hui habités.

Nos		
1	Echoe.	Sur le Tanase à l'Est du Mont-Jore, quatre Villes.
2	Nucasse.	
3	Whatoga.	
4	Cowe.	
5	Ticoloosa.	Dans l'intérieur des terres, sur les branches du Tanase, quatre Villes.
6	Jore.	
7	Conisca.	
8	Nowe.	
9	Tomothle.	Près du Tanase, sur le Mont-Jore, huit Villes.
10	Noewe.	
11	Tellico.	
12	Clennuse.	
13	Occunnolufte.	
14	Chewe.	
15	Quanuse.	
16	Tellowe.	
17	Tellico.	Dans l'intérieur, sur les branches du Tanase, et autres cours d'eau sur le Mont-Jore, cinq Villes.
18	Chatuga.	
19	Hiwasse.	
20	Chewase.	
21	Nuanha.	

22 Tallasa. 23 Chellowe. 24 Sette. 25 Grand-Chote. 26 Joco. 27 Tahasse.	Dans les montagnes sur le Tanase ou la rivière Cherokée, six Villes.
28 Tamahle. 29 Tuskege. 30 . . . grosse île (1). 31 Nilaque. 32 Niowe.	Dans les montagnes sur le Tanase ou riviere Cherokée, cinq Villes.

Villes d'en bas, à l'Est des Montagnes.

Nos 1 Sinica. 2 Keowe. 3 Kullsage.	Sur la Savanna ou rivière de Keowe.
4 Tugilo. 5 Estotowe.	Sur la rivière Tugilo.
6 Qualatche. 7 Chote.	Sur la rivière Flint.

Villes sur d'autres rivières.

Grande Estotowe, Allagae, Jore, Naeoche.

TOTAL quarante-trois Villes.

(1) L'Auteur met ici probablement à la place du nom Indien, sa signification. *N. d. Tr.*

CHAPITRE V.

A mon retour du pays des Cherokées à Dartmouth, j'appris que la troupe d'aventuriers qui devait partir pour la Floride occidentale, était fort avancée dans ses préparatifs, et qu'elle serait, dans quelques semaines, prête à partir. Il ne me restait, par conséquent, que peu de temps pour me préparer moi-même, faire mes provisions, et m'équiper convenablement pour un si long et si périlleux voyage.

Le lieu du rendez-vous était au fort Charlotte, sur la côte de la rivière Savanna, opposée à celle où est le fort James, et à environ un mille de cet endroit. J'avais à faire quelques promenades botaniques vers la tête de la rivière Broad; je voulais y recueillir quelques objets curieux que j'y avais vus.

Cela fait, le 22 juin, je partis du fort Charlotte, accompagné de M. Whit-field, chef de notre caravane. Nous fîmes environ vingt milles, et logeâmes chez M. St.-Pierre, français établi dans ces contrées,

qui nous reçut fort bien, et nous traita avec l'hospitalité la plus obligeante. Sa demeure est située sur le sommet d'une très-haute colline, sur le bord de la rivière Savanna. Elle domine les champs étendus et bien cultivés en maïs, riz, froment, avoine, indigo, patates, etc. Ces plantations sont sur des terres basses et fertiles, entre les hauteurs et la rivière. Les jardins occupent une pente douce de la montagne. Sur le revers, est une vigne en très-bon état, contenant environ cinq acres.

Le 23, après le déjeûner, nous repartîmes, et après avoir fait encore neuf ou dix milles, en suivant la pente de la rivière, nous nous arrêtames à une habitation appartenante à un de nos compagnons de voyage, et où nous fûmes joints par le reste de la troupe. Après y avoir dîné, nous nous préparâmes à partir. Le maître de la maison prit tendrement congé de sa femme et de ses enfans, et nous nous mîmes en marche. Nous fîmes encore six milles, en descendant le long de la rivière, puis nous la traversâmes pour entrer en Géorgie. Nous prîmes là

une route qui devait nous conduire au grand chemin des traiteurs, qui va d'Augusta chez la nation des Creeks. Le sol, les productions, les aspects du pays que nous traversâmes pendant plusieurs jours, diffèrent peu des objets du même genre, que j'ai décrits dans le récit de mon voyage au New Purchase. Je crois inutile d'entrer dans un détail de particularités qui n'offrirait guère que la répétition de ce que j'ai dit.

Le 27 soir, nous arrivâmes de bonne heure, à Flat-rock (roche plate) où nous logeâmes. Ce lieu est le rendez-vous ou campement ordinaire des traiteurs et des Indiens. C'est une grande roche plate ou horizontale, peu élevée au-dessus de la surface de la terre, et voisine des bords d'un charmant ruisseau d'eau excellente, que forme une des principales branches de la grande rivière Ogeeche. Sur la terre meuble et fertile qui environne ce rocher, croissaient plusieurs belles plantes herbacées, entre autres une remarquable par son élégance et sa beauté, et que je crois être une espèce d'Ipomea, *Ipomea, caule erecto, ramoso, tripetali, fol. radica-*

libus, pinnatifidis, linearibus, humistratis, floribus incarnatis, intùs maculis coccineis adspersis. Elle pousse, à trois pieds de haut, une tige droite et forte, ornée de feuilles pinnatifides, linéaires, qui ressemblent un peu à celles du Delphinium, ou *Ipomea quamoclit.* De la moitié de sa hauteur partent, de tous côtés, des branches ascendentes qui se partagent et se subdivisent. Elles se terminent par de grandes fleurs tubulées ou infundibuliformes, dont le bord est divisé en cinq segmens. Ces belles fleurs sont d'une couleur parfaitement rose, et l'intérieur de leur corolle est élégamment moucheté de taches d'un rouge vif. Elles sont très-nombreuses; et mêlées aux branches et à des feuilles délicatement découpées, elles forment une espèce de panicule ou d'épi conique. J'ai vu, sur les îles de la côte maritime, près de Saint-Augustin, une espèce de cette plante. Peut-être était-ce la même. La mauve à fleurs bleues, et le Delphinium croissaient avec elle dans le voisinage de Flat-rock.

Dans ce canton, sont de vastes marais remplis de cannes ou roseaux, qui four-

nissent au bétail une très-bonne nourriture.

Le même soir, deux troupes de traiteurs Indiens qui arrivaient d'Augusta, vinrent camper près de nous. Comme ils allaient chez *la nation* des Creeks, nous convînmes de nous réunir. Ils offrirent complaisamment de nous aider. Ils avaient beaucoup de chevaux qui marchaient à vide, et d'autres légèrement chargés. La plupart des nôtres, au contraire, étaient déjà fatigués, nous fûmes bien-aises d'avoir cette ressource qui pouvait nous devenir nécessaire.

Le 28, aussitôt que nos chevaux furent rassemblés et chargés, nous partîmes tous ensemble.

Je crois à-propos de rendre compte d'une méthode singulière qu'ont les traiteurs pour dresser les jeunes chevaux sauvages, et les soumettre au travail. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui refuse de se laisser charger, si les menaces, le fouet, et les autres moyens ordinaires ne peuvent le réduire, on enchevêtre ses jambes. Un des conducteurs prend avec ses dents le bout de l'oreille du mutin, et le mord

avec force ; aussi-tôt l'animal furieux s'appaise, tremble, et reste parfaitement tranquille, jusqu'à ce qu'on ait fini de le charger.

Notre caravane comprenait environ vingt hommes, et soixante chevaux. Nous formions un corps imposant, et nous n'avions rien à craindre des troupes de pillards, ni des vagabonds. (1).

Nous marchâmes, la plus grande partie du jour, sur des coteaux élevés, grave-

(1) Les Sauvages ont des lois sévères qui punissent de mort certains délits. Il arrive souvent que des hommes qui ont encouru une peine capitale, s'enfuient pour s'y soustraire. Ils échappent facilement aux poursuites dans un pays couvert de bois, et peu peuplé ; mais nulle tribu ne les admet dans son sein : ils n'ont plus de famille, ils ne font plus partie d'aucune société. Obligés de soutenir, par une industrie solitaire, leur misérable existence, pressés par des besoins toujours renaissans, ils cherchent par quelques moyens que ce soit à les satisfaire. Le voyageur n'a pas d'ennemi plus dangereux que ces bannis auxquels les Américains donnent le nom de *Outlaws* ou gens *hors la loi :* expression qui, en désignant à des oreilles françaises des infortunés d'un ordre très-différent, nous rappelle des mœurs bien autrement barbares que celles des Creeks ou des Cherokées. *N. d. Tr.*

leux, et sur de hautes collines. Par-tout, on voyait, à fleur de terre, des masses de rochers d'un brun rougeâtre. Ils paraissaient être composés d'un sable grossier, ferrugineux, mais si bien cimenté qu'il formait une pierre très-dure et très-forte. Sur ces rochers paraissaient des sillons, ou concavités, ouvrages des flots qui probablement brisaient dessus avec violence, lorsque ces pierres étaient couvertes par les eaux de la mer. Dans ces masses, il se trouvait des veines ou couches d'une consistance plus serrée, et qui semblaient de riches mines de fer. A peu de profondeur, au-dessous de la surface sablonneuse, est une couche d'argile rougeâtre très-compacte, et des fragmens d'ocre. Les arbres et arbustes qui croissent sur ces côtes graveleuses, sont : *Diospyros*, *Quercus nigra*, *Quercus tinctoria*, ou grand Chêne noir, *Quercus alba*, *Quercus lobata*, *Quercus incanæ*, *foliis ovatis integerrimis*, *subtùs incanis*; *Pinus lutea*, *Pinus taeda*, *foliis geminatis et trinis*, *strobilo ovato brevi*, *cortice rimoso*, *Pinus palustris*, *foliis trinis longissimis*, *strobilo elongato*; *Cornus florida*, *Andromeda*

arborea, *Nyssa sylvatica*, *Juglans hickory*, *Prunus padus*, etc. ; parmi les plantes herbacées, *Solidago*, *Eupatorium*, *Sylphium*, *Rudbeckia*, *Gerardia*, *Asclepias*, *Agave Virginica*, *Eringium*, *Thapsia*, *Euphorbia*, *Polymnia*, etc.

Nous traversâmes, ce jour-là, deux gros ruisseaux qui coulaient avec rapidité sur un fond de roches. Sur les pentes douces des coteaux et dans les fonds qui bordent les ruisseaux, il y a quelque bonne terre, ainsi que dans les vastes savannes et les marais de cannes qu'on a toujours en vue d'un côté ou de l'autre. Nous campâmes, le soir, sur les bords d'un grand ruisseau, branche de la grande Ogeeche, qu'on apelle Rocky Comfort. Nous fûmes là fort à notre aise. Nous y trouvâmes pour étendre nos lits, une jolie plaine couverte de gazon ; de grands marais autour de nous, fournirent à nos chevaux une excellente pâture.

Nous traversâmes, le 29, un pays uni. La terre en est généralement fertile, et d'une bonne qualité pour l'agriculture. La surface végétale est un terreau meuble, noir et riche, qui repose sur une couche

épaisse d'argile rougeâtre. Ayant passé plusieurs grands ruisseaux, branches de l'Ocone, qui, elle-même, est la branche septentrionale de l'Alatamaha, nous campâmes, le soir du premier juillet, sur les bords de l'Ocone, dans un joli bois d'arbres forestiers, Chênes, Frênes, Mûriers, Noyers, Ormes, Sassafras, Gleditsia, etc. Ce bois était une dépendance des hautes forêts que nous avions traversées. Il s'avançait dans une grande plaine verte et unie, sur laquelle on voyait des traces d'ancienne culture des Indiens. Ces terres basses voisines de la rivière, s'étendent le long de ses bords, en la remontant à une grande distance, joliment décorées par des bois détachés, des groupes d'arbres et d'arbustes. Les lisières en sont découpées en grandes dents par les terres hautes qui, alternativement, se reculent ou s'avançent en longs promontoires.

Nous campâmes sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Ocone. Elle a été évacuée, il y a environ soixante ans, par ses habitans, qui la trouvant trop voisine des blancs, la quittèrent et s'en allèrent plus haut, du côté des Creeks supérieurs, où

ils bâtirent une ville. Mais, cette situation ne convenant point à leur humeur errante, ils s'en lassèrent bientôt, et cherchèrent un emplacement plus convenable à leurs goûts. Ils partirent tous ensemble, dirigeant leur émigration au Sud-Est, vers les côtes de la mer. Dans leur marche, ayant été frappés du délicieux aspect de la vaste plaine d'Alachua, et des fertiles hauteurs qui l'environnent, ils s'y arrêtèrent, et bâtirent sur le bord d'un beau grand lac, à peu de distance de la savanne, une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Cuscowilla. Cette position les enchantait; entourés de vastes forêts, de deserts, de lacs et de savannes, ils erraient, à leur gré, dans un espace immense plein d'ours, de chevreuils, objets favoris de leurs chasses. Mais, ce séjour si sain, si agréable, qui leur offrait en abondance tout ce qui pouvait flatter leurs desirs, devint pour eux une source de peines et d'embarras. Ce territoire, jusqu'au promontoire de la Floride, était alors reclamé par les Tomocos, les Utinas, les Calloosas, les Yamases, et d'autres tribus, restes des anciens Floridiens et

des réfugiés plus septentrionaux, qui avaient été chassés de chez eux par les Caroliniens. Ces peuples unis, soutenus par les Espagnols, dont ils étaient devenus les alliés, attaquèrent le nouvel établissement, et l'importunèrent beaucoup pendant plusieurs années. Mais les Alachuas ou Oconnes, tirèrent des secours d'autres émigrés sortis de chez les Creeks supérieurs, qui s'allièrent avec eux, et bâtirent d'autres villes dans ces contrées basses. Leurs établissemens formèrent, au travers de l'Isthme, une ligne qui s'étendit depuis l'Alatamaha jusqu'à la baie des Apalaches. Ces peuplades réunies furent peu-à-peu en état de faire face à leurs ennemis, et même de les attaquer chez eux. Enfin, avec le secours des Creeks supérieurs, leurs oncles, ils vainquirent leurs adversaires, les anéantirent, puis tombèrent sur les établissemens Espagnols, qu'ils détruisirent aussi de fond en comble. Mais j'ai déjà parlé de ces événemens, dans le journal de mon voyage à la Floride orientale; et je termine ici cette digression pour reprendre mon récit.

Le 30, après avoir passé l'Ocone à

gué, dans un endroit où il a environ cent cinquante toises de large, nous fîmes à-peu-près vingt milles; le soir, nous campâmes. Nous avions traversé ce jour-là un pays agréable, composé de hauteurs modiques, de petites plaines, de grandes forêts, de prairies et de vastes marais couverts de cannes. Les arbres, arbustes, et autres plantes, y étaient pareils à ceux que j'avais vus précédemment. Je n'y vis aucune différence remarquable. La marche du lendemain fut aussi d'environ vingt milles; nous traversâmes à gué l'Oakmulge, large de cent cinquante ou deux cents toises; cette rivière est la principale branche du beau fleuve Alatamaha. Sur sa rive orientale, sont les fameux champs Oakmulges, où l'on voit encore des restes très-étonnans du pouvoir et de la grandeur des anciens habitans de cette partie de l'Amérique. Ce sont les ruines d'une ville capitale, de grandes montagnes artificielles, des terrasses, etc. J'en ai déjà parlé dans le récit de mon voyage aux parties inférieures de la Georgie. L'Oakmulge, ici, est à environ quarante milles de distance de l'Ocone, autre branche de l'Ala-

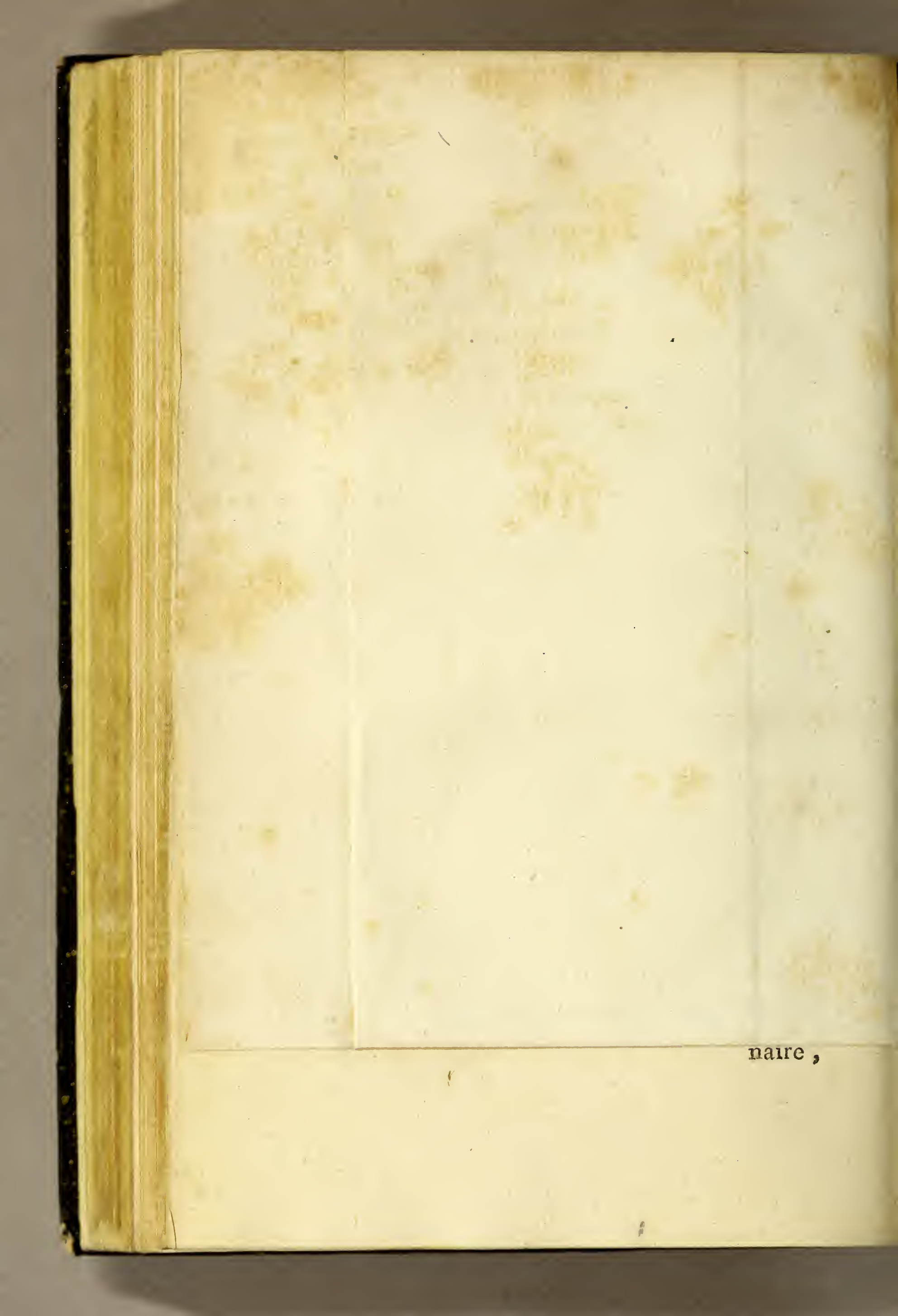
tamaha. Le soir, nous campâmes près des bords de Stony-Cree k, grand ruisseau fort rapide qui se trouve à six milles au-delà de la rivière.

Le lendemain, 1er. août, nous fîmes vingt autres milles et nous passâmes deux grands ruisseaux appelés le grand et le petit Tobosochte. Le soir, nous campâmes auprès d'un petit cours d'eau appelé swen water (eau douce). Ses eaux limpides coulaient avec vîtesse sur un lit semé de gravier et de petits cailloux. Le pays que nous traversâmes depuis les bords de l'Oakmulge jusqu'à cet endroit, offre des paysages agréablement diversifiés, et promet de faire, lorsqu'il sera cultivé par d'industrieux habitans, une heureuse, riche et fertile contrée. Il est, en général, composé de collines peu élevées, de plaines que couvrent de hautes forêts, de marais de cannes, de savannes et de prairies.

Je remarquai ici un bel arbuste très-singulier, que je crois être une espèce d'Hydrangia, *Hydrangia quercifolia.* Il croît en touffes ou grouppes près des rivières et ruisseaux, ou sur leurs bords. D'une seule racine sortent, pour l'ordinaire,



Sellier Sc.



naire ,

naire, plusieurs tiges qui s'étendent et se multiplient de tous côtés par des rejetons. Ces tiges atteignent cinq à six pieds de haut, s'écartent les unes des autres, et sont couvertes de plusieurs peaux ou écorces. La plus extérieure, qui est d'un gris sale et extrêmement mince, à une certaine époque de l'accroissement de la tige, se déchire; les vents l'emportent, et laissent voir une seconde écorce qui est unie, d'un brun rougeâtre, et qui, l'année d'après, se fend et se pèle comme la précédente; il se forme ainsi, chaque année, une écorce nouvelle. Les divisions des tiges sont opposées, et les branches en sont ou courbées ou horizontales. Celles-ci se subdivisent et en forment d'autres que terminent de grands et lourds panicules ou thyrses de fleurs; mais ces fleurs sont de deux espèces. Ces nombreux épis partiels qui composent le panicule, et consistent en une multitude de petites fleurs fécondes, se terminent par une ou plusieurs grandes fleurs neutres ou stériles, portées sur un péduncule long, mince et roide. Ces fleurs sont composées de quatre pétales ou segmens larges, ovales, qui d'abord sont

rouges ou d'un rose foncé; en vieillissant, ils prennent une teinte purpurine, et finissent par être bruns ou de couleur de fer. On ne trouve point dans ces fleurs les organes complets de la génération, propres à l'un et à l'autre sexe; mais dans leur centre, sont deux, trois ou quatre papilles ou rudimens. Ces fleurs neutres, ainsi que tout le panicule, sont vraiment persistantes; elles restent sur la plante des années entières, jusqu'à ce qu'enfin elles se dessèchent et tombent. Les feuilles dont la plante est revêtue sont très-grandes, pinnatifides ou palmées, dentées en scie, et ressemblent beaucoup aux feuilles de quelques-uns de nos Chênes. Elles sont opposées, portées sur de minces pétioles, et d'un beau vert foncé.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous passâmes à gué la rivière Flint, large d'environ cent vingt toises, et le soir nous vînmes camper sur le bord d'une grande et profonde rivière, branche de la première. Les terres hautes sont excellentes, couvertes de grandes forêts; les parties basses nourrissent de beaux arbres et des cannes d'une hauteur et d'une grosseur

prodigieuses, *Arundo gigantea*. Je remarquai sur la rive sèche et escarpée de cette rivière, une belle espèce de l'arbuste Hypericum, *Hypericum aureum*. Il vient droit à la hauteur de trois ou quatre pieds, et se couronne par une tête ronde qui lui donne absolument la figure d'un petit arbre. Ses feuilles sont larges, oblongues, fermes et glabres; les fleurs sont très-grandes; leurs pétales sont larges et brillans, ce qui, joint aux houppes ou filamens dorés qui remplissent la corolle, donne à ce petit buisson fleuri un aspect très-éclatant.

Les terres basses adjacentes nous offrant une excellente pâture pour nos chevaux déjà fatigués d'une marche continuelle, que la chaleur du climat et de la saison rendait plus pénible, nous campâmes ce jour là plutôt qu'à l'ordinaire; et le lendemain nous partîmes plus tard, afin qu'ils pussent avoir le temps de se reposer. Le territoire qui borde ce ruisseau, ainsi que tout l'espace qui le sépare de la rivière, sera surement quelque jour un pays riche et fertile. Le sol en est excellent, et le pays est extrêmement propre

soit à l'agriculture, soit aux pâturages. Il est partagé en collines, en vallées, savannes et vastes prairies, arrosé d'ailleurs par d'innombrables ruisseaux, tous contigus à la rivière de Flint. Un bras de la grande Chataache ou Apalachucla offre les moyens d'une navigation non-interrompue jusqu'au golfe du Mexique, et de-là par l'océan, jusqu'au bout du monde.

Nos chevaux étant réunis et chargés, nous repartîmes allant assez doucement, parce que nous montions un pays plus élevé et coupé d'un plus grand nombre de collines. Il n'en était pas moins agréable. On y voyait, comme dans celui que nous avions déjà parcouru, de beaux bois, de grandes savannes et de nombreux ruisseaux que bordaient de hautes forêts. La même variété y régnait en arbres, arbustes et plantes. Sur les sommets des hauteurs, se trouvaient fréquemment des masses de rochers ferrugineux, de la même espèce que celui que j'avais observé entre Flat-Rock et Rocky Comfort.

Le 4, nous ne fîmes que quelques milles. La chaleur et les mouches tourmentaient tellement nos chevaux, qu'ils firent pitié,

même aux gens chargés de les conduire. Ces mouches si importunes sont de plusieurs espèces, et leur nombre est incroyable. Nous marchions, presque depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, au milieu d'un camp volant de ces malins esprits qui, voltigeant comme un grand nuage autour de la caravane, nous empêchaient quelquefois de voir devant nous; notre avant-garde était toujours ce qui souffrait le plus. Les chevaux qui conduisaient la file avaient continuellement la tête et le cou couverts de sang. Une de ces mouches est presque aussi grosse que l'humble abeille; c'est l'hippobosca. Elle est armée d'une trompe forte et aiguë, faite en forme de lancette, et renfermée entre des valvules minces et flexibles; c'est avec cette espèce de bec qu'elle pique incessamment les pauvres animaux; elle leur fait à chaque coup une grande ouverture d'où le sang sort en grosses gouttes qui coulent comme des larmes. La piqûre cause une très-vive douleur, qui dure longtemps après qu'elle a été faite. Il y a dans le même genre trois ou quatre espèces plus petites, mais non moins importunes, parce

qu'elles sont beaucoup plus nombreuses, plus actives et plus acharnées. Il y en a une sur-tout qui, la plus grande après celle dont je viens de parler, a à-peu-près la moitié de sa grosseur; elle est d'une couleur brunâtre, et a la tête verte. Une autre, un peu moins grosse, est d'un vert éclatant, et a la tête de couleur d'or. La piqûre de celle-ci est insupportable, elle fait autant de mal qu'en ferait une aiguille de fer rouge, ou une étincelle de feu qui tomberait sur la peau : aussi l'appelle-t-on mouche de feu. Ce ne sont pas là les seuls ennemis du voyageur ; il est encore persécuté par trois ou quatre espèces d'*azilus* ou de petites mouches volantes. L'une est d'un brun grisâtre ; une autre, à peu-près de la même couleur, a les ailes mouchetées et la tête verte ; et une autre, qui est très-petite, est parfaitement noire. Cette dernière se tient en embuscade dans les petits bois d'arbustes et les marais de cannes, à la proximité des eaux. Excédés de chaleur et d'impatience, quand nous nous approchions des ombrages frais qui bordent les ruisseaux pour y goûter quelque repos, nous espérions échapper momentanément

à ces insectes persécuteurs, qui, comme des ombres vengeresses, nous poursuivaient au travers des plaines ; mais alors celles-ci sortaient en foule de leurs retraites, et nous enveloppaient d'un nouveau nuage que venaient grossir des volées de moustiques et de cousins (*culex et cynips*).

Le lendemain 5, tourmentés de même par les mouches et la chaleur, nous nous arrêtames à midi, ne pouvant plus supporter tant de maux et de fatigues. Nos souffrances nous permettaient à peine d'apercevoir les charmes du lieu où nous nous trouvions. Notre camp était établi sur la pente d'une côte élevée, qu'ombrageaient quelques superbes Pins térébinthes: sous leur ombre coulaient deux ou trois filets d'eau transparente ; ils se rassemblaient dans les savannes inférieures, pour y former de grands ruisseaux dont les bords étaient ornés d'arbustes embaumés. La chaleur du midi était un peu passée ; le soleil se couvrit d'un nuage obscur parti du Nord-Ouest ; l'air était calme et lourd. Succombant de lassitude et cherchant le sommeil, nous étions tombés dans une

sorte d'engourdissement que troublaient souvent nos gémissemens respectifs. Bientôt de violens coups d'un tonnerre éloigné firent trembler la terre: l'orage s'approcha et ses éclats me tirèrent de ma stupeur. Je soulève ma tête, j'ouvre avec peine mes yeux chargés de sommeil, et blessés de la lumière des éclairs. Je tâche d'éveiller mes compagnons déjà presque inondés de la pluie. Tout-à-coup la nuée orageuse s'entrouvre sur ma tête : un torrent de feu semble ruisseler autour de moi : ébloui, frappé, je tombe sans mouvement... Ce ne fut que long-temps après que mon pouls recommença à battre. Je repris peu-à-peu mes sens, et je revins par degrés à la vie.

Le soir, lorsque ce terrible orage fut dissipé, le ciel devint serein : nous eûmes une nuit agréable et fraîche ; nous avions eu heureusement le temps de ramasser assez de bois de Pin pour entretenir toute la nuit du feu et de la lumière : précaution essentielle dans notre position. Nous avions doublement besoin de feu pour nous sécher et nous chauffer. Nos peaux d'ours, toutes nos couvertures avaient été jetées sur les ballots, pour empêcher nos provi-

sions et nos marchandises d'être mouillées.

La journée du lendemain fut belle. L'air avait recouvré son ressort et sa pureté. Je retrouvai ma gaieté, ma vigueur. Tout, autour de nous, paraissait ranimé; la nature reposée semblait nous sourire : des gouttes d'eau scintillaient sur toutes les feuilles, les plantes rafraîchies avaient revêtu leur plus belle parure. Les bois résonnaient du chant de leurs hôtes, et le chevreuil égayé bondissait le long des savannes. Après avoir quitté notre camp, nous traversâmes un beau pays, qui nous offrit les mêmes beautés, la même succession de collines, de bois et de prairies, que nous avions admirée les jours précédens. Vers le soir, nous campâmes sur le bord du Pintchlucco, grande branche de la rivière Chata-Uche.

Nous passâmes, le 7, par un pays montueux, inégal, dont le sol, en général, est fertile et la position favorable à l'agriculture. Sur les hauteurs, on trouve fréquemment des roches ferrugineuses, ou disposées en masses, ou distribuées en fragmens dispersés sur la terre. Je remar-

quai aussi des buttes d'une argile épaisse et rougeâtre, avec des veines ou couches de pierres ferrugineuses, tant en masses détachées qu'en nodules conglomérés, ou hématites avec quelques veines d'ocre.

Le 8, après avoir fait neuf ou dix milles dans un très-beau pays, disposé en larges pentes bien boisées, et en vastes prairies, nous arrivâmes au bord de la rivière Chata-Uche, en face de la ville Uche. Lorsque nous eûmes déchargé nos chevaux, les Indiens vinrent nous trouver dans de grands canots sur lesquels ils nous aidèrent à faire passer nos marchandises. Puis, ayant poussé nos chevaux tous ensemble dans l'eau, nous les fîmes passer à la nage. La rivière a ici cent cinquante à deux cents toises de large. Elle est profonde de quinze à vingt pieds, et coule rapidement. L'eau en est fraîche, limpide et saine.

La ville d'Uche est située dans une grande plaine, à laquelle on parvient par une côte qu'il faut monter aussitôt qu'on a passé une bande étroite de terre basse, qui borde immédiatement la rivière. C'est la ville Indienne la plus grande, la mieux

située et la plus garnie de maisons que j'eusse encore vue. Les habitations en sont grandes et bien bâties. Les murs des maisons sont faits en charpente, revêtus en lattes, et recrépis tant en-dedans qu'en-dehors, d'argile bien corroyée ou de mortier, ce qui ferait croire qu'ils sont bâtis en briques rouges. Ces maisons sont proprement couvertes avec des écorces de Cyprès ou de bardeau fait de ce même arbre. La ville paraissait peuplée, et active : elle était pleine d'enfans et de jeunes gens. Je suppose que le nombre des habitans pouvait monter à mille ou quinze cents personnes, tant hommes que femmes et enfans. On croit qu'ils peuvent mettre sur pied cinq cents guerriers ou hommes armés de fusils. Le langage de ce peuple lui est particulier. Il diffère essentiellement de la langue Creek ou Muscogulge, et porte le nom de langue Savanna ou Savanuca. Des traiteurs m'ont assuré que c'était la même langue que celle des Shavaneses, ou qu'elle en était un dialecte. Les Uches sont alliés des Creeks, mais ils ne se mêlent point avec eux. Par leur nombre et leur force, ils sont assez importans pour

exciter la jalousie de toute la confédération Muscogulge, et ils ont souvent avec elle des différens, mais ils sont assez sages pour s'unir contre un ennemi commun, quand il s'agit de soutenir les intérêts et la gloire de la confédération générale des Creeks.

Après nous être un peu reposés dans cette belle ville, nous repartîmes pour Apalachucla, où nous arrivâmes après avoir traversé un pays uni, autrefois cultivé par les Indiens, et joliment diversifié par des bois et des prairies.

On regarde cette dernière ville, comme la métropole ou la capitale de la confédération Creek ou Muscogulge. Elle est consacrée à la paix : on n'y met point à mort de prisonnier; on n'y répand point de sang humain. Lorsqu'il est question d'une paix générale, des députés de toutes les villes de la confédération, se réunissent dans cette capitale, afin d'y délibérer sur une matière de si haute importance pour toute la République.

Au contraire la grande Coweta, ville située à environ douze milles plus haut sur la rivière, est appelée la ville du sang.

C'est-là que les micos, les chefs, les guerriers, s'assemblent, lorsqu'il s'agit d'une guerre générale. C'est-là, aussi, que l'on met à mort les prisonniers et les criminels d'état.

Je passai à Apalachucla environ une semaine, que j'employai à faire des courses autour de la ville. Un jour, le principal traiteur du lieu eut la complaisance de m'accompagner dans une promenade d'environ un mille et demi, en descendant le cours de la rivière, pour aller voir l'emplacement et les ruines de l'ancienne ville d'Apalachucla. Elle avait été construite sur une presqu'île formée par un détour de la rivière. C'était une place considérable, autant qu'on en peut juger par les terrasses artificielles qui l'entouraient : elle devait être très-peuplée, d'après les terres jadis cultivées qui en dépendaient, et qui s'étendent à perte de vue sur les terres basses qui bordent la rivière. Nous vîmes les élévations ou terrasses sur lesquelles avait existé la rotonde ou maison commune, ainsi que la place ou l'aréopage. Un peu plus loin, sur une hauteur

unie, ou plate-forme naturelle plus élevée que les terres environnantes, est une grande terrasse artificielle, carrée qui est encore aujourd'hui de sept ou huit pieds plus élevée que le sol commun. Devant un des côtés de ce terreplein, est une grande arêne dans la forme d'un carré long, creusée un peu au-dessous du niveau du sol, et entourée d'une banquette ou terrasse étroite, faite avec la terre qu'on a tirée de l'arêne au moment de sa formation. Les Creeks, habitans actuels du pays, ont une tradition qui porte que ces travaux ont été faits anciennement, long-temps avant qu'eux-mêmes fussent venus s'emparer de cette contrée.

Il n'y a pas plus de vingt ans que cette ancienne ville fut évacuée, du consentement général des habitans, à cause de l'insalubrité provenante des longues et fréquentes inondations auxquelles les terres basses sont sujettes. A ce motif, se joignit un autre genre d'inquiétude; les habitans se croyaient poursuivis par des esprits vengeurs, qui les punissaient à cause du sang jadis injustement répandu dans cette

ancienne ville. Des songes, de nombreuses apparitions les avaient avertis de la quitter (1).

En quittant cette ancienne ville, les habitans, comme ceux qui se dispersèrent après avoir construit la tour de Babel, se séparèrent les uns des autres. Ils formèrent différentes troupes, sous la conduite et les auspices de chaque chef de famille ou de tribu. Le plus grand nombre, cependant, s'accorda à choisir pour y rester, l'emplacement de la ville actuelle d'Apalachucla,

(1) Il y a environ soixante ans que presque tous les traiteurs blancs qui se trouvaient alors chez *la nation*, furent massacrés dans cette ville. Inquiets sur les intentions hostiles des Indiens, et effrayés par les avis qu'ils avaient reçus à propos de leurs femmes temporaires, ils s'y étaient rendus de divers endroits, dans l'espoir d'y trouver un asile. Ils se rassemblèrent tous dans une maison, sous la protection publique des chefs de la ville, attendant le résultat des événemens annoncés. Mais, tandis que les chefs assemblés en conseil délibéraient sur les moyens de les protéger, les Indiens en foule entourèrent la maison, et y mirent le feu. Tous les malheureux blancs, au nombre de dix-huit ou vingt, périrent dans l'incendie. Le traiteur qui m'accompagnait me montra les ruines de la maison où ils avaient été brûlés.

sur un bord élevé de la rivière, non sujet aux inondations. Les autres troupes suivirent différens chemins, suivant que les guidait leur inclination, et établirent des villages plus bas sur la rivière. Quelques-unes poussèrent leur émigration vers les bords de la mer, allant chercher des parens et des compatriotes chez les Creeks de la Floride orientale, parmi lesquels ils s'établirent.

Le traiteur avec qui je me promenais, ayant acquis, par une longue résidence au milieu de ces nations, une grande connoissance de leurs mœurs et de leurs affaires, je lui demandai ce qu'il pensait de leur humeur errante et vagabonde, de cette facilité avec laquelle ils abandonnent d'anciennes villes pour en construire de nouvelles, etc. Il fallait, suivant lui, en chercher la raison dans la nécessité où ils sont de se procurer, pour leurs plantations, de nouvelles terres, et pour leur chasse, des cantons étendus. Ces besoins les jettent nécessairement dans des discussions avec leurs voisins, et les entraînent dans des guerres avec les tribus étrangères. Pour éviter ces inconvéniens,

ils

ils aiment mieux changer de pays et chercher, même au loin, une paisible et fertile contrée, que de contester avec leurs alliés ou de s'exposer à des guerres sanglantes qu'il est si facile d'éviter. Quant aux Muscogulges, le premier pas qu'ils eussent à faire pour se procurer les avantages qu'ils cherchaient, était de détruire les Iamasées qui étaient les maîtres de la Floride, et qui avaient fait une étroite alliance avec les Espagnols, antiques et irréconciliables ennemis des Muscogulges. Enfin, ils en vinrent à bout, et cette conquête leur assura la possession d'un immense territoire, pays délicieux où abondent, plus que par-tout ailleurs, les deux espèces de gibier que recherchent le plus les sauvages, l'ours et le chevreuil. Ce succès ne satisfit point leur ambition. Non contens d'avoir forcé les puissans Cherokées à faire alliance avec eux, et obligé les guerriers Chikasaws à leur demander la paix, ils devinrent arrogans. Insatiables de conquêtes, ils jetèrent des regards d'envie sur les intrépides Chactaws, seuls ennemis, parmi les Indiens, qu'ils pussent encore craindre. Ils formèrent le projet de

les détruire et de s'emparer, pour la réunir à leur vaste empire, de la superbe et délicieuse contrée qu'habite cette nation guerrière. Mais les Chactaws, braves, adroits et puissans, dont on estime les forces à vingt mille guerriers, semblent devoir fournir long-temps de l'exercice à l'humeur inquiète des Muscogulges. Ces deux peuples paraissent si égaux en force et en courage, que l'on peut douter auquel des deux rivaux demeurera la victoire. Les Creeks ont juré, ce semble, de ne jamais faire la paix avec cet ennemi, tant que les rivières couleront vers l'océan, ou que le soleil suivra sa marche dans les cieux.

Ceci nous fait voir que la guerre, chez les hommes rouges de l'Amérique, a les mêmes causes et se détermine par les mêmes motifs qui jadis mettaient les armes à la main des Romains et des Grecs, et qui poussent encore aux combats les nations que nous appelons les plus civilisées. Ces peuples ne sont point animés de cette fureur aveugle, de cette soif barbare du sang humain, qui excite des cannibales à s'entre-dévorer. Ce n'est point

non plus l'amour du pillage qui les presse. Ils ont peu de commodités à s'envier respectivement, et leur opinion attache peu de prix à la possession d'une couverture, d'une belle carabine, ou d'un manteau brodé. Leur ambition a des vues plus étendues, des objets plus nobles ; elle embrasse peut-être l'espoir de réunir toutes les nations de ces contrées, et de confondre en une seule république, les tribus de tout langage.

Les arbres et arbustes qui croissent dans les terres basses, près de cette grande rivière, sont *Platanus occidentalis, Liriodendron tulipifera , Populus heterophylla , Laurus sassafras , Laurus Borbonia, Laurus Benzoin , Betula lenta , Jalis fluvialis , Magnolia grandi - flora , Annona glabra , Ulmus campestris , Ulmus suberifera, Carpinus , Quercus ,* diverses espèces ; *Juglans ,* diverses espèces ; *Æsculus pavia , Æsculus sylvatica , sivè Virginiana , Morus ; Hopea tinctoria , Fagus sylvatica.* Ce dernier est d'une grandeur et d'une beauté singulières. Le terrain, à partir de la rivière , s'élève majestueusement par des plateaux suc-

cessifs, disposés en amphithéâtre. Chacun de ces repos forme une plaine; et à mesure qu'on s'éloigne de la rivière, les degrés sont plus hauts, et les plateaux qu'ils forment plus étendus. Les pentes sont couvertes de grands bois. Sur les plaines, des groupes d'arbustes, de grands arbres épars, interrompent des prairies revêtues de la plus belle verdure. Entre de petites buttes couvertes de gazon, serpentent de jolis ruisseaux, et sur les bordures s'avançent par intervalles des saillies inégales, des plateaux supérieurs. Sur le haut des plans inclinés, on trouve, outre les arbres déjà cités, *Halesia ptelea*, *Cercis*, *Cornus florida*, et *Amorpha*. La plus élevée de ces terrasses est une grande plaine unie d'excellente terre, large de cinq à six milles, couverte d'une haute forêt des arbres sus désignés, *Quercus tinctoria*, *Juglans nigra*, *Morus*, *Ulmus*, *Tilia*, *Gleditsia*, *Juglans Hickory*, etc. La terre, après cet espace, quoiqu'unie, prend de la pente. La couche de terre végétale est moins profonde, et repose sur une argile humide qui se prolonge dans une étendue de quinze à vingt

milles, plus ou moins, suivant l'éloignement de la plus prochaine grande rivière. Sur ces plaines, sont des bois épars ou des bouquets de *Quercus alba lobata*, *Quercus Phyllos*, *Quercus hemispherica*, *Quercus aquatica*. Quelques-uns de ces bosquets sont entièrement composés de *Nyssa sylvatica*, et de *Liquidambar styraciflua*; on trouve ensuite de grands marais de cannes, et enfin une longue suite de savannes.

Immédiatement après, on commence à monter une haute chaîne pierreuse, consistant en deux lignes parallèles de collines brisées, dont la plus haute offre souvent à la vue de ces masses de roches ferrugineuses et d'argile rouge que j'ai déjà décrites. Cette haute chaîne sépare les eaux des deux grandes rivières. C'est de-là que partent les sources de leurs nombreuses branches latérales qui, s'augmentant peu-à-peu, dans les détours qu'elles font entre ces hauteurs, finissent par se pratiquer un cours paisible qui les conduit à l'une des deux rivières.

Nos chevaux, à force de paître, et de se promener en liberté dans les fertiles

marais de jeunes cannes qui entourent Apalachucla, s'étaient reposés et rafraîchis. Nous reprîmes notre voyage pour la Mobile, après avoir réparé nos équipages, et nous être fournis de provisions nouvelles. Notre caravane alors se trouva réduite à son premier nombre; les traiteurs qui nous avaient joints à Flat-Rock, nous quittèrent ici, et se séparèrent, chacun prenant le chemin de la ville pour laquelle il était destiné.

Je dois parler d'un arbuste très-curieux et non décrit, que j'ai trouvé dans les forêts ombragées, au pied des coteaux, et tout auprès des terres basses qui bordent la rivière. Il croît à la hauteur de cinq à six pieds. D'une racine commune sortent plusieurs tiges qui poussent, en divergeant les unes des autres, et penchent vers la terre. Elles sont couvertes d'une écorce unie et blanchâtre. Leurs divisions sont opposées, et les branches s'entrelacent les unes aux autres, ornées de feuilles composées. Celles-ci sont dentelées, lancéolées, et portées au nombre de cinq sur un pétiole commun, long et mince. Elles sont opposées le long des branches qui

se terminent par un épi ou panicule de fleurs blanches, qui ont une odeur agréable. Cet arbrisseau, d'après les caractères que présentent les fleurs, semble être une espèce d'*Æsculus pavia*; mais comme je n'ai pu trouver aucun fruit, et que je n'ai vu qu'un petit nombre de fleurs imparfaites et absolument passées, je n'en suis pas certain.

CHAPITRE VI.

Le 13 juillet, nous quittâmes la ville d'Apalachucla. Trois jours de marche nous conduisirent à Talasse, ville située sur la rivière Tallapoose, grande branche Nord-Est de l'Alabama, ou rivière de la Mobile. Nous fîmes tout ce chemin sur une grande plaine unie, composée de vastes savannes, de bois, de marais de cannes et de forêts de Pins épars. Ce pays est arrosé par un nombre infini de ruisseaux tributaires de l'Apalachucla et de la Mobile. Nous changeâmes alors de direction, et tournant à gauche, vers le Sud, nous descendîmes près des bords de la rivière, ayant sans cesse en vue des villages Indiens et des plantations en dépendantes. Nous passâmes par Otasse, ancienne et fameuse ville Muscogulge. Le premier établissement que nous vîmes ensuite, fut Coolome, où nous passâmes deux jours. J'avais des lettres pour M. Germany, principal traiteur de Coolome, et je me proposais de conférer avec lui re-

lativement à mes affaires et à mes démarches futures.

Ici se trouvent de grands espaces autrefois cultivés, plantations et communes abandonnées de l'ancienne ville qui était située sur la rive orientale de la rivière. Les habitans ont quitté cet établissement, et ont construit la nouvelle ville sur la côte opposée, dans une plaine charmante, au pied d'une chaîne élevée de collines dont les bases sont couvertes de verdure. Mais le dernier rang de leur amphithéâtre est plus escarpé que les autres, et vers le sommet, sont des masses de rocher feuilletées, qui continuellement se fendent et tombent, dispersant leurs débris sur les sommités inférieures. La plaine, à l'endroit où la ville est bâtie, est étroite. Les maisons sont propres et commodes, construites en bois, recrépies, et couvertes de bardeau ou d'écorce de Cyprès. Chaque habitation consiste en quatre corps-de-logis, hauts d'un étage, dans la forme d'un carré long. Ils sont pareils de figure et de proportions, et disposés de manière à renfermer entre eux une cour parfaitement carrée, d'environ

un quart d'acre, qui a une entrée à chacun de ses quatre coins. Au centre de la nouvelle ville, est une belle arêne ou aréopage ; mais les magasins du principal traiteur, ainsi que deux ou trois habitations d'Indiens, sont sur la rive opposée, près de l'ancienne ville Coolome. La rivière Tallapoose a ici cent cinquante toises de large, et environ quinze ou vingt pieds de profondeur. L'eau en est claire, agréable au goût; elle passe pour saine, et court à plein canal avec rapidité.

Après quelque repos, nous étant pourvus d'un guide pour nous diriger jusqu'à la grande route de traite qui conduit à la Floride occidentale, nous partîmes un matin de bonne heure pour la Mobile. Nous marchâmes, pendant dix-huit milles au travers d'une magnifique forêt, précisément sur la lisière des plantations des Indiens; nous avions souvent en vue leurs villes éloignées à l'extrémité des plaines. Le soir, nous campâmes sur les bords des prairies, à l'abri d'un bois de vénérables Chênes dont les branches étaient chargées de longues banderoles, *Tillandsia usneadscites*, qui se balançaient au gré des

vents. Ces arbres nous défendirent un peu d'une pluie fort extraordinaire, qui tomba tout-a-coup si violemment, qu'elle inonda la terre. Nous fûmes, toute la nuit, obligés de rester debout, la surface du sol étant, jusqu'au matin, absolument couverte d'eau. Le lendemain, notre guide ayant rempli sa fonction, prit congé de nous ; et nous continuâmes notre marche, en entrant d'abord dans les grandes plaines. Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque nos gens firent lever une nichée de jeunes loups, auxquels ayant donné la chasse, nous en eûmes bientôt pris un qui s'était embarrassé dans les grandes herbes de la prairie. Un de nous le prit par les jambes de derrière, tandis qu'un autre lui cassa la tête avec la crosse de son fusil. Barbare amusement ! Cet animal était à-peu-près de la grosseur d'un petit mâtin, et absolument noir.

Nous continuâmes de marcher sur ces vertes prairies naturelles, qui ont environ vingt milles de long sur huit ou neuf de large. Elles sont parallèles à la rivière dont nous étions éloignés d'environ dix milles. De hautes forêts les entourent, qui

de chaque côté, projettent sur leurs flancs de longs promontoires. Partagées par ces saillies des côtes, elles semblent se diviser en plusieurs prairies, et nous présentaient, à mesure que nous avançions, des paysages aussi variés que magnifiques. Nous passâmes plusieurs grands ruisseaux. Dans leurs cours au travers de la prairie, ils suivaient les inégalités du terrain, que de loin on remarquait, mais qui, de près, n'étaient pas sensibles. Ces eaux sont tributaires de l'Alabama, nom que prend la branche orientale de la Mobile, au-dessous de son confluent avec le Tallapoose. Leurs rives étaient ornées de bouquets de divers arbres et arbustes, qui ne s'étendent pas loin de leurs bords. Parmi eux, je remarquai le *Pyrus coronaria*, et le *Prunus indica*, ou Prunier sauvage. Ces ruisseaux étaient ornés de bosquets de divers arbres et arbustes qui ne s'étendent pas loin de leurs rives. Je remarquai dans ces petits bois, le *Pyrus coronaria*, le *Prunus indica*, ou Prunier sauvage, et le *Cornus florida*. Le gazon était couvert de Fraisiers. Les prairies sont revêtues d'un *gramen* fort élevé, mêlé de grand nombre d'autres herbes. La plus

remarquable, tant par sa beauté que par sa nouveauté, est une grande espèce de *Sylphium*. Ses feuilles radicales sont larges, longues, et légèrement sinuées ; mais celles qui garnissent la tige sont en petit nombre, et ont moins de sinuosités. Ces feuilles, ainsi que toute la plante, à l'exception des fleurs, paraissent être d'un vert blanchâtre, couleur qu'elles doivent à un duvet fin et léger qui les recouvre. La tige à fleurs a huit ou dix pieds de long lorsqu'elle est debout. Elle se termine par un gros épi de grandes fleurs radiées, d'un jaune doré. Leur poids fait ordinairement pencher la tige d'un côté ou de l'autre. Souvent même, après un orage, ou de fortes pluies, il la fait rompre précisément au-dessous du panicule. Alors, elle se fend ; et, de ses ouvertures, transsude une substance gomeuse ou résineuse qui, durcie par l'air et le soleil, prend la forme de larmes ou gouttes demi-transparentes d'une couleur d'ambre pâle. Cette résine a un goût amer et une odeur très-agréable, approchant un peu de celle de l'encens ou de la térébenthine. Les Indiens et les traiteurs la mâchent pour se net-

toyer les dents, et se parfumer la bouche.

La couche de terre végétale qui recouvre ces plaines, est parfaitement noire, savonneuse et grasse, sur-tout, après les pluies, ce qui rend les chemins extrêmement glissans. Elle repose sur un lit épais de roches calcaires, blanches, testacées, qui, dans quelques endroits, ont l'air de craie, et dans d'autres sont des bancs de coquilles marines, comme huîtres, etc. Ces coquillages, près de la surface, se décomposent, et se mêlant avec la terre végétale, la rendent extrêmement fertile.

Immédiatement après avoir quitté les plaines, nous entrâmes dans les hautes forêts. De très-grands arbres, tels que *Robinia, Pseudacacia, Tilia, Morus, Ulmus, Juglans exaltata, Juglans nigra, Pyrus coronaria, Cornus florida, Cercis*, etc., composaient ces beaux bois. Notre route, pendant plusieurs milles, nous conduisit le long de l'Alabama (1), à une distance de deux ou trois milles de ses bords. Le terrain est partagé en vallées et en collines, dont quelques-unes sont fort

(1) Les Français l'appelaient la rivière des Alibamons. *N. d. Tr.*

élevées. Il est par-tout couvert de grands arbres, pareils à ceux que j'ai déjà nommés; mais ils parviennent ici à une beaucoup plus grande élévation que ceux des mêmes espèces qui croissent dans les parties méridionales ou désertes de la Géorgie et de la Floride.

L'Alabama portant au Sud, nous nous éloignâmes de son cours, et nous entrâmes dans une grande forêt clair-semée, qui se prolonge Est et Ouest, à plus de soixante-dix milles, sans aucune interruption. Le terrain, en général, est une plaine unie, excepté près des ruisseaux qui le traversent. Le sol est un terreau noirâtre, mêlé d'argile et de sable, au-dessous duquel est une argile épaisse et solide. A la surface, sont de petits cailloux ou du gravier qui, sur les hauteurs, est mêlé d'argile. Les forêts sont principalement composées de Chênes, Noyers, Frênes, *Nyssa sylvatica*, *Liquidambar styraciflua*, Hêtres, Mûriers, *Acer rubra*, *Juglans nigra*, *Cornus florida*, *Æsculus pavia*, *Prunus indica*, *Ptelea*. Sur les collines, se trouve une grande abondance de Chataîgners et de Pins,

Pinus tœda, et *Pinus lutea*. Pendant notre marche, sous cette vaste forêt, nous traversâmes plusieurs portions découvertes, dont le sol graveleux produisait quelques arbustes ou broussailles, parmi lesquels s'entrelaçait une vigne singulière, *Vitis campestris*. Ses grappes étaient très-grosses, ainsi que les grains qui les composaient, quoiqu'ils fussent encore verts, et n'eussent pas atteint leur maturité. Mais, lorsqu'ils sont mûrs, ils sont de différentes couleurs et le jus en est doux et abondant. Les Indiens recueillent de grandes quantités de ce raisin, qu'ils font sécher pour le garder. Pour cela, ils le font d'abord suer en le suspendant à des baguettes placées au-dessus d'un petit feu : puis, ils le font sécher avec la grappe, à l'air et au soleil, et le conservent pour l'hiver. Ces vignes ne grimpent pas dans les grands arbres : elles rampent d'un buisson à l'autre, poussant horizontalement leurs branches à de grandes distances. Il est assez curieux de voir les grappes suspendues à quelques pouces de terre, quelques-unes même reposent dessus.

Nous entrâmes ensuite dans un bois très-remarquable de *Cornus florida*, qui se

se prolonge pendant huit ou dix milles, sans mêlange d'autres arbres, si ce n'est, de temps à autre, quelque beau *Magnolia grandi-flora*. La terre en est parfaitement unie. Sa couche végétale est un terreau meuble, peu profond, qui repose sur une argile compacte et jaunâtre. Les arbres de cette forêt avaient environ douze pieds de haut. Leurs branches qui s'étendaient horizontalement, s'entrelaçaient les unes aux autres, formant une immense voûte de feuillage si épaisse, qu'elle interceptait tous les rayons du soleil, et ne laissait presque végéter aucune autre plante : frais et délicieux ombrage, extrêmement agréable au milieu de la châleur du jour. Ces bois charmans ont pris de l'arbre qui les compose le nom particulier de bois de chien (signification du nom trivial que porte en anglais le *Cornus florida*).

Pendant près de sept milles (1) que nous fîmes dans cette forêt, elle présenta constamment à notre vue, tant d'un côté que de l'autre, de grandes étendues uni-

(1) Le texte porte soixante-dix. Tout indique que c'est une erreur. *N. d. Tr.*

quement plantées de ce bel arbre qui, au printemps, lorsqu'il est couvert de fleurs, doit offrir un très beau coup-d'œil. Il est alors accompagné d'arbustes ornés, comme lui, des parures de la saison; tels que, *Halesia*, *Stewartia*, *Æsculus pavia*, *Æsculus alba*, *Æsculus florida*, *ramis divaricatis*, *thyrsis grandis*, *flosculis expansis incarnatis*, *Azalea*, etc. auxquels s'entrelacent des guirlandes de *Bignonia crucigera*, *Bignonia radicans*, *Bignonia semper virens*, *Glycine frutescens*, *Lonicera semper virens*; de temps en temps quelque superbe *Magnolia grandi-flora* s'élève du milieu des autres, et domine au-dessus de la foule.

La soirée fut fraîche; nous campâmes sur le bord d'un joli ruisseau, dans un bosquet odorant d'*Illicium Floridanum*.

Le lendemain matin, nous étant levés de bonne heure, et ayant rassemblé nos chevaux, nous continuâmes notre marche, pendant environ vingt milles, dans une contrée qui offrit à nos regards un paysage d'un autre genre. De vastes plaines ou marais de cannes, des bois détachés, contrastaient avec des côtes et des vallons

couverts de hautes forêts des arbres déjà cités. Les terres basses produisaient des cannes; les bords élevés des ruisseaux, des bouquets d'*Illicium*, de *Calicanthus*, de *Stewartia*, *Alezia*, *Styrax*, et autres, particulièrement de *Magnolia auriculata*. Le soir, nous passâmes à gué, la rivière Schambe, large d'environ vingt-cinq toises. Son cours est rapide, mais peu profond. Elle verse ses eaux dans la baie de Pensacola. Nous campâmes sur les bords d'un ruisseau, près d'un beau bois d'*Illicium Floridanum*.

De là, nous fîmes plus de cinquante milles sur un pays uni légèrement, mais sensiblement incliné au-devant de nous, vers le Sud-Est. L'aspect de cette contrée était très-différent de ceux que nous avaient offerts les pays que nous avions traversés depuis que nous avions quitté le territoire de la nation. Il ressemblait assez à celui des contrées basses de la Caroline. Ce n'est, dans la vérité, qu'une vaste suite de savannes et de marais de cannes, qu'interrompent de temps en temps, d'étroites forêts et des bouquets de bois qui croissent sur les bords des ruisseaux, et

dans les marais où ils prennent leurs sources. Parmi les herbes, s'élèvent quelques Pins à longues feuilles, et sur les tertres sablonneux, croissent le *Quercus nigra*, le *Quercus flammula*, *Quercus incana*, avec d'autres arbres et arbustes que j'ai déjà désignés, comme se rencontrant dans de pareilles positions. Les ruisseaux, cependant, diffèrent de ceux de la Caroline basse, en ce qu'ils sont moins profonds, plus rapides, et coulent ordinairement sur un fond de gravier. Leurs bords sont ornés de bosquets d'*Illicium*, de *Magnolia*, d'*Azalea*, d'*Halesia*, d'*Andromeda*, etc. De hautes collines près des grands cours d'eau, nourrissent de grandes forêts, et une quantité prodigieuse de Châtaigners.

Nous commençâmes à approcher de la baie de la Mobile, en montant, par une pente assez douce, un pays montueux, que recouvrent les hautes forêts qui joignent les terres basses dont est bordée la rivière. Sur ces hauteurs, sont épars des cailloux, des fragmens et des masses de roches ferrugineuses. Ces pierres sont pesantes, et annoncent une riche mine de

fer. Sur les pentes, et à la base des montagnes, sont quelques portions de bonne terre. On trouve, sur un terrain uni, une belle forêt que traverse un ruisseau qui se jette dans la Mobile.

Recommençant à descendre, nous fîmes encore environ neuf milles, en général, sur un pays plat composé de savannes, de marais de cannes et de monticules doucement inclinés sur lesquels croissent *Pinus tœda*, *Nyssa sylvatica*, *Quercus rubra*, *Fagus castanea*, *Fraxinus*, et autres arbres. Nous arrivâmes à Taensa, écore (1) assez élevée sur le canal oriental de la grande rivière de la Mobile, à environ trente milles au-dessus du fort Condé, ou ville de la Mobile, qui est située à la tête de la baie du même nom.

Le lendemain matin, de bonne heure, je pris un bâteau et m'embarquai pour me rendre à la Mobile; je fis route le long des isles qui occupent un espace de près

(1) Le mot *écore* était usité dans ces contrées par les Français, pour désigner un rocher élevé à pic au-dessus de l'eau, et dont le revers se joint par une pente douce au reste du terrain. On le trouve dans quelques auteurs modernes. *N. d. Tr.*

de vingt milles, au milieu de la rivière, entre les côtes Est et Ouest. Les bords de ces îles plates, basses, et fertiles, sont bien cultivés. On y trouve de grandes fermes et quelques bonnes habitations appartenant principalement à des Français qui résident dans la ville, où ils trouvent un séjour plus sain et plus agréable. Après avoir dépassé ces îles, nous fîmes encore dix ou douze milles entre la côte orientale et une chaîne d'îles basses, couvertes d'herbes, et trop humides pour être susceptibles de culture. Nous traversâmes, ensuite la tête de la baie, et nous arrivâmes le soir à la ville.

La ville de la Mobile est située sur la pente douce d'un coteau qui borde la rivière. Elle s'étend par-derrière dans la longueur de près d'un demi-mille, sur une plaine qui forme le revers de la côte. Elle a eu jadis près d'un mille de long, mais elle tombe aujourd'hui en ruines. Plusieurs maisons y sont abandonnées, et s'écroulent. Cependant, il y reste quelques bâtimens en bon état, et occupés par des Français, des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, et des personnes sorties des

états septentrionaux des colonies Anglaises. Messieurs Samson et Mac Gilliway, qui y dirigent la traite qui se fait avec les Indiens Chicasaws, Chactaws, Creeks supérieurs et inférieurs, etc, y ont construit des bâtimens considérables.

Le fort Condé, situé très-près de la baie, vers le bas de la ville, est une grande forteresse régulière, construite en briques.

Les principaux bâtimens faits par les français sont de même en briques, et n'ont qu'un étage. Mais ils sont vastes, carrés, et renferment ordinairement les trois côtés d'une grande aire ou cour. Le principal appartement, est dans le côté qui fait face à la rue. Ils semble que ce genre de construction ait été imité de celui des Creeks. Les maisons des gens les moins riches sont faites avec de forte charpente de bois de Cyprès, dont les interstices sont remplis de briques. Ces murs sont enduits de plâtre en-dedans et recrépis en-dehors.

Le 31 juillet 1778, l'air étant lourd et chaud, et le thermomètre étant à 87 degrès, nous eûmes un violent orage. Le

tonnerre fut suivi de fortes pluies qui tombèrent par intervalles, depuis le matin jusqu'au soir.

Ne trouvant pas sur-le-champ d'occasion pour aller de là à Manchac, établissement Anglais sur le Mississipi (1), je tachai de me procurer un léger canot, avec lequel je me proposais de poursuivre mes voyages le long de la côte jusqu'à la rivière des Perles.

Le 5 août, je partis de la Mobile, en remontant la rivière dans un bateau de traite, et je pris terre à l'écore de Taensa, à l'habitation du major Farmer, pour remplir la promesse que, sur l'invitation de ce digne homme, je lui avais faite, d'aller passer quelques jours dans sa famille. Là, j'obtins l'usage d'un bateau léger

(1) Depuis cette époque, antérieure à la révolution Américaine, les circonscriptions politiques de ces lieux ont beaucoup changé. Les deux Florides ont été cédées par la paix de 1783 aux Espagnols, auxquels déjà, par un article secret du traité de 1763, la France avait cédé la Louisiane. Mais notre voyageur s'occupe d'objets qu'affectent peu les révolutions humaines. C'est la nature du pays et celle de ses productions qu'il décrit. Les gouvernemens passent; le sol et le climat demeurent. *N. d. Tr.*

qu'on me prêta, à l'effet de remonter plus haut la rivière. L'établissement de Taensa est situé sur l'emplacement d'une ancienne ville Indienne, du même nom, dont on voit encore des vestiges, tels que plusieurs montagnes artificielles, et d'autres ruines. Il y a, outre la demeure de M. Farmer, plusieurs autres maisons occupées par des Français, dont la plupart sont ses fermiers. Cette situation est délicieuse. Elle découvre une vaste étendue, tant en remontant qu'en descendant la rivière, et domine les propriétés de l'habitation qui occupent un grand espace de terres basses sur la rive opposée. J'observai, dans mes promenades aux environs, plusieurs végétaux curieux, et entre autres une espèce de Myrica, *Myrica inodora*. Ce bel arbuste vert, que les Français appellent l'arbre à cire, croît dans les sables humides aux extrémités des savannes. Il s'élève à neuf ou dix pieds (1), se partageant en

(1) On trouve dans l'Hist. de la Louisiane, une figure assez exacte de cet arbuste, et le détail des procédés que l'on suit dans le pays pour faire de la cire avec ses fruits. Il existe en France dans plusieurs jardins, et y végète en plein air. *N. d. Tr.*

plusieurs branches presque droites, qui sont garnies d'un grand nombre de feuilles entières, d'un vert lisse et foncé, et d'une figure lancéolée. Les branches produisent une grande quantité de baies rondes, à peu-près de la grosseur d'une prunelle de haies que recouvre une enveloppe de cire blanche. Aucune partie de la plante ne donne d'odeur. Les habitans l'estiment beaucoup. Ils font des bougies de cette cire, qui est aussi propre à cet usage que celle des abeilles. Peut-être même est-elle meilleure, car elle est plus ferme, et brûle plus lentement.

Je mis à la voile, par un beau matin, pour remonter la rivière. Je pris le canal de l'Est, et je côtoyai des plantations bien cultivées. Elles décoraient les fertiles îles qui occupaient, à ma gauche, le milieu de la rivière. Ces îles ont toutes les apparences possibles de fertilité. Leurs productions naturelles surpassent tout ce que j'avais vu ailleurs. Les roseaux, sur-tout, *Arundo gigantea*, y atteignent une grosseur et une élévation singulières.

A quelques milles au-dessus de Taensa, passant le long des champs anciennement

cultivés, j'aperçus avec étonnement une plante en fleurs, dorée du jaune le plus éclatant. Étant monté sur la côte, je vis que c'était une espèce nouvelle d'Œothera, la plus brillante, la plus belle peut-être que l'on connoisse; *OEnothera grandi-flora, caule erecto, ramoso, piloso, 7, 8, pedali, foliis semi-amplexi-caulibus, lanceolatis, serrato dentatis floribus magnis, fulgidis, sessilibus, capsulis cylindricis, quadrangulis.* Elle est annuelle ou bisannuelle, et s'élève droite à 7 ou 8 pieds de haut. Elle pousse, depuis la terre jusqu'en haut, une foule de branches dont les plus basses s'étendent au loin, les autres par degrés, jusqu'au sommet de la plante, sont de plus en plus courtes; le tout forme ainsi une figure pyramidale. Les feuilles sont d'un vert foncé, larges, lancéolées, dentées profondément en scie, et se terminent par une pointe mince et allongée. Les grandes fleurs ouvertes qui font la décoration de cette plante, sont d'un jaune éclatant. Mais lorsqu'avant de tomber elles se resserrent, le dessous des pétales, près du calice, devient d'une couleur de chair, tirant sur le rouge. Ces

fleurs commençent à s'ouvrir le soir : elles s'épanouissent tout-à-fait dans la nuit, et sont le matin dans toute leur beauté ; mais elles se ferment, et se dessèchent avant la fin du jour. Elles se succèdent avec profusion pendant plusieurs semaines ; une seule plante en présente à-la-fois plusieurs centaines. J'ai mesuré quelques-unes de ces fleurs, qui avaient plus de cinq pouces de diamètre. Elles exhalent une odeur agréable.

Après avoir quitté les plaines resplendissantes de l'éclat des OEnothera, je passai près de hautes forêts et d'habitations désertes. Ayant fait encore plus de dix milles, je débarquai près d'un endroit élevé du rivage, où ayant amarré ma barque dans un bon port, je montai le coteau. Pénétrant dans les bois, j'arrivai à des champs jadis cultivés, où j'observai des ruines d'anciennes habitations. Elles étaient entourées de beaucoup de Pêchers et de Figuiers chargés de fruit ; rafraîchissement qui venait fort à propos s'offrir après les fatigues et la chaleur du jour. Le soir s'approchait, je résolus de prendre là mon asile pour la

nuit. Les Figuiers étaient très-grands. Leurs fruits mûrs avaient la grosseur et la forme d'une belle poire. Leur couleur était un pourpre foncé, tirant sur le bleu.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure pour continuer mon voyage. Les deux côtés de la rivière étaient bordés de hautes forêts et de riches terres basses. J'aperçus les ruines de plusieurs habitations françaises. Les roseaux (cannes) et les Cyprès étaient d'une grandeur prodigieuse. Les autres arbres de toute espèce n'indiquaient pas moins la vigueur de leur végétation, par la fertilité du sol. Je m'arrêtai à midi. M'éloignant alors de la rivière, j'entrai sous l'ombrage épais des *Magnolia grandi-flora*; et pénétrant entre leurs colonnes élancées, j'arrivai aux coteaux couverts de forêts, au-dessus desquelles sont de vastes plaines. Ces beaux bois où le Magnolia semble régner en souverain, sont parfumés par des grouppes d'Illicium, et décorés par les fleurs élégantes du *Magnolia auriculata*. Parmi eux, croissent à l'envi *Æsculus pavia*, *Prunus nemoralis, floribus racemosis, foliis semper virentibus nitidis*, *AEsculus alba*,

Hydrangia querci-folia, *Cassine*, *Magnolia pyramidata*, *foliis ovatis oblongis, acuminatis, basi auriculatis, strobilo oblongo, ovato*; *Myrica*, *Rhamnus frangula*, *Halesia*, *Bignonia*, *Azalea*, *Lonicera*, *Sideroxylon*, et plusieurs autres.

Je retournai ensuite vers la rivière, et je me rembarquai. Le soir, je m'arrêtai à la vue du confluent ou de la jonction des deux grands bras de la rivière Mobile, c'est-à-dire le Tombigbé ou le Chicasaw, et l'Alabama ou Coosau. Au fort Toulouse, à environ cent cinquante milles au-dessus de ce continent, l'Alabama reçoit de l'Est la grande rivière Tallapoose. C'est alors que la première prend le nom de Coosau (1), qu'elle garde jusqu'à sa source, qui est dans les prolongemens Sud-Ouest des monts Cherokées ou Apalaches, au pays des Chicasaws.

Je remarquai de très-grands crocodiles dormant sur le rivage : j'en vis aussi qui

(1) On doit se rappeler ici l'observation précédemment faite sur la manière dont en Amérique septentrionale on considère les rivières. L'observateur est toujours censé partir de l'embouchure, et remonter vers la source. *N. d. Tr.*

nageaient dans le courant, et dans les lagunes voisines.

Le lendemain matin, étant entré dans le Tombigbé, je remontai cette belle rivière. Immédiatement en-dedans de son embouchure, on trouve à gauche une grande lagune ou large baie d'eau tranquille, de plusieurs acres d'étendue, qui de loin fait une singulière illusion. C'est une grande plaine flottante de *Nymphœa nelumbo*. L'eau est par-tout couverte de ses feuilles rondes qui, elles-mêmes, sont ombragées par une forêt de fleurs et d'autres feuilles balancées par le vent sur des tiges flexibles de trois ou quatre pieds de haut. Ces belles fleurs sont doubles comme une rose, et lorsqu'elles sont absolument épanouies, elles sont d'un beau jaune de citron. Le vase qui contient la semence, est, lors de la maturité, une grande capsule tronquée, sèche, poreuse, dont la partie plane est régulièrement perforée. Chaque cellule contient une glande ovale, osseuse, ou noix, de la grosseur d'une aveline. Lorsque ces amandes ont atteint toute leur grosseur, et qu'elles ne sont pas encore absolument dures, elles

sont douces et agréables à manger. Leur goût alors ressemble à celui des châtaignes. J'en ai mangé souvent sans inconvénient, mais je les ai trouvées laxatives. Dans tous mes voyages sur les côtes orientales du continent de l'Amérique, j'ai trouvé cette plante aquatique dans les grandes rivières, et dans les lacs, depuis le New-Jersey jusqu'ici; particulièrement dans un grand étang ou lac près de la rivière du cap Fear, dans la Caroline septentrionale. Il a environ deux milles de large et douze pieds de profondeur, ce qui n'empêche pas que sa surface ne soit presque en entier couverte des feuilles de cette plante. Elle abonde aussi dans le lac Wakamaw, près de la même rivière, et dans la rivière Savanna, à Augusta, ainsi que dans toute la Floride orientale.

Continuant à remonter la rivière, je vins m'arrêter à une côte escarpée, d'une argile compacte, rouge et de diverses couleurs, que recouvre une couche de terreau sablonneux. Ayant monté sur ce rivage élevé, je me trouvai dans un champ anciennement cultivé; et pénétrant dans les forêts voisines, je vis qu'elles étaient

composées

composées de jeunes pousses qui couvraient d'anciennes plantations très-étendues. On y voyait encore les sillons, les buttes, qui jadis avaient servi à la culture du maïs, des patates, etc. J'ai lieu de croire que c'était ici l'emplacement d'un ancien poste des Français; on y voit des restes de remparts, et d'autres traces de fortifications. Peut-être était-ce le fort Louis de la Mobile. Mais ces vestiges probablement ne seront pas long-temps visibles: la rivière empiète journellement sur ce terrain, et l'entraîne.

Je remarquai ici, entre autres productions végétales, une nouvelle espèce, ou au moins une variété de l'*Halesia diptera*. Ces arbres sont de la grandeur et de la forme des Mûriers ordinaires; leur tige est courte, leur tête régulière et plate. Leurs feuilles, qui sont grandes et larges, ressemblent, pour la forme et la grandeur, à celles de notre Mûrier sauvage ordinaire.

Sur l'autre rive, et en face de ce coteau, est une étendue de terres basses ou marécageuses, les plus fertiles que j'eusse jamais vues et peut-être qui existent. Je

ne décrirai pas la grandeur des arbres qui y croissent : ce que j'en dirais paraîtrait incroyable. Il me suffira de dire que le Cyprès, le Frêne, le Platane, le Peuplier, le Liquidambar, et les autres y sont de beaucoup, les plus élevés, les plus droits, et de toute manière les plus grands que j'aie vus, ou dont j'aie entendu parler. J'ajouterai, pour prouver l'extraordinaire fertilité du sol, que les roseaux ou cannes, *Arundo gigantea*, y croissent à 30 ou 40 pieds de haut, et qu'ils sont gros comme le bras d'un homme (3 ou 4 pouces de diamètre). Je suppose que, dans l'intervalle d'un nœud à l'autre, il tiendrait plus d'un quart (1) d'eau. Ces roseaux font de très-bons pieux et des mâts pour des barques et des canots.

Continuant encore à remonter le courant, je passai devant des sites délicieuses. Souvent, sur des parties hautes du rivage, j'aperçus d'anciens villages Indiens, et des habitations abandonnées. Les maisons de celles-ci étaient toutes brûlées jusqu'au sol. Voyant peu de variation dans les pro-

(1) Un quart de gallon, à-peu-près une pinte. *N. d. Tr.*

ductions végétales, et la rivière par sa vîtesse contrariant beaucoup mes efforts, je virai de bord et commençai à descendre. Je m'arrêtai le soir à une grande habitation bien cultivée, où je passai la nuit. Le lendemain soir, je fus de retour à Taensa.

Le jour suivant, je sentis les symptômes d'une fièvre qui, en peu de jours, augmenta, et devint dangereuse. Une dose de tartre émétique en diminua la violence. Quelques jours de soin me rétablirent assez pour me mettre en état de parcourir les forêts voisines. J'avais entendu parler dans le pays, d'une certaine plante médicinale dont on vantait beaucoup l'extraordinaire efficacité, et qui croissait dans un canton montueux, à environ trente milles de Taensa, en remontant le cours de la rivière. Je résolus de partir pour l'aller chercher. Le major eut la complaisance de me fournir des chevaux, et de me donner un nègre pour me conduire et prendre soin de moi.

Je partis, le lendemain, et dans le cours de cette journée, je traversai plusieurs ruisseaux, dont un était assez profond

pour que nos chevaux y nageassent. En passant près d'un marais, à la tête d'une baie ou lagune de la rivière, je remarquai une espèce de Cyprès qui diffère un peu du Cèdre blanc du New-Jersey et de la Pensylvanie, *Cupressus thyoïdes*; son tronc est court, ses branches s'étendent horizontalement. Les rameaux sont plus garnis de feuilles, et les cônes plus grands. Ceux-ci, lorsqu'ils sont mûrs, sont rouges ou d'un pourpre rougeâtre.

Ayant quitté les terres basses et monté les collines, je trouvai la plante que je cherchais. Je l'avais souvent remarquée en descendant du pays des Creeks vers Taensa. Cette plante paraît être une espèce de *Collinsonia* : elle est diurétique et carminative, et passe pour un puissant fébrifuge. On boit ordinairement à déjeuner une infusion de ses sommités : le goût et l'odeur en sont agréables. Lorsqu'elle est en fleurs, moment auquel les habitans la cueillent pour la conserver et s'en servir, elle a une odeur aromatique et pénétrante, qui participe de celle du citron et de celle de l'anis. Je logeai cette nuit à une habitation près de la rivière, et j'y fus bien

reçu et bien traité. Le maître et ses trois fils étaient de grands chasseurs. Je sus de gens dignes de foi, que le père, pour sa part, tuait tous les ans trois cents chevreuils, sans compter les ours, les tigres et les loups.

Je repartis, le lendemain, de bonne-heure. En revenant, je pris, pour changer, une route différente, quoiqu'un peu plus longue et plus distante des bornes de la rivière. J'y observai une prodigieuse quantité de la grande sauge bleue. Elle croît à six ou sept pieds de haut. D'une seule souche, partent plusieurs tiges qui sont épaisses, ligneuses et quadrangulaires, à angles obtus. Les feuilles étroites, lancéolées et dentées en scie, sont opposées, sessiles, légèrement amplexicaules. Les tiges se terminent par des épis de grandes fleurs d'un bleu céleste.

Ces hauteurs pierreuses produisent un grand nombre de plantes herbacées, et entre autres, une dont je dois parler, à cause de sa rare beauté. C'est, je crois, une espèce de Gerardea, *Gerardea flammea*. Elle pousse de la racine une

seule tige droite, haute de trois ou quatre pieds, qui, à la moitié de sa hauteur, se partage régulièrement, et forme de ses branches un cône ou espèce de pyramide, abondamment garnie de grandes fleurs tubulées, labiées, rouges ou de couleur de feu. Cette teinte donne à la plante, même à une certaine distance, un très-grand éclat. Je revins, le soir, à Taensa, fort satisfait de ma promenade et de la découverte de plusieurs plantes qu'elle m'avait procurées.

Ayant reçu, de la Mobile, avis d'une occasion qui se présentait pour Manchac, je résolus de profiter de la circonstance, quoique ma santé ne fût pas rétablie, et que j'éprouvasse encore plusieurs ressentimens de fièvre; je m'embarquai pour descendre la rivière, conjointement avec le docteur Grant, médecin de la garnison. Le soir, j'arrivai tard à la ville, ayant essuyé en route un petit accès de fièvre.

En causant avec le docteur, je remarquais que, dans mes voyages, tant dans le territoire de la nation des Crecks, que depuis que je l'avais quitté, je n'avais point vu d'abeilles. Il me répondit qu'il y

en avait peu ou point, à l'Ouest de l'isthme de la Floride, et qu'il n'y en avait à la Mobile, qu'une ruche qui y avoit été apportée depuis peu d'Europe. Les Anglais supposaient qu'il n'y en avait point dans le pays, et n'en avaient point trouvées lorsqu'ils en avaient pris possession après les Espagnols et les Français. Des traiteurs m'avaient déjà assuré qu'on n'en voyait point dans la Floride occidentale, ce qui me semblait extraordinaire et presque incroyable, vu qu'elles sont si fréquentes dans tout l'Est du continent, depuis la nouvelle Ecosse jusqu'à la Floride orientale, et même dans les forêts et les déserts, que tous les habitans les croient indigènes.

Le bateau, dans lequel j'avais arrêté mon passage, pour aller à la rivière des Perles, ne pouvant encore partir de plusieurs jours, je tâchai de tirer de cet intervalle le meilleur parti possible. Ayant donc entendu parler d'un bateau qui alloit à la rivière perdue (1) pour y recueillir les débris d'un naufrage, je re-

(1) Rio Perdido, que les Français nommaient par corruption de ce nom la rivière des perdrix. *N. d. Tr.*

gardai ceci comme une bonne occasion pour aller visiter cette côte. Le capitaine fut assez obligeant pour m'offrir un passage et sa table dans un bon bateau à voiles fort léger. Nous partîmes, un matin, avec une jolie brise, et le soir, nous prîmes terre précisément en-dedans de la pointe de la Mobile. Nous ramassâmes assez de bois sec pour conserver toute la nuit du feu et de la fumée, à l'effet d'éloigner les moustiques ; puis nous dormîmes tranquillement sur le sable, jusqu'à ce que la fraîcheur du matin nous réveillât. Nous hissâmes de nouveau la voile, et nous eûmes bientôt doublé le promontoire oriental du cap de la baie, qui s'étend à plusieurs milles, en s'allongeant vers l'île Dauphine, entre laquelle et le cap, est le passage des vaisseaux.

Côtoyant alors la côte à l'Est, nous trouvâmes, peu de temps après, le bâtiment naufragé. Il était déjà dépouillé de ses voiles, etc. En conséquence, notre capitaine fit route vers Pensacola, où nous arrivâmes, le soir, assez tard.

Le pur hasard me conduisait ainsi dans

cette ville, alors le siège du gouvernement de cette contrée; et comme j'avais laissé à la Mobile mes papiers et mes lettres de recommandation, je me proposai de ne point me faire connaître. Mais mon nom ayant été prononcé au docteur Lorimer, membre du conseil, il m'envoya une invitation fort polie, et me pria de trouver bon qu'il informât de mon arrivée le gouverneur Chester, que surement j'irais saluer, et qui serait bien aise de me voir. Je le priai de m'excuser, pour cet instant, parce que le bateau, dans lequel j'étais venu, devait repartir peu d'heures après pour la Mobile, et que j'étais obligé de retourner dedans, sans quoi, je risquais de perdre le passage que j'avais arrêté pour le Missisipi. Mais, sur ces entrefaites, je reçus une lettre de M. Livingston, secrétaire du gouvernement, que j'allai voir, et qui me reçut avec beaucoup d'égards, de politesse et de bienveillance. Peu de momens après, le charriot du gouverneur passa; son Excellence revenait d'une promenade du matin, qu'elle avait été faire à sa ferme, située à quelques milles de

Pensacola. M. Livingston vint avec moi, et me présenta au gouverneur, qui loua mes occupations, et m'invita à continuer, dans la Floride occidentale, mes recherches sur l'histoire naturelle, etc. Il m'offrit même, généreusement, de subvenir à mes dépenses, et m'engagea à vivre dans sa maison tout le temps que je jugerais à propos de rester dans la colonie; observant, avec justesse, qu'une étude complète de son histoire naturelle ne pouvait se faire en peu de temps, et qu'une révolution entière des saisons était nécessaire pour pouvoir considérer, dans toutes leurs périodes, les productions de la nature.

Le capitaine de ma barque, étant alors prêt à faire voile, je pris congé de son Excellence le gouverneur, et fis mes adieux aux honnêtes MM. Livingston, docteur Lorimer et autres. Nous partîmes vers midi; et nous nous arrêtâmes encore en-dedans des caps qui forment l'embouchure de la Mobile.

Puisque, dans le récit de mes voyages, j'ai parlé briévement des villes, ports, travaux publics, des résultats, enfin,

de l'humaine industrie, aussi bien que des productions de la nature, je ne dois pas passer sous silence Pensacola et ses environs. Cette ville a, sur tous les autres ports de cette province, des avantages naturels pour le commerce maritime ; elle est très-agréablement située sur la pente, légèrement inclinée, de hauteurs qui environnent un excellent port, assez vaste pour recevoir toutes les flottes de l'Europe, et dont l'ancrage est excellent. L'extrémité occidentale de l'île de Sainte-Rose s'étend au travers de la grande baie de Sancta Maria Galves, et ses pointes prolongées au Sud-Ouest forment le port de Pensacola. Il est défendu, ainsi que son entrée, par un fort bâti sur l'extrémité de cette pointe, qui sert en même-temps de forteresse et de vigie. Plusieurs rivières descendent du continent dans cette grande baie : mais aucune n'est navigable pour les bâtimens d'un grand port, jusqu'à une certaine distance dans le pays. La Shambe est la plus grande : elle reçoit des chaloupes dans un espace de quelques milles, et des pyrogues jusqu'à cinquante milles. Sur les bords

de cette rivière sont des portions de bonnes terres hautes et de fertiles marais. On y a fait quelques plantations d'indigo, de riz, de coton, de patates, etc. Ces rivières étendent leurs nombreuses ramifications dans le vaste pays plat, qui se trouve entre les deux grandes rivières Apalachucla et de la Mobile. Divisées en nombreux ruisseaux, elles arrosent cette contrée pleine de savannes et de marais, et la rendent très-propre au pâturage du bétail.

Il y a, à Pensacola, quelques centaines de maisons. Le palais du gouverneur est un grand bâtiment de pierres, orné d'une tour. Il a été construit par les Espagnols. La ville est défendue par une grande forteresse dont le plan est un tétragone, ayant à chaque coin un angle saillant, où est une petite tour ronde, élevée d'un étage, au-dessus des courtines. C'est-là que sont placés de légers canons. Ce fort est construit en bois : au-dedans, est la chambre du conseil : on y tient les registres : il s'y trouve des logemens pour les officiers, des casernes pour la garnison, un arsenal,

des magasins, etc. Le secrétaire est logé dans un bâtiment vaste et propre. Dans la ville, sont plusieurs négocians et gens d'autres professions qui occupent des maisons bien construites.

Sur les collines de sable, qui environnent le Pensacola, croissent plusieurs plantes non décrites, sur-tout une de forme verticillée qui a environ dix-huit pouces de haut. Les fleurs que j'ai vues forment un épi lâche, et sont d'une belle couleur écarlatte : mais, comme je n'eus le temps ni d'examiner les parties de la fructification, ni de prendre un échantillon de la plante, je ne sais, ni à quel ordre, ni à quel genre elle appartient. Dans les basses et humides savannes, croissait abondamment une espèce nouvelle et très-élégante de Sarracenia, *Sarracenia lacunosa*. Les feuilles de cette plante, qui ont de douze à quatorze pouces de longueur, se tiennent presque droites. Elles sont rondes, tubulées et ventrues : mais elles ne sont point sillonnées par des nervures anguleuses ou triangulaires, comme celles de la *Sarracenia flava*. L'ouverture du sommet se ferme par un clapet ou espèce

de paupière, en forme de casque, qui est un appendice de la feuille contournée de cette manière sur l'orifice. Le ventre ou la partie renflée de cette feuille est d'un vert clair mais vif. Cette partie est ornée de boutons ou de vésicules de couleur rose : la surface intérieure est rayée ou veinée de fibres jaunes : le temps de la floraison était passé ; mais la plante, à quelque moment qu'on la voie, est fort curieuse.

Le lendemain matin, nous quittâmes, de bonne heure, le sable endurci par les flots qui nous avait servi de couche, et sur lequel, importunés par les moustiques, nous avions assez mal dormi. Nous mîmes à la voile, et avant la nuit, nous fûmes de retour à la Mobile.

CHAPITRE VII.

Le lendemain de mon arrivée à la Mobile, je me trouvai très-mal. J'avais une grosse fièvre, et un très-grand mal de tête. Bientôt le mal se fixa sur les yeux; la nature, peut-être, lui ouvrant cette voie pour le dissiper, une eau corrosive et transparente en découlait, et me faisait beaucoup souffrir. Cependant, je partis le lendemain, dans un grand bateau de traite qui appartenait à un Français, interprète général de la nation des Chactaws. Le propriétaire commandait lui-même ce bâtiment, et le conduisait à son habitation, sur le bord de la rivière des Perles. La barque était grande, bien disposée pour porter la voile, et elle était montée par trois grands nègres qui devaient ramer en cas de besoin. Nous partîmes le soir et nous arrêtâmes à environ six milles au-dessous de la ville, à une jolie habitation dont le maître, qui était Français, nous reçut très-obligeamment. Le lendemain matin, nous remîmes à la voile par un bon vent, et ayant fait un chemin extraordinaire, nous

arrivâmes vers midi, près d'un coteau très-escarpé ou falaise perpendiculaire, qui touche à la côte occidentale de la baie. Nous nous arrêtâmes-là pour donner aux nègres le temps de se reposer et de se rafraîchir. J'allai avec le capitaine, faire une promenade dans les grandes forêts qui, à partir de la côte, s'étendent au loin sur un vaste pays plat. Je remarquai là des vestiges d'un ancien fort et d'un établissement. Il y restait même encore quelques pièces de canon de fer. Mais ce qui attira le plus ma curiosité, ce furent trois grandes chaudières de fer, contenant chacune plusieurs centaines de gallons. Aux questions que je fis à cet égard, mon associé répondit que ces vases avaient servi à faire bouillir du goudron pour en faire de la poix, y ayant dans le voisinage de grandes forêts de Pins. Dans la Caroline, les habitans suivent une autre méthode. Quand ils veulent faire de la poix, ils font en terre, près du fourneau à goudron, de grands trous qu'ils revètent intérieurement d'une bonne couche d'argile. Ils y conduisent une quantité suffisante de goudron, à laquelle ils mettent le feu. Ils le laissent brûler et s'évaporer

porer autant de temps qu'il en faut pour le réduire en poix ; et lorsqu'elle est froide, ils la chargent dans des barils. Ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient consommé tout leur goudron, ou qu'ils aient fait assez de poix pour leur usage.

Après nous être rembarqués et nous être éloignés de quelques milles de ce coteau, nous abordâmes de nouveau et vînmes à une petite ferme peu éloignée de l'eau, où nous nous pourvûmes de farine de maïs, de patates, de lard, etc. Le propriétaire de cette habitation était Français, et âgé de près de 80 ans. Ses cheveux étaient blanchis par l'âge, mais il paraissait vigoureux et sain. Sa mère, qui était-là, avait cent cinq ans : elle était agïssante et gaie. Ses yeux semblaient aussi vifs que si elle eût été jeune, mais elle était d'une très-petite taille : elle n'avait pas la moitié de la stature ni du poids de son fils. Il y avait alors cinquante ans qu'elle était passée de France en Amérique.

Étant retournés à bord, nous continuâmes à descendre la baie. Le soir nous doublâmes sa pointe occidentale, promontoire du continent, entre lequel et l'île

Dauphine, nous entrâmes dans le canal d'Oleron. Depuis ce moment jusqu'à celui auquel nous entrâmes à la demeure du capitaine, sur la rivière des Perles, je fus hors d'état de faire aucune observation. Mes yeux ne pouvaient supporter la lumière, le moindre jour me semblait aussi perçant que la pointe d'une épée. Lorsque j'arrivai à la rivière des Perles, la douleur et le défaut de sommeil m'avaient presque ôté l'usage de la raison. L'eau corrosive qui, à chaque minute, découlait de mes yeux, avait excorié la peau de mon visage, comme aurait pu le faire de l'eau bouillante. Je restai trois jours chez cet honnête Français qui essaya tous les remèdes dont lui ou les personnes de sa famille se purent aviser. Mais tous ses soins furent inutiles. Mon état devenait dangereux, et je m'attendais à succomber à ma maladie. Ainsi pensaient, je crois, les personnes chez qui j'étais. Enfin, le maître de la maison m'apprit que, sur l'île des Perles, demeurait un habitant Anglais qui avait chez lui beaucoup de médicamens. Il m'offrit de m'y conduire, si je voulais y aller. Je pris donc congé

de cette famille hospitalière, et je partis avec lui, dans un bateau commode. Nous arrivâmes avant la nuit, chez M. Rumsey, qui me reçut avec bonté et me traita de la manière la plus humaine, pendant un séjour de quatre ou cinq semaines. La nuit qui suivit mon arrivée me semblait devoir être pour moi la dernière : mes tourmens étaient si violens, que je le desirais presque. Lorsqu'elle fut passée, je commençai à me reconnaître, et je demandai à M. Rumsey, s'il avait quelques mouches cantharides. Il me prépara sur-le-champ un emplâtre que je fis placer entre mes épaules : il produisit l'effet que j'en espérais, et surpassa même mon attente, car il n'y avait pas un quart-d'heure qu'on l'avait appliqué que je m'endormis. Mon sommeil dura un jour entier, au bout duquel je m'éveillai, absolument soulagé de ma douleur. Mes sens étaient calmés, ma tête reposée : je ne sais comment peindre ce que j'éprouvai alors : il me semblait que j'étais dans une paix absolue. Je ne voyais qu'imparfaitement : mais mon corps me paraissait léger comme une ombre ; mon existence ressemblait à un songe enchanteur ;

je doutais quelquefois de sa réalité. De ce moment, je commençai à aller mieux : ma santé finit par se rétablir tout-à-fait. Mais il se passa plusieurs semaines avant que je pusse exposer mes yeux à l'action de la lumière ; et en définitif, mon œil gauche qui avait le plus souffert, resta fort endommagé.

Aussitôt que j'eus assez de forces pour me promener et soutenir l'éclat du jour, je fis des promenades journalières, je devrais dire continuelles, tant dans l'île que dans les environs. J'errais sous les beaux ombrages qu'y répandaient de vastes forêts de *Quercus semper virens*, *Magnolia grandi-flora*, *Laurus Borbonia*, *Olea Americana*, *Fagus sylvatica*, *Laurus sassafras*, *Quercus hemispherica*, *Tilia*, *Liquidambar styraci-flua*, *Morus*, *Gleditzia*, *Callicarpa*, *Halesia*, etc.

L'île a six ou sept milles de long et quatre ou cinq de large, y compris les plages et marais salés qui l'entourent de tous côtés, à l'exception, je crois, d'une langue étroite à l'extrémité méridionale, arrosée par le lac Borgne (1). C'est un

(1) Ce lac que l'auteur appelle Borgne, est un

promontoire composé de bancs de coquillages qu'ont amassés la force des vents et les flots du lac. Ce sont, pour la plupart, de ces petits coquillages blancs qu'on nomme *les coquilles* (1). Sur ces élévations croissent quelques arbustes, comme *Rhamnus frangula*, *Sideroxylon*, *Myrica*, *Zanthoxylon*, *Clava herculis*, *Juniperus Americana*, *Lysium salsum*. On y trouve aussi plusieurs espèces nouvelles de plantes herbacées et de sous-arbrisseaux, *Croton*, *Stillingia*, etc., mais sur-tout une espèce de Mimosa, *Mimosa virgata*, qui, pour l'élégance de ses feuilles pinnées, ne le cède à aucun individu de cette célèbre famille. C'est une plante vivace, qui pousse de sa racine plusieurs tiges presque droites. Celles-ci se partagent en plusieurs verges minces et ascendentes, semblables à des branches qui sont garnies de feuilles deux fois aîlées, d'une construction très-délicate. Les fleurs sont composées d'un

des deux cheneaux que forme l'île aux Coquilles, à l'entrée du lac Pontchartrain. *N. d. Tr.*

(1) Selon l'histoire de la Louisiane, ces coquillages sont de l'espèce que, dans nos ports, on appelle Palourdes. *N. d. Tr.*

jaune pâle et verdâtre, rassemblées en une petite tête oblongue, que porte un long et mince péduncule. Les légumes sont grands, lunulés, plats, et placés en spirale, ou d'une manière contournée. Chacun contient plusieurs semences dures, et comprimées comme de petites fêves.

L'île, dans son intérieur et dans sa plus grande partie, consiste en terres hautes. Le sol, en quelques endroits, paraît n'être qu'un sable de mer mêlé avec des débris de coquillages. Mais, quelque stérile qu'il paraîsse lorsqu'on le dépouille des végétaux qui le recouvrent, il a en lui-même, je ne sais par quelle raison, une source continuelle de fertilité. La terre dégarnie des plantes qui y croissent naturellement, et exposée pendant quelques années à l'action des vents et du soleil, et aux manipulations de l'agriculture, semble n'être qn'un amas de sable blanc; et cependant, elle produit du maïs, de l'indigo, des patates, des pois, des fêves, du coton, du tabac. Presque toutes les espèces de plantes potagères y croissent avec une force de végétation inimaginable, se succèdant d'année en année, sans

repos, sans engrais d'aucune espèce. Ce sable, à la vérité, repose sur un fond d'argile forte et tenace, composé de couches de diverses couleurs, ainsi que je le reconnus par l'examen d'un puits creusé depuis peu, chez M. Rumsey. Mais cette argile étant à une grande profondeur au-dessous de la surface, les racines des petits arbustes et des herbes ne peuvent atteindre si loin, ni en recevoir aucun service, à moins qu'on ne suppose que les exhalaisons qui s'élèvent de cette couche d'argile, pompées par les radicules des plantes, ont une qualité nutritive, ou que condensées par la fraîcheur des nuits et retombant en rosées sur les tiges et les feuilles, elles les nourrissent et les rafraîchissent (1).

(1) Il est prouvé par les expériences de Duhamel, ainsi que par celles d'Ingenhoutz, que le sable est aussi propre à la végétation que toute autre nature de sol. Son seul défaut est d'être perméable à l'eau dans toutes ses formes, et de lui offrir une grande facilité, soit pour s'écouler, soit pour s'évaporer. Lorsqu'il recouvre des roches poreuses, des tufs absorbans, il reste stérile, parce que les eaux pluviales le pénètrent comme un crible. S'il cache à une mince

Outre les arbres forestiers et autres qui croissent naturellement dans cette île, les arbres à fruit, au moyen des engrais, y parviennent au plus haut point de perfection. Tels sont les Poiriers, Pêchers, Figuiers, Vignes, Pruniers, etc. De ce dernier genre, il y a dans l'île une espèce qui donne avec une prodigieuse abondance des fruits rouges, oblongs. Quoique cette prune paraisse appétissante, elle est un peu trop acide. Cependant, elle est agréable à manger, elle fait sur-tout plaisir à

profondeur une argile visqueuse, l'eau s'arrête quelque temps, retenue par cet obstacle; mais l'action du soleil, dans un climat brûlant, a bientôt assez de force pour la réduire en vapeurs, et la retirer entre les grains non cohérens du sable. Lorsqu'au contraire une argile épaisse et forte est à plusieurs pieds au-dessous du sable, elle retient l'eau qui s'y amasse, et ne s'échappe que très-lentement par une infiltration insensible. Les couches supérieures conservent, en ce cas, une source perpétuelle de fraîcheur et de fertilité. La superficie paraît ingrate et sèche; mais les racines, facilement allongées dans une terre légère, parviennent au dépôt humide, et y puisent sans cesse de nouveaux secours. Cette théorie simple paraît plus propre que les suppositions de l'auteur, à rendre raison du fait qu'il rapporte. *N. d. Tr.*

midi. La chaleur du climat donne alors un grand prix à cette saveur fraîche et piquante. Conservé dans du sucre, ce fruit fait d'excellentes marmelades et de très-bonnes tartes. L'arbre croît à environ douze pieds de haut. Sa tête s'étend horizontalement ; ses branches sont épineuses, et ses feuilles larges, dentées, et terminées en pointes d'alènes.

Mes yeux ayant assez recouvré de force pour supporter la lumière, je partis de l'île des Perles pour Manchac, sur le Missisipi, dans un beau et grand bateau conduit par trois nègres. En partant de chez le digne M. Rumsey, nous descendîmes un ruisseau qui passe près de sa maison. Ce cours d'eau nous conduisit au travers de marais salés, dans le lac Pontchartrain, dont nous longeâmes la côte septentrionale pendant environ vingt milles, ayant à stribord des marécages couverts de roseaux. Ces marais occupaient un grand espace entre nous et les hautes forêts que nous voyions très-loin sur la terre ferme. Le soir, la côte devint plus solide : elle avait même quelques élévations sablonneuses que recouvraient quelques

Chênes nains, des *Zanthoxilon*, des *Myrica*, et des *Rhamnus frangula*. Nous arrêtâmes dans une petite baie, fîmes du feu, et après avoir soupé, nous cherchâmes le sommeil. Nous étions dans un endroit frais et découvert, sur un sable propre et ferme. Nous reposâmes assez tranquillement, quoique souvent épouvantés par les crocodiles qui, dans ces marais, sont très-nombreux, et d'une énorme grosseur.

Le lendemain de bonne heure, nous nous remîmes en route, marchant presque à l'Ouest, et suivant la côte septentrionale du lac pendant plusieurs lieues. Immédiatement derrière ce haut banc de sable, formé par l'action combinée des flots et des vents de mer, qui traverse la partie la plus large du lac, le terrain s'abaisse brusquement, et forme de grands marais plats couverts de Ciprès, sources d'innombrables rivières et ruisseaux qui se jettent les uns dans le lac, les autres dans la rivière des Perles, ou ailleurs. Les hautes forêts du continent se rapprochaient par degrés du lac. Elles finirent par s'avancer jusques sur la côte, où

nous aperçumes des maisons, de la culture et des établissemens qui se formaient. Après nous être arrêtés à l'une de ces habitations, très-agréablement située, nous remîmes à la voile, et allâmes prendre terre à l'embouchure de la belle rivière Taensapaoa (1) ainsi nommée d'une nation d'Indiens, autrefois propriétaire des terres qui la bordent, contrée fertile et délicieuse. Cette rivière, à son entrée, est étroite, mais elle est profonde, et l'on prétend qu'elle est navigable pour des grandes barques et des pyrogues jusqu'à cinquante milles plus haut. Immédiatement en-dedans de ses caps, sur la côte à gauche, sont des hauteurs ou un grouppe de petites collines, composées de ces coquillages, qu'on nomme *les coquilles*. A mesure qu'on s'éloigne de la rivière, ces collines s'abaissent par degrés, et le terrain devient plane. Les coquilles se décom-

(1) C'est celle que Dupratz appelle Tandgi-Pao. Ces deux noms, si différemment orthographiés, se ressemblent assez par la prononciation. On sait combien d'erreurs ont résulté de la différence des sons que les diverses nations de l'Europe expriment avec les mêmes caractères. *N. d. Tr.*

posent, et mêlant leurs débris avec le sol superficiel, en font un terreau noir, très-riche et très-fertile. On trouve ici quelques habitations et quelques terres cultivées. Mais les habitans négligent l'agriculture, et s'occupent en général de chasse et de pêche. Cependant, nous nous y pourvûmes d'une quantité suffisante d'excellentes patates. Je n'aperçus point là de nouvelles productions végétales, si ce n'est une espèce de Cleome, *Cleome Lupinifolia.* Cette plante a une odeur très-forte, approchant un peu de celle de la gomme assa fœtida, ce qui n'empêche pas que les habitans ne l'emploient dans les soupes et dans les sauces.

De Taensapaoa nous marchâmes encore à l'Ouest, pendant trois ou quatre milles jusqu'aux détroits qui communiquent avec le lac Maurepas, et dans lesquels nous entrâmes. Nous y fîmes six ou huit milles, ayant, de chaque côté, des terres marécageuses, après quoi nous trouvâmes que le chenal se partageait, formant une île au milieu de la passe. Nous prîmes le canal à droite, et nous le suivîmes pendant trois ou quatre milles, au bout

desquels les deux cheneaux se réunissent et forment l'entrée du lac. Nous prîmes terre à une pointe élevée ou promontoire du continent que nous avions à stribord; c'était le cap nord de l'entrée. J'eus, de-là, une vue charmante et complète du beau lac Maurepas.

Nous y entrâmes le lendemain matin; un vent frais nous le fit promptement traverser dans une largeur de huit à dix milles, jusqu'à la rivière Amite. Nous remontâmes entre les deux rives basses. Le terrain de chaque côte était un marais plat, élevé d'environ deux pieds au-dessus du niveau de l'eau. Il était couvert d'une épaisse futaie, composée principalement de *Fraxinus*, *Nyssa aquatica*, *Nyssa multiflora*, *Cupressus disticha*, *Quercus phillos*, *Acer rubrum*, *Acer negundo*, *Acer glaucum*, *Sambucus*, *Laurus Borbonia*, *Carpinus*, *Ulmus*, et autres. Le sol est humide, noir et fertile. Le courant de l'Amite est à peine sensible; l'eau en est noire, profonde, épaisse et stagnante. Elle est couverte, d'une côte à l'autre, d'une écume ou pellicule d'une teinte verdâtre : des bulles d'air qui

montent du fond, viennent continuellement à la surface. Ces eaux obscures et profondes semblent n'être qu'une teinture des feuilles d'arbres, d'herbes et de roseaux qui garnissent les rivages. Ces plantes croissent sur les côtes : mais elles étendent au loin leurs feuillages, sur l'eau dont elles couvrent la surface, au point que dans l'été et l'automne, le courant passe sous une couche de verdure. Mais les crues de l'hiver et du printemps balayent ces amas d'herbes et purifient les eaux.

Le soir, un peu tard, nous découvrîmes près du bord de la rivière, une bande étroite de terre haute, assez sèche pour nous permettre d'y allumer du feu, et assez spacieuse pour que nous pussions y étendre nos lits. Mais, ni le feu, ni la fumée ne furent assez efficaces pour nous défendre des légions de moustiques qui assiégeaient notre camp. Ces impitoyables insectes nous fatiguèrent pendant toute la nuit, et nous tinrent si tristement éveillés, que les crocodiles n'eurent pas moyen de nous trouver endormis. Le matin, nous fûmes trop heureux de

partir de bonne heure pour continuer à remonter l'Amite. Le sol s'élevait par degrés : Les bords de la rivière étaient plus hauts ; le terrain plus sec et plus ferme était de quatre ou cinq pieds au-dessus de la surface de l'eau. Les arbres ici sont d'une grandeur incroyable, surtout, *Platanus occidentalis*, *Fraxinus*, *Ulmus*, *Quercus hemispherica*, etc. Le *Canna indica* y croît avec une force prodigieuse, et fait un très-bel effet. Sa tige s'élève à six, sept et neuf pieds de haut, et se termine par des épis de belles fleurs écarlates.

Après avoir fait trente milles en remontant l'Amite, nous arrivâmes à une grande habitation, dont le maître était un Ecossais, qui me reçut poliment, et m'invita à rester avec lui : mais, impatient de gagner le fleuve, et donnant pour motif la nécessité de poursuivre promptement mon voyage, à cause de la saison qui était fort avancée, j'obtins qu'il m'excusât, et je partis le lendemain matin. Remontant encore l'Amite pendant une vingtaine de milles, j'arrivai aux fourches, où l'on trouve l'Yberville qui

vient de la gauche. Nous le remontâmes pendant quelque temps, et nous arrivâmes peu après au lieu du débarquement où sont des magasins destinés à entreposer les marchandises qui arrivent par cette voie. C'est-là que se termine la navigation de ce chenal. Les petits vaisseaux qui y sont employés chargent et déchargent ici. De-là à Manchac, qui est sur le bord du Mississipi, précisément au-dessus de l'embouchure du chenal, il y a, par terre, neuf milles. Le chemin est droit, large, parfaitement de niveau et pratiqué sous l'ombrage d'une grande forêt d'arbres du premier rang, tant pour la grandeur que pour la beauté, *Magnolia grandiflora*, *Liriodendron tulipifera*, *Platanus*, *Juglans nigra*, *Fraxinus excelsior*, *Morus rubra*, *Laurus sassafras*, *Laurus Borbonia*, *Tilia*, *Liquidambar styraciflua*, etc.

Arrivé le soir à Manchac, je me hâtai de diriger mes pas vers les bords du Mississipi, où, pendant quelques instans, je restai comme enchanté de la magnificence du grand-père (1) des rivières.

(1) Signification du mot *Mississipi*.

Le

Le fleuve ici, même dans la saison où je le vis, et où il était à son point le plus bas, est d'une profondeur étonnante; il n'a pas moins de quarante brasses, et sa largeur est à-peu-près d'un mille. Mais ce n'est pas cette vaste étendue d'eau qui en impose le plus. L'élévation de ses rives disposées en amphithéatre, le cours rapide de cette eau profonde, les arbres qui la bordent, les forêts qui l'avoisinent, chaque objet pris en particulier, et tous considérés ensemble, portent un caractère de perfection et de supériorité : tous se réunissent pour donner une idée du majestueux et du sublime. Les bords du fleuve, à Manchac, quoique souvent surmontés par les crues du printemps, ont environ cinquante pieds de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau ordinaire de l'eau. Ainsi le courant, au temps des inondations, doit avoir environ deux cent quatre-vingt-dix pieds de profondeur. (1) Ces rivages n'étant composés

(1) Il y a dans le texte quelque erreur, quarante brasses ne font guères que cent vingt pieds qui, ajoutés à cinquante, n'en donnent que cent soixante-

que du sédiment accumulé que les eaux vaseuses laissent, chaque année, après leur passage, ils ont peu de consistance; c'est une terre meuble et légère qui, se desséchant avec le temps, se fend et s'entr'ouvre profondément. Les portions, ainsi séparées, et toujours minées dans leur base, par l'action non interrompue du courant, finissent par tomber dans le fleuve : son cours impétueux les entraîne, les divise et va les déposer sur quelque autre rive. On voit encore, à Manchac, les restes d'une digue artificielle, faite autrefois par les Français, en face des bâtimens de la ville, pour résister aux inondations. Mais elle a cédé à leur violence : et déjà, elle est en partie engloutie. Le torrent, d'un jour à l'autre, gagne sur la terre ferme : quelques habitations sont en danger; et, si on ne prend pas le soin de les reculer, bientôt elles tomberont dans l'abîme. Quelques-unes des maisons bâties par les Anglais,

dix. Il faut probablement lire quatre-vingts brasses au lieu de quarante, mesure qui d'ailleurs répond aux autres descriptions que nous avons du fleuve. *N. d. Tr.*

depuis qu'ils sont en possession du pays, sont grandes et commodes. Tels sont en particulier les magasins de MM. Swanson et compagnie, négocians occupés de la traite avec les Indiens.

Les Espagnols ont, sur la pointe de terre qui est au-dessous de l'Iberville, une garnison et une petite forteresse, située tout-auprès de la rivière. Elle communique avec Manchac, par un étroit pont de bois, soutenu par des piliers de même matière, jetés sur le canal, et qui n'est pas à une portée d'arc des habitations de Manchac. L'Iberville, en été, est à sec, et son lit est à douze ou quinze pieds au-dessus du niveau du Mississipi : mais en hiver et au printemps, il contient beaucoup d'eau qu'il conduit rapidement dans l'Amite, et delà, par les lacs, à la baie des Perles, dans l'océan.

J'avais des lettres de recommandation pour des habitans du Baton-Rouge, lieu appelé à présent New-Richmond, qui est à quarante milles plus haut sur le fleuve. Une de ces personnes se trouvait pour lors à Manchac, et m'invita fort obligeam-

ment à l'accompagner chez elle, lors de son retour. Nous partîmes un beau matin après le déjeûner, dans un grand bateau, très-commode, conduit par trois nègres. A deux milles au-dessus de Manchac, nous arrêtâmes à Alabama, village Indien, très-agréablement situé sur plusieurs petites collines, qui s'élèvent immédiatement, à partir de la rivière. Il est habité par un reste de l'ancienne nation des Alabamas, qui occupaient les bords de la branche orientale de la grande rivière de la Mobile. Cette branche porte encore aujourd'hui leur nom, quoique occupée par les Creeks et les Muscogulges qui les ont vaincus.

Mon hôte ayant acheté à ces Indiens quelques corbeilles et des vases de terre qu'ils fabriquent, nous quittâmes leur village; et remontant douze milles plus haut sur le fleuve, nous débarquâmes de nouveau à une grande plantation bien cultivée, où nous passâmes la nuit. Dans un grand jardin qui avoisine la maison, je remarquai plusieurs plantes exotiques, tant utiles que curieuses : entre-autres la délicate et parfumée tubéreuse, *Po-*

lyanthus tuberosa; elle croît ici en pleine terre. Ses fleurs sont grandes, et garnissent abondamment les tiges qui ont cinq, six et sept pieds de haut. Je n'en vis aucune dont les fleurs fussent doubles. Dans un coin du jardin était une mare ou étang, autour duquel croissait en grande quantité l'herbe d'Ecosse, *Panicum hirtellum*, *gramen panicum maximum, spica divisa aristis armatum*, (Sloan. Jam. Cat. p. 30). On a apporté ici ce fourrage artificiel des Indes occidentales. On le coupe en tout temps, et on l'emploie pour nourrir les vaches et les chevaux. Il est nourrissant pour toute espèce de bétail. La sensitive *Mimosa pudica* croît ici à cinq ou six pieds de haut, elle rampe comme une liane sur les palissades, et les arbustes, tout-autour du jardin. Les gens du pays prétendent qu'elle y est indigène. Mais j'en doute, parce qu'on ne la trouve point sauvage dans les champs ni dans les forêts, et qu'elle ne diffère en rien de celle qu'on cultive dans nos serres chaudes, si ce n'est par sa vigueur et par l'étendue de ses branches, qualités qu'elle doit peut-être

à un sol vierge et fertile, ainsi qu'à la température du climat. Au reste, on ne lui donne aucun soin. On la regarde même comme une plante nuisible, car par-tout où elle s'établit, elle se multiplie tellement par ses semences, qu'elle finit par étouffer et faire périr les plantes plus utiles qui croissent à côté d'elle.

Le lendemain, continuant à remonter la rivière, nous visitâmes plusieurs grandes et belles habitations. Le soir, nous arrivâmes à celle de mon hôte, très-jolie demeure, entourée de vastes plantations de maïs, d'indigo, de coton et de riz.

Un ou deux jours après notre arrivée, nous convînmes d'aller voir la pointe coupée, établissement Français très-florissant sur la côte Espagnole du Mississipi.

Nous partîmes, un matin, dans un joli bateau de Cyprès, conduit par trois rameurs; et remontant le fleuve, nous arrivâmes le soir aux écores blanches, qu'on appele à présent Brown's cliffs, en l'honneur du dernier gouverneur de la Floride, qui l'est aujourd'hui des îles Bahama. Il est propriétaire d'une grande étendue de pays, tout auprès de ces écores

blanches. Lors de mon séjour chez M. Rumsey, dans l'île des Perles, le gouverneur Brown, qui alors se rendait à son gouvernement des îles Bahama, vint faire une visite à M. Rumsey. Celui-ci me présenta à son Excellence, qu'il instruisit de ma profession et de mes occupations. Le gouverneur, en conséquence, me pria d'examiner ses possessions, et de lui donner mon avis sur la qualité du sol des plaines blanches.

Le 27 août 1777, ayant à notre disposition de bons chevaux bien équipés, nous partîmes de bon matin pour les plaines, à environ un mille de la rivière; nous traversâmes un petit ruisseau bourbeux, puis nous entrâmes immédiatement dans des forêts de cannes, en suivant une large avenue pratiquée au milieu, qui, à partir de la rivière, continue pendant environ huit milles, le terrain s'élevant peu-à-peu et presque imperceptiblement. Nous débouchâmes alors tout-à-coup sur ces vastes prairies naturelles de plusieurs milles d'étendue, qui, courant parallèlement à la rivière, sont entourées de marais de cannes, de hautes futaies et de très-grands

arbres. Le sol en est noir, très-riche et très-fertile; mais la couche végétale devient de plus en plus mince, à mesure qu'on approche des plaines qui sont si stériles, qu'à peine produisent-elles un arbuste ou un brin d'herbe dans leurs parties les plus hautes. Le sol, à sa superficie, est une argile ou craie blanchâtre avec des veines de coquilles marines, principalement de celles qui portent le nom particulier de *coquilles;* mais tellement mêlées de terre blanche ou d'argile tenace, que ces endroits mêmes sont absolument stériles. A peine y voit-on végéter quelques plantes, si ce n'est un gazon court ou une mousse crustacée. Dans quelques endroits, où l'argile est à la surface, la terre est absolument nue; mais lorsqu'elle se trouve de dix huit pouces à deux ou trois pieds de profondeur, elle a la vertu de fertiliser la terre vierge qui la recouvre, et de la rendre noire, humide, savonneuse, et singulièrement productive.

Sur la portion la plus haute de ces plaines, je remarquai deux ou trois petits Pins, ou plutôt des buissons rabougris, qu'on regarde ici comme une curiosité,

n'y ayant point de forêts de Pins à la distance de plusieurs lieues du fleuve. Tout cet espace est au contraire occupé par d'immenses marais de cannes, et par de magnifiques forêts des arbres déjà désignés ; mais sur-tout *Platanus occidentalis*, *Liriodendron*, *Magnolia grandi-flora*, *Liquidambar styraci-flua*, *Juglans nigra*, *Juglans exaltata*, *Tilia*, *Morus rubra*, *Gleditzia triacanthos*, *Laurus Borbonia*, et *Laurus sassafras*. Ce dernier est ici un très-grand arbre dont le tronc, parfaitement droit, a quarante ou cinquante pieds de haut ; son bois est fort utile, on le fend pour en faire des planches ou du mérain, ou on l'emploie en grosses pièces pour faire des palissades ou des charpentes de bâtiment.

Sur les lisières des plaines où le sol, plus fertile, participe à celui des forêts environnantes, sont le *Sideroxylon*, le *Pyrus coronaria* et le fraisier ; mais celui-ci n'avait point de fruits. Les habitans m'assurèrent que dans la saison, il en donnait de fort gros, d'un beau rouge, d'une excellente odeur et d'un goût exquis.

Après avoir parcouru les plaines blanches, et fait nos observations sur leur

nature, nous retournâmes au fleuve, à la chute du jour, et le lendemain matin nous partîmes pour la pointe coupée. Après avoir longé des roches hautes et bigarrées qui bordent le courant, nous traversâmes le Mississipi qui, ici, a près de deux milles de large. Chemin faisant, nous touchâmes à une grande île au milieu du fleuve. Elle n'était pas précisément sur notre route. Nous y fûmes conduits à la poursuite d'un ours qui s'y rendait au continent; mais il nagea plus vîte que nous ne voguions, gagna l'île, et y trouva facilement un asile dans les bois entrelacés de lianes. Nous le suivîmes inutilement. Nous étant donc rembarqués, nous continuâmes notre voyage, côtoyant la rive orientale de l'île, jusqu'à son extrémité supérieure; là nous mîmes encore pied à terre sur une pointe allongée, composée de sable et de gravier, dans l'épaisseur desquels on voyait des morceaux de charbon et d'autres fossiles qui y avaient été apportés par les inondations. Nous remarquâmes dans le sable une grande espèce de moule, sa forme était ovale, et sur son écaille étaient des protubérances longues de près d'un demi-

pouce, aussi grosses qu'une plume de corbeau. J'imagine que ces pointes servent à l'animal de grapins, pour se fixer au fond de l'eau et y résister à la violence du courant. Là étaient en grand nombre des oiseaux aquatiques nageant dans les eaux basses qui couvrent des pointes de sable, allongées à une grande distance de la côte; c'étaient des oies, des outardes, des canards, et la belle grue criarde, *grus alber.* Rentrés dans notre bateau, nous doublâmes la pointe de l'île; nous arrivâmes le soir à la pointe coupée.

Nous y fîmes visite à un habitant Français, homme âgé et riche, qui d'après le récit qu'il nous fit de sa vie, devait être très-vieux. Ses cheveux étaient blancs comme de la soie; mais il avait le teint frais et un air vigoureux. Il nous raconta que peu de temps après être arrivé dans ce pays avec plusieurs de ses compatriotes, ils avaient remonté le fleuve jusqu'aux écores des Natches où ayant été bien reçus par les naturels, ils s'étaient arrêtés. On y bâtit une forteresse, et l'on y fit un établissement. La culture, le travail, l'union avec les Indiens eurent fait, en peu

d'années, de cette petite peuplade, une riche et florissante colonie; mais l'imprudence d'un commandant, sa conduite tyrannique envers les Natches, anciens maîtres du pays, nation puissante et civilisée d'hommes rouges, irrita ce peuple propriétaire de toutes les contrées voisines. Fatigués de ces étrangers révoltés par leur licence et leur cruauté, ils résolurent enfin de tirer vengeance de leurs oppresseurs, et conjurèrent en secret leur perte. Leurs mesures étaient si bien prises avec les autres tribus Indiennes, qu'ils auraient accompli leur projet, sans la trahison d'une de leurs princesses (1) qui étoit l'amie

(1) Il ne paraît point que la trahison de la Soleille Bras-Piqué, dont il s'agit ici, ait été une indiscrétion de l'amour. Cette femme était déjà fort âgée, et son amant, qui n'était point le gouverneur, était mort depuis plusieurs années. Mais on lui avait fait du complot un mystère dont son amour propre fut offensé; l'ayant découvert, elle chercha à le faire échouer. Plusieurs avis qu'elle donna furent méprisés par l'aveugle commandant; alors elle eut recours à la ruse. Les faisceaux, dont chacun contenait un nombre égal de buchettes, avaient été distribués aux villages coalisés. Chaque jour, un vieillard devait ôter une buchette de ce faisceau déposé dans le sanctuaire,

du gouverneur. Elle fit en sorte que les Natches attaquassent les Français avant que les autres nations qui devaient les seconder fussent arrivées, ce qui donna à quelques habitans le moyen de se sauver. Cependant l'établissement fut entièrement détruit; la plupart des Français furent égorgés en une nuit. Ceux qui en petit nombre s'échappèrent, se jetèrent dans des canots et descendirent la rivière jusqu'à la pointe coupée, où ils formèrent un nouvel établissement. Celui qui nous racontait l'histoire, n'eut que le temps de prendre dans son bateau un veau femelle qui, nous dit-il, était la mère des nombreux troupeaux que nous voyions autour de l'habitation; ils se montaient alors à plusieurs centaines de têtes. Il y a, à la

et la fin du faisceau annonçait le jour de l'exécution. La princesse Bras-Piqué, furtivement introduite dans celui de son village où était le chef-lieu du gouvernement, et le foyer de la conjuration, ôta du faisceau plusieurs buchettes à-la-fois. Les chefs trompés, voyant au bout de quelque temps les buchettes épuisés, crurent le jour fatal arrivé. Ils attaquèrent sans être secondés; mais ils suffirent pour vaincre des hommes trop confians. Voyez Hist. de la Louisiane, tome III, page 240. *N. d. Tr.*

pointe coupée, un bon village avec une forteresse et une garnison d'Espagnols, dont le commandant est gouverneur du district.

Les Français établis ici sont d'habiles, intelligens et industrieux cultivateurs. Ils vivent dans l'aisance et l'abondance de toutes choses, et font de leurs bénéfices un usage beaucoup plus louable que leurs voisins, les Anglais. Leurs vêtemens sont fabriqués sur le lieu, et sont bons et propres sans être recherchés ni ridicules. Ils ont des manières faciles, des mœurs douces, une conversation morale et instructive.

Nous repartîmes le lendemain matin, pour revenir chez mon hôte. Chemin faisant, nous nous arrêtames aux écores, endroit où le rivage s'élève brusquement du bord de la rivière, à près de cent pieds au-dessus du niveau ordinaire de l'eau qui coule immédiatement au-dessous. A partir de huit ou neuf pieds au-dessous de la couche végétale qui recouvre le sommet, jusqu'à quatre ou cinq pieds au-dessus de l'eau, ces écores présentent à la vue des couches d'argile, de marne, et de craie de

toutes couleurs, comme rouge, brun, jaune, blanc, bleue et pourpre. Il y a des couches séparées de chacune de ces diverses couleurs, comme il y en a de mélangées qui participent des unes et des autres. La couche inférieure la plus voisine de l'eau, est exactement de la même nature que la vase noire ou le terreau qui compose les marais de Cyprès voisins, tant au-dessus qu'au-dessous de l'écore. On voit dans le corps de la butte, de grands morceaux, tant de Cyprès que des autres arbres qui croissent encore dans les marais humides dont le sol semble être de niveau avec le point où l'on remarque ces fragmens. Ils sont sains, posés de bout, et ne paraissent être pourris que dans une longueur de deux ou trois pieds au-dessus de l'endroit où s'écartent leurs racines. Les troncs ainsi que les branches sont dispersés dans toutes les directions. Quand ces forêts ont-elles existé et quelle cause les a détruites et ensevelies sous ces différentes couches de terre qui, au bord des écores, s'élèvent à plus de cent pieds au-dessus, et quelques centaines de toises plus loin, à deux ou trois fois cette hau-

teur ? Ce sont là des questions qu'il n'est pas facile de résoudre. Les collines dont les pentes s'élèvent graduellement au-dessus et au-dessous de ce précipice, sont aujourd'hui recouvertes de hautes forêts de *Magnolias*, de *Liquidambar*, de *Fagus*, *Quercus*, *Morus*, *Juglans*, *Tilia*, *Halesia*, *Æsculus*, *Callicarpa*, *Liriodendron*, etc. Nous arrivâmes le soir à l'habitation qui est au pied des écores, et le lendemain nous parvinmes sains et saufs à la demeure de mon ami.

J'observai dans cette course peu de végétaux différens de ceux qui croissent dans la Caroline et la Géorgie. Peut-être au printemps, et dans le commencement de l'été, y trouverait-on quelques plantes nouvelles, sur-tout dans les grandes forêts, et sur les coteaux, à quelque distance du fleuve. Cependant on voit sur les riches terres hautes voisines du Mississipi, que j'observai près du Baton-Rouge, une liane aromatique et frutescente qui monte au sommet des plus grands arbres, en s'entortillant en spirale autour de leurs troncs et de leurs branches. Quelques-unes de ces lianes sont aussi grosses que la jambe; la

la tige en est molle, spongieuse, flexible; et couverte d'une écorce de couleur de canelle fortement épicée, ou aromatique. Les feuilles grandes et oblongues, sont opposées sur les branches, et d'un vert très-foncé. La saison des fleurs étant passée, et les graines étant dispersées, je n'ai pu savoir à quel genre appartenait cette plante. Peut-être est-ce un genre nouveau, ou non décrit. On trouve aussi dans ces contrées, une nouvelle espèce de verveine, dont les branches sont pendantes, et les feuilles laciniées et d'un vert foncé. Les branches se terminent par des corymbes de fleurs d'un bleu violet; cette jolie plante croît dans les champs anciennement cultivés, où il se trouve de bonne terre.

Mon cruel mal d'yeux avait renversé le plan de mes voyages. Je fus obligé de borner ici mon pélerinage dans le Sud-Ouest. Il m'en coûta beaucoup pour renoncer à mes projets. Mais la raison reprit son empire : je me résignai à mon sort, et me décidai à retourner dans la Caroline.

Ayant donc appris que le Schooner de la compagnie était prêt à faire voile pour

la Mobile, je m'embarquai sur un bateau de traite pour me rendre à Manchac, où j'arrivai le soir. Le lendemain matin, ayant pris congé de Messieurs Swanson et compagnie, je partis pour les fourches de l'Amite. Le jour suivant nous mîmes à la voîle, et descendîmes le tranquille courant de l'Amite. Nous aperçûmes deux ours qui traversaient la rivière à l'avant de nous, et quoique nos fusils fussent chargés et la chaloupe toute prête à côté du bâtiment pour nous recevoir, nous les poursuivîmes inutilement; ils nageaient fort vîte, et ayant gagné terre, ils s'échappèrent dans les forêts, sur l'île de la Nouvelle-Orléans. Le soir, le vent ayant cessé, nous jetâmes l'ancre, et nous nous amusâmes à pêcher et à tirer des oiseaux.

Le lendemain 13 novembre 1777, profitant d'un vent frais et favorable, nous traversâmes le lac Maurepas; passant ensuite les détroits, nous entrâmes dans celui de Pontchartrain, où nous continuâmes à faire voile : mais, vers minuit, nous tenant trop près de la côte occidentale, nous touchâmes sur une barre de sable. Nous y restâmes jusqu'au matin,

le batiment ne cessant de frapper contre ce sable endurci. Pendant la nuit, notre chaloupe s'était détachée : elle fut perdue pour toujours, et nous étions absolument à la merci des vents et des flots. Mais avant midi, le vent fraîchissant du Nord-Est poussa dans le lac l'eau de la mer, et nous nous dégageâmes. Ayant remis à la voile, nous passâmes avant la nuit les cheneaux et entrâmes dans l'océan par la baie des Perles. Nous dirigeant alors par le détroit entre l'île des Chats et la pointe du continent, nous passâmes devant la belle baie de Saint-Louis, dans laquelle se jettent plusieurs rivières et ruisseaux qui descendent des contrées basses occupées par les établissemens maritimes des Chactaws ou têtes plates. Suivant toujours le détroit que forment, d'un côté, les bancs d'huîtres et les écueils de l'île des Vaisseaux, et de l'île des Cornes, et de l'autre, les côtes élevées du Biloxi, sur le continent, nous traversâmes la petite passe aux Chrétiens, et vînmes en face de l'île Dauphine, entre les écueils de laquelle, et le cap occidental de la baie de la Mobile, nous touchâmes sur des bancs d'huîtres. Mais le

lendemain, un vent frais du Sud, poussa la mer vers la côte et nous releva. Nous remîmes de nouveau à la voile, traversâmes la passe d'Oleron, et entrant dans la baie, nous vînmes le soir heureusement jeter l'ancre devant la villede la Mobile.

Lorsque j'eus rangé mes collections de plantes, de semences et de racines, je les confiai à Messieurs Swanson et Mac Gillavry, pour qu'ils les fissent parvenir à Londres au docteur Fothergill. Je me préparai alors, à retourner à Augusta dans la Géorgie, en traversant le pays des Creeks, seule voie que je pusse suivre pour retourner par terre. J'avais renoncé à l'intention où j'avais été de traverser le pays des Séminoles ou Creeks inférieurs, peuples perfides, qui vivent trop loin de l'œil et de l'autorité de la nation dont ils sont confédérés, pour en suivre l'influence. Ils avaient, depuis peu, fait plusieurs déprédations et commis quelques meurtres dans la baie des Apalaches sur des familles de blancs qui émigraient de la Géorgie, avec intention de s'établir sur la Mobile. Pour parvenir à la première ville de la nation,

j'avais à faire plus de deux cent milles, au travers d'un désert sauvage, dans les plaines ensanglantées du Schambe, où les troupes rivales des belliqueux Américains, les Creeks et les Chactaws se livrent souvent de terribles combats. Autant donc pour ma sûreté, que pour la commodité du voyage, je me joignis à une caravane de traiteurs qui était prête à partir pour *la nation.*

Dans un jardin, à la Mobile, je remarquai deux grands *Juglans Pecan*, j'y vis aussi le *Dioscorea bulbifera.* Cette plante curieuse porte un gros bulbe en forme de rein, dont il se trouve un, ou deux, ou trois dans les aisselles des feuilles, souvent à plusieurs pieds de terre, la plante grimpant sur des appuis que l'on met au pied pour la soutenir. Les espèces de racines bouillies ou grillées sont regardées comme un mets sain et agréable; elles ont le goût de l'igname ordinaire.

CHAPITRE VIII.

Le 27 novembre 1777, je partis de la Mobile dans un grand bateau, avec le principal traiteur de la compagnie. Nous arrivâmes le soir, à Taensa, où étaient les conducteurs des chevaux avec les marchandises. Le lendemain matin, aussitôt que nos chevaux furent prêts, je fis mes derniers adieux au major Farmer, et je quittai Taensa. Notre caravane était composée de vingt à trente chevaux, dont seize étaient chargés de deux hommes destinés à les conduire, de moi et de M. Tap..y, principal traiteur. Un de nos jeunes gens était un métis Creek, né d'une esclave Chactaw, et d'un père qui, lui-même, était né d'une femme Creek et d'un blanc. Je chargeai sur un cheval mes effets et quelques présens pour les Indiens, à l'effet de pouvoir, en cas de besoin, acheter un autre cheval. Car le fidele animal qui me servait depuis près de trois ans et qui m'avait fait faire sur son dos plus de six mille milles, était désormais

presque usé : je m'attendais qu'il me manquerait au premier moment, sur-tout quand j'eus vu la manière dont voyagent ces traiteurs. Ils ne décampent guères le matin, que le soleil ne soit déjà haut et chaud. Chacun tient en main un fouet de fort cuir de vache. Tout le monde se dispose en même-temps, les chevaux sont rangés à la file, à la mode Indienne, les vétérans à l'avant-garde, et les plus jeunes à la queue ; le chef alors fait claquer son fouet, pousse un cri qui retentit au loin dans les bois, et qui en langage Indien est le signal du départ. Toute la troupe répète le cri, et part à-la-fois, marchant à un trot vif et soutenu, que l'on presse sans cesse, et qui dure jusqu'à ce que les pauvres animaux ne puissent plus remuer. On campe alors, quoique souvent il soit de bonne heure dans l'après-midi, et que ce fût le moment le plus agréable de la journée pour voyager. Au cou de chaque cheval, est une clochette qu'on bouche le matin, avant de partir, avec de l'herbe ou des feuilles, mais bientôt elle se dégage et on ne la rattache point du reste de la journée. Le carillon continuel de ces

cloches, le claquement des fouets, les cris répétés et les juremens non moins fréquens que l'on prodigue aux malheureux chevaux, font un tumulte, un bruit, une confusion insupportables.

Lorsque nous eûmes marché pendant trois jours de cette manière, mon vieux serviteur se trouva sur le point de quitter la partie; plusieurs des chevaux de charge étaient de même fatigués. Mais ils furent soulagés par les chevaux de rechange qu'on menait à cet effet. Je me trouvai alors fort embarrassé. Je n'avais d'autre alternative que d'abandonner mon cheval dans les bois, et d'en louer un autre fort cher pour me rendre chez les Creeks, ou de laisser aller mes compagnons, et de rester seul dans le désert, à attendre le rétablissement de ma monture. Le chef de la caravane ne trouva, dans cette perplexité, d'autre ressource à m'offrir, que de me dire qu'une autre compagnie de traiteurs qui était sur la même route, et venait au-devant de nous, se rendait de la nation à la Mobile : ils avaient, me dit-il, avec eux, une grande troupe de chevaux qu'ils se proposaient de vendre

à leur arrivée. D'après les avis que j'avais reçus à la Mobile, avant notre départ, il y avait lieu de croire que cette compagnie devait être très-près de nous, que probablement nous la rencontrerions, ou le lendemain ou les jours suivans. Il eut en conséquence, la complaisance de ralentir un peu le pas de sa troupe, afin que je ne fusse pas forcé de m'en écarter jusqu'au lendemain soir. J'eus, d'ailleurs, la consolation de voir que les traîteurs et les conducteurs étaient touchés de ma position. Ils me témoignèrent beaucoup d'intérêt, et dirent que l'on ne devait pas me laisser seul au risque de périr dans le désert.

Mes craintes étaient assez fondées. Il y avait peu d'apparence, si je restais seul, que je pusse éviter ou la mort, ou une cruelle captivité chez les Chactaws. La compagnie des traiteurs était ma seule garantie : les Indiens n'attaquant jamais les traiteurs sur la route, même quand ceux-ci vont en traite chez des nations avec lesquelles elles sont en guerre. Cependant j'avais une secrette espérance de secours, un pressentiment qui me tran-

quillisait et m'inspirait de la confiance.

Nous étions alors entrés dans l'atmosphère embaumée des bosquets d'Illicium, et nous respirions une odeur charmante. Toutes les parties de cette plante qui sont hors de terre sont aromatiques. Mais la portion la plus odorante est son grand pericarpe, duquel transsude continuellement une substance oléagineuse, aussi chaude et aussi vivifiante que le clou de gérofle ou le macis. Je ne l'ai jamais vue croître naturellement plus au Nord que par les trente-trois degrés de latitude sur la rivière de la Mobile, et sur ses branches; et je ne l'ai trouvée, dans la Floride orientale, que dans un seul endroit près du lac George, par les vingt-huit degrés.

Vers le milieu de l'après-midi, nous fûmes agréablement surpris en apercevant de loin la compagnie de traiteurs qui venaient au-devant de nous. Bientôt nous nous rencontrâmes, nous saluant les uns les autres, plusieurs fois, par un cri général, à la manière Indienne. Les deux troupes campèrent à quelques pas l'une de l'autre. Dès le soir, je fis marché

avec ces traiteurs pour un beau jeune cheval, qui me coûta environ dix livres sterlings. Je fus alors obligé d'abandonner mon vieux serviteur ; il resta à paître dans les marais de cannes pour s'y refaire, en attendant le retour de son nouveau maître, à qui je fis promettre de le traiter doucement, et s'il était possible, de n'en pas faire un cheval de charge.

Le lendemain matin nous décampâmes, et je continuai gaiement mon voyage. Nous traversâmes un petit ruisseau rapide qui courait sur un lit de gravier, en serpentant au travers des bosquets d'*Illicium Floridanum*. Puis nous descendîmes par une pente douce, vers les grandes forêts, en laissant derrière nous le ruisseau de Deadman (homme mort), nom qui lui a été donné à cause d'un homme trouvé mort sur ses bords, et qui probablement y avait été assassiné.

Quelques jours avant d'arriver à la nation, nous rencontrâmes une compagnie d'émigrans qui venaient de la Georgie. Elle était composée d'un homme, de sa femme encore jeune, de plusieurs petits enfans et de trois grands jeunes gens,

avec environ douze chevaux qui portaient leurs effets. Ils nous apprirent que leur intention était de s'établir sur l'Alabama, à quelques milles au-dessus du confluent du Tombigbe.

Etant alors dans le voisinage de la nation, le principal traiteur prit les devants avec une autre personne de notre troupe pour aller, nous dit-il, avertir *les nations* de l'arrivée des marchandises. Chacun d'eux prit un des meilleurs chevaux de la troupe. On laissa au Métis et à moi, le soin de garder et de conduire les marchandises. Nous arrivâmes le soir, de bonne heure, au bord d'un grand ruisseau, branche considérable de l'Alabama. L'eau y courait avec impétuosité, grossie par des torrens de pluie qui étaient tombés la veille. Nous vîmes sur-le-champ qu'il n'y avait point de moyen de passer à gué. Le courant rapide et profond aurait entraîné nos chevaux avec leur charge, et bientôt nous les eussions perdus de vue. Mon compagnon, après avoir tout considéré, pensa qu'il fallait faire un cajeu (1) pour passer nos

(1) Radeau que l'on fait avec des bottes de cannes.

marchandises, ouvrage auquel nous nous mîmes sur-le-champ, après avoir déchargé nos chevaux pour les laisser paître en liberté. Je me chargeai de ramasser des cannes sèches. Mon compagnon prit le soin de couper des perches et des lianes pour les attacher. Lorsque nos matériaux furent rassemblés et prêts à mettre en œuvre, nous les disposâmes sur le bord de la rivière, puis nous nous couchâmes; et le lendemain matin de bonne heure nous nous mîmes à l'ouvrage. C'était pour moi un objet tout nouveau, et jusqu'à ce que notre travail fût fini, je ne pouvais pas comprendre comment nous atteindrions notre but. Nous plaçames, d'abord parallélement les uns aux autres, des troncs d'arbres secs, mais sains, d'environ neuf pieds de longs et de huit ou neuf pouces de diamètre. Nous les attachâmes fortement ensemble avec des branches de vigne et des osiers, pour en former notre plancher. Il avait de douze à quatorze pieds de long. Nous fîmes ensuite des paquets de cannes sèches

Les habitans de la Louisiane passent ainsi toutes les rivières, et même le Missisipi. *N. d. Tr.*

dont chacun était presque aussi gros que le corps d'un homme. Nous les attachâmes très-près l'un de l'autre, ce qui fit notre second paquet. Choisissant alors deux fortes branches de vigne, l'une et l'autre assez longues pour traverser le ruisseau, nous en attachâmes une à chaque bout du radeau. L'ouvrage étant complet, et chargé à-peu-près d'autant d'objets qu'il en pouvait porter, l'Indien prit entre les dens le bout d'une des deux lianes, se jeta dans l'eau et passa à la nage. L'autre branche de vigne, restée de mon côté, devait me servir à maintenir le radeau dans la traversée, et à le ramener à moi après qu'il serait arrivé. Aussitôt que mon compagnon, arrivé sur l'autre bord, eut tendu sa liane, je poussai le radeau qu'il tira aussi vite qu'il pouvait, tandis qu'à l'aide de la mienne, je l'empêchais de dériver. Ce fut ainsi qu'avec beaucoup de peines et un grand danger de perdre nos marchandises, nous passâmes tout ce que nous avions. La dernière charge du radeau contenait, entre autres articles, mes effets et mes habits. Je les avais tous

quittés, excepté ma culotte, dont les poches contenaient plus de valeur que n'en avait tout le reste ensemble. Je ne voulais pas d'ailleurs m'exposer entièrement nu, en passant à la nage, aux insultes des serpens et des crocodiles. Lorsque toutes les marchandises furent passées, je conduisis les chevaux à un abord qui se trouvait à vingt toises plus haut : puis je les fis tous entrer dans la rivière ; et quand je les eus vus aborder en sureté, je me jetai moi-même à l'eau. Je suis assez bon nageur : j'eus bientôt gagné la rive opposée, mais nos embarras n'étaient pas finis. Nos chevaux avaient pris terre, précisément au-dessous de l'embouchure d'une grande branche de la rivière, large de quinze ou vingt pieds, et dont les rives perpendiculaires étaient élevées de près de trois toises au-dessus de ces rapides eaux. Il nous fallut faire passer tous nos effets sans autre pont qu'une perche jetée d'un côté à l'autre, ce qu'on appelle en ce pays-là, pont de castor. Mon camarade Indien, la tête chargée de cent livres de cuir, passait là-dessus aussi lestement qu'eût pû faire

un vrai castor, tandis que j'avais bien de la peine à me glisser à califourchon d'un bout à l'autre; enfin, ayant remballé et rechargé nos paquets, nous nous remîmes en route. Nous arrivâmes le soir, sans aucune autre occurrence remarquable, au bord de la grande rivière Tallapoose, et nous campâmes sous quelques cabanes Indiennes, dans de grandes plaines voisines de la rivière, vis-à-vis la ville de Savannuca. Le soir, assez tard, un jeune blanc vint fort empressé, et avec un air très-troublé nous trouver. Il nous raconta que, venant à l'instant de Pensacola, il avait, dans sa route, rencontré le soir même que nous les avions vus, les émigrans de Géorgie. Il avait campé avec eux : mais, dans la nuit, les Chactaws les avaient environnés, avaient pillé le camp, et emmené en esclavage toute la troupe, excepté lui qui avait eu le bonheur de se sauver avec son cheval, quoique poursuivi de près.

Le lendemain, de bon matin, quoiqu'il fît très-froid, et que la surface de la terre fût aussi blanche que s'il eût tombé beaucoup de neige, le traiteur, entièrement

entièrement nud, à l'exception de sa culotte, parut sur l'autre rive, entouré d'une troupe d'hommes rouges, aussi amplement vêtus que lui. Il nous hêla, et vint avec des canots nous passer, ainsi que nos marchandises; puis il nous conduisit sans accident à la ville de Mucclasse, distante d'un ou deux milles.

Le jour suivant fut un jour de repos et d'audience : celui d'après fut consacré au repas : Il se termina par la célébration des noces du jeune Métis avec une fille Creek de Mucclasse, fille du chef, et sœur de la femme de notre traiteur. La maison de ce dernier, avec les magasins, formait un quarré parfait dans le genre des habitations Muscogulges; cest-à-dire que quatre corps-de-logis parallélogrammes, de forme et de dimensions égales, renfermaient une aire d'environ un quart d'acre. Sur un des côtés une palissade enclôsait une cour de près d'un acre, à l'un des coins de laquelle était une loge ou cabane de feuillage. Deux lauriers, *Magnolia grandi-flora*, étaient devant la porte. C'était-là la chambre du lit nuptial. La danse, la

musique et le festin continuèrent pendant toute la majeure partie de la nuit. Vers le matin, l'heureux couple se retira. On laissa les mariés seuls pendant toute la journée du lendemain : personne ne se permit d'approcher du mystérieux asile de l'hymen.

Le traiteur eut la complaisance de m'accompagner dans une visite que je fis à l'Alabama, village Indien, situé au confluent de deux belles rivières, le Tallapoose et le Coosau, qui perdent ici leurs noms pour prendre celui d'Alabama. On voit encore là les restes de l'ancien fort Français, qui portait le nom de fort Toulouse. Quelques pièces d'ordonnance, de quatre et six, y sont à moitié ensevelies dans la terre. J'y vis deux ou trois grands Pommiers plantés par les Français, et croissant à merveilles. C'est peut-être un des lieux les plus convenables qu'il y ait au monde pour placer une ville. Une belle plaine unie se trouve au confluent de deux rivières qui semblent égales en grandeur, toutes deux navigables pour de petits vaisseaux et des pyrogues à plus de cinq cents milles au-dessus de leur

réunion, et dont les branches nombreuses parcourent de délicieuses contrées, pendant plusieurs centaines de milles jusqu'aux monts Apalaches, où elles prennent leurs sources.

Je restai toute la nuit à Alabama; nous y eûmes un grand divertissement dans la place publique, avec de la musique et de la danse. Je retournai le lendemain à Mucclasse. Là, entendant dire qu'une compagnie de traiteurs était sur le point de partir de Tuckabatche pour Augusta, j'allai à cette ville pour savoir ce qui en était. Lorsque j'y arrivai, la troupe était partie. Mais j'appris qu'une autre caravane devait partir d'Otasse, dans deux ou trois semaines; en conséquence, je retournai à Mucclasse pour m'y préparer à mon départ.

A mon arrivée, je ne fus pas peu surpris d'apprendre la tragique révolution qui s'était passée dans la famille du traiteur avec lequel j'étais venu de la Mobile. Ses magasins étaient fermés et gardés par une troupe d'Indiens. Quelques minutes après, on me raconta toute l'affaire. Il paraît que cet adonis, la veille de mon retour,

avait été surpris dans une intrigue amoureuse avec la femme d'un jeune chef qui était absent. Celui-ci revint le lendemain, et étant informé du fait, dont on lui certifia toutes les circonstances, il résolut, avec ses parens et amis, de tirer du coupable la satisfaction permise par la loi, qui est, en pareil cas, de couper les deux oreilles du coupable, raz la tête. Ce dessein arrêté, il prit en secret les moyens les plus efficaces pour en venir à bout. Il se mit, un soir, à la tête d'une douzaine de jeunes Indiens armés de bâtons noueux de Noyer vert, qu'ils cachaient sous leurs manteaux, et il alla trouver le traiteur dans sa maison, sous prétexte de lui faire une visite amicale. Feignant ensuite d'avoir à lui parler en particulier, il le tira à l'écart dans la cour. Sifflant alors dans ses doigts, il donna à ses amis le signal convenu. Le traiteur à l'instant fut entouré, renversé, dépouillé nud et rudement frappé à coups de bâton. Cependant il eut la présence d'esprit de feindre de ne pouvoir plus parler, pour faire croire à ses assaillans qu'ils l'avaient tué, comme réellement ils en avaient le projet.

Lorsqu'ils le crurent mort, celui d'entre eux qui était chargé de l'exécution, tira son couteau pour lui couper les oreilles. Ce petit répit lui donna le temps de se reconnoître. Il se releva brusquement, s'enfuit, et franchissant la palissade, eut le bonheur de gagner un marais couvert de vignes et de broussailles, où il échapa, comme par miracle, aux recherches de ses ennemis. De là, il trouva le moyen de se rendre dans la maison de son beau-père, sous la protection duquel il se mit, et qui lui promit de le servir de son mieux. J'appris tous ces détails du traiteur même qui, le lendemain de mon arrivée, ayant su mon retour, m'envoya un messager discret qui me conduisit près de lui. Il m'apprit de plus, que les chefs de la ville avaient tenu un conseil pour délibérer sur l'affaire; qu'il y avait été décidé qu'il devait perdre ses oreilles, à moins qu'il n'abandonnât toutes ses marchandises (dont la valeur montait à plus de mille livres sterling), et que ce sacrifice même ne sauverait pas ses oreilles, à moins que M. Golphin n'intercédât pour lui. Le pire de l'affaire était que l'Indien offensé déclarait qu'il lui ôte-

rait la vie. Il me pria avec larmes, de me rendre, aussitôt que je le pourrais, à Silver-Bluff; d'instruire de sa triste position M. Golphin, et de le solliciter pour qu'il fît promptement en sa faveur quelque démarche efficace. Je lui promis de ne rien négliger pour parvenir à ce qu'il désirait.

Lorsque tout fut prêt, je partis un matin de bonne heure, après avoir pris congé du malheureux traiteur de Mucclasse. En remontant le long de la rivière Tallapoose, je passai par des plantations non interrompues, et des villages Indiens, dont les habitans me donnèrent toutes sortes de marques de bienveillance; ils ne m'auraient pas mieux traité, quand j'aurais été leur compatriote ou leur parent. Je m'arrêtai, en passant, à la belle ville de Coolome, où je restai quelque temps chez M. Germany, principal traiteur du lieu, homme âgé, mais actif, gai et fort aimable. Il me reçut avec beaucoup de politesse et d'amitié. Sa femme est Creek, digne et honnête personne, économe, sage et affectionnée. Il en a eu plusieurs enfans, qu'il voudrait envoyer à Charlestown ou à Sa-

vanna, pour les faire élever ; mais il ne peut obtenir de sa femme qu'elle y consente. Son obstination sur ce point l'afflige beaucoup, parce qu'il a amassé par son industrie et sa bonne conduite une jolie fortune.

Ayant quitté Coolome, je repassai la rivière à Tuccabatche, ancienne et grande ville. De là continuant à remonter le long du courant, j'arrivai le soir à Otasse, où je restai pendant près d'une semaine, en attendant que les traiteurs, avec qui je devais faire route jusqu'à Augusta, eussent achevé leurs préparatifs.

Le lendemain de mon arrivée, je fus présenté aux anciens chefs à la place publique ; et le soir, accompagnant les traiteurs qui étaient nombreux dans cette ville, je me rendis à la grande rotonde où était réuni le plus grand nombre d'anciens, de vénérables, et de guerriers que j'eusse encore vus. Nous passâmes ensemble la soirée et une grande partie de la nuit à boire la cassine et à fumer du tabac. La grande salle du conseil ou la rotonde, est consacrée à-peu-près aux mêmes usages que la place publique ; mais elle est plus

intime et semble particulièrement destinée aux affaires politiques. Les femmes ni les jeunes gens n'y sont jamais admis : il y a, je crois, peine de mort contre la femme qui oserait pénétrer dans la salle, ou entrer même dans son enceinte. C'est un grand bâtiment conique ou pavillon circulaire, capable de contenir plusieurs centaines de personnes. Il est construit et garni dans l'intérieur, précisément de la même manière que ceux que j'avais vus chez les Cherokées et que j'ai décrits plus haut; mais celui-ci est plus grand qu'aucun que j'eusse vu. Il y a des gens chargés d'en prendre soin, de le balayer, de fournir les cannes pour le feu, et de donner de la lumière.

Comme il y a dans ces veillées et dans la manière dont on y entretient le feu mystique, des formes très-singulières et qui diffèrent des usages de tous les autres peuples, je vais en donner le détail. D'abord l'inspecteur, ou officier chargé de ce soin, suivi de ses serviteurs, ordonne que l'on prépare la boisson noire, qui est une décoction ou infusion des feuilles et des jeunes pousses de la Cassine. Ce tra-

vail se fait sous un hangar ouvert, à quinze ou vingt toises de distance, précisément en face de la porte de la salle. Il ordonne ensuite qu'on apporte des paquets de cannes sèches. On commence par les fendre et les rompre en morceaux d'environ deux pieds de long, puis on place ces morceaux par terre, l'un portant sur l'autre, de façon qu'ils se croisent obliquement. On en fait ainsi une ligne spirale, qui tourne autour du grand pilier central, et qui s'élève à un pied ou dix-huit pouces de terre. Cette spirale s'étend à mesure que ses anneaux, souvent répétés de droite à gauche, s'éloignent du centre ; les derniers finissent par avoir dix ou douze pieds de diamètre, plus ou moins, suivant le temps que doit durer l'assemblée. Lorsque ces préparatifs sont finis, il est nuit, et les membres ont pris leurs places. Le feu paraît d'abord à l'extrémité extérieure de la spirale. Il prend fort vîte, et jette à l'instant une flamme très-brillante; mais je ne comprends pas trop comment cela se fait, car je n'ai jamais vu personne l'allumer ; peut-être laisse-t-on, à dessein, du feu sur la terre ; cependant je n'ai remarqué ni odeur ni fumée jusqu'au mo-

ment où la flamme brillait subitement. Elle s'avance lentement et par degrés, autour du pilier du milieu, suivant à-peu-près le cours du soleil. Les cannes sèches lui fournissent un aliment facile, et elle forme un feu clair, gai, dont la lumière suffit pour éclairer la salle, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cannes à brûler; alors le conseil se sépare. Quand cette illumination commence, les vieux chefs et les guerriers sont assis sur leurs bancs ou sofas, du côté de la salle qui fait face à la porte. Ces siéges sont divisés en trois classes ou rangs, qui s'élèvent un peu l'un derrière l'autre. Les blancs et les hommes rouges des villes confédérées, sont placés dans le même ordre, à main gauche. Un rang transversal de piliers soutient un mur mince d'argile, de hauteur d'appui, qui les sépare; le banc ou siége du roi, est en face. Le plus près par derrière, est celui du chef de guerre; et le troisième ou dernier est destiné aux jeunes guerriers, etc. La place du grand chef de guerre est sur le même banc que celle du roi, immédiatement à sa gauche, et tout à côté des blancs. A la droite du

mico ou roi, sont assis les plus vénérables chefs et guerriers. Quand l'assemblée est assise et que la chambre est éclairée, deux hommes d'un moyen âge qui remplissent l'office d'esclaves ou de serviteurs, pour ce temps seulement, paraissent à la porte, tenant chacun de grandes coquilles remplies de boisson noire. Ils entrent et s'avancent à pas lents et mesurés, les yeux et la tête levés, chantant d'une voix basse et douce. Arrivés à six ou huit pas des siéges des blancs et du roi, ils s'arrêtent et chacun pose sa coquille sur un trépied ou petite table; mais ils les reprennent aussitôt, s'inclinent très-bas, et avancent respectueusement en se croisant l'un l'autre vers le milieu de la salle. Celui qui avait posé sa coquille devant les blancs, se trouve alors devant le roi; et celui qui l'avait mise devant le roi, se trouve devant les blancs. Chacun alors présente sa coquille, l'un au roi, l'autre au chef des blancs; et aussitôt que celui qui la reçoit la porte à sa bouche, le serviteur chante deux notes dont il continue chacune aussi long-temps qu'il a d'haleine : tant que ces notes durent, la personne qui tient la co-

quille doit boire ou du moins la tenir à sa bouche ; ces deux longues notes sont très-imposantes ; elles portent à l'imagination l'idée d'un hommage religieux. Leur son ressemble assez à celui de *a-hoo—ojah*, et *a-lu-yah*. On fait la même cérémonie à tous les membres de l'assemblée, tant que la boisson et la lumière durent. Aussitôt que l'on a commencé à boire, on apporte des pipes et du tabac. On met aux pieds du roi la peau d'un chat sauvage ou d'un jeune tigre, remplie de tabac, avec la grande pipe royale magnifiquement ornée : cette peau est ordinairement celle de l'animal dont la famille ou tribu du roi porte le nom, comme chat sauvage, loutre, ours, serpent à sonnette, etc. On met de même une peau de tabac aux pieds du chef blanc de la ville ; lorsqu'il en a rempli sa pipe, elle passe à un autre, quoique chacun ait en outre sa peau de tabac à lui. Le roi ou chef fume le premier, avec une grande pipe, quelques bouffées qu'il souffle avec une sorte de cérémonie, d'abord vers le soleil, ou comme on le croit généralement, vers le grand Esprit, parce qu'il envoie cette

bouffée en haut. Il en souffle ensuite vers les quatre points cardinaux, puis vers les blancs qui sont dans la salle. Un esclave prend alors la pipe de la main du mico, et la présente au chef blanc, puis au grand chef de guerre ; de là elle circule dans le rang des chefs et des guerriers, et revient enfin au roi. Après cela, chacun remplit sa pipe, avec son propre tabac ou celui de son voisin.

La grande place publique est ordinairement isolée au centre, et dans la partie la plus élevée de la ville. Elle est composée de quatre corps-de-logis carrés ou cubiques, formant quatre maisons d'un seul étage, uniformes, et de dimensions absolument pareilles. Ils sont disposés de manière à former un carré parfait renfermant entre eux une aire d'un demi-acre de terre, plus ou moins, suivant la force et la population de la ville, ou la volonté des habitans. A chaque encoignure, est un chemin ou passage : tous sont d'une largeur égale. Ces bâtimens sont construits avec des solives fortement enfoncées en terre. Les murs sont remplis et proprement enduits avec du mortier d'argile. Les mai-

sons sont ainsi fermées de trois côtés, c'est-à-dire, par derrière et par les deux bouts, à l'exception d'un intervalle d'environ deux pieds, qu'on laisse ouvert pour servir de fenêtre et donner passage à l'air. La face qui regarde la place est absolument ouverte. Un de ces bâtimens est, à proprement parler, la chambre du conseil; c'est là que le Mico, les chefs et les guerriers qui ont des affaires, ou qui désirent de s'y rendre, s'assemblent tous les jours, en conseil, pour écouter toutes les plaintes, et prononcer sur tous les différens qui s'élèvent entre les citoyens; donner audience aux ambassadeurs et étrangers, et apprendre les nouvelles des villes confédérées et des nations alliées ou éloignées. On y confère aussi sur les affaires particulières de la ville, comme la construction d'habitations pour de nouveaux citoyens, l'établissement des jeunes familles, l'agriculture, etc. Ce corps-de-logis diffère un peu des trois autres; il est entièrement fermé de trois côtés, par-derrière et aux deux bouts; et de plus, une cloison en sépare la largeur d'un bout à l'autre, et le divise en deux

appartemens. Celui du fond est absolument obscur ; il n'est percé que de trois petites ouvertures voûtées, par lesquelles on y entre de la pièce de devant, et qui ne sont pas plus grandes qu'il ne faut pour qu'un homme y entre en rampant sur ses mains et ses genoux. Cet endroit retiré me paraît être (1) un sanctuaire consacré à la religion ou aux artifices des prêtres. C'est là que sont déposées toutes les choses sacrées, le vase médicinal, les sonnettes, les chapelets de sabots de chevreuil, et autres ustensiles propres aux conjurations. C'est là aussi qu'est le calumet ou la grande pipe de paix, étendard royal, fait avec les plumes de la queue de l'aigle blanc, travaillé avec soin, et déployé comme un éventail ouvert sur un sceptre ou bâton. Quand on le porte pour la paix, il est aussi blanc, aussi propre qu'il est possible ; mais quand il doit servir à la guerre, les plumes en sont teintes en

(1) *Sanctorium*, ou temple sacré. Il y a, dit-on, peine de mort contre toute personne autre que le Mico, le chef de guerre et le grand-prêtre, qui oserait y entrer. Personne n'y est admis que par la permission des prêtres qui le gardent nuit et jour.

rouge. La pièce de ce corps-de-logis qui regarde la place, est en outre partagée en trois divisions par deux murs ou cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans chacune de ces enceintes, sont trois rangs de bancs qui s'élèvent l'un derrière l'autre, pour recevoir le sénat et l'assemblée dans le même ordre qu'on observe dans la rotonde. Les trois autres bâtimens qui composent la place, sont également meublés de trois rangs de siéges ou sofas, et servent de salle de banquet, tant pour les membres du conseil, que pour les spectateurs. Ils y affluent en tout temps, surtout dans les fêtes publiques, auxquelles toutes les classes de citoyens assistent nuit et jour pendant la belle saison. Cependant les femmes et les enfans viennent rarement à la place publique.

Les piliers, ainsi que les murs des bâtimens qui composent la place publique, sont ornés de diverses peintures et sculptures. Ce sont, je crois, des espèces d'hiéroglyphes, et comme une histoire ou légende des événemens politiques ou sacerdotaux. Ces peintures sont dans le genre des caricatures. Ce sont des hommes dans

diverses attitudes, dont quelques-unes assez bouffonnes ; d'autres qui ont la tête de quelque animal, d'un canard, d'un dindon, d'un ours, d'un renard, d'un loup, d'un daim, etc. ; quelquefois, ce sont ces animaux qui sont représentés avec des têtes d'hommes. Ces figures ne sont point mal exécutées : le dessin en est hardi, libre et bien proportionné. Les piliers qui soutiennent la salle ouverte du bâtiment de la place qui sert aux conseils, sont ingénieusement travaillés, imitant de grands serpens mouchetés, qui ont l'air de monter au plancher : allusion à ce que les Otasses sont de la famille ou tribu du serpent. Lorsque je m'y trouvai, toute la ville était dans les remèdes, le jeûne, et, je peux dire, la prière, pour détourner le fléau d'une funeste maladie qui, depuis peu, avait affligé le peuple, et avait mis au tombeau un grand nombre de citoyens. Ces jeûnes durent sept ou huit jours, pendant lesquels les habitans ne mangent qu'un peu de maigre gruau fait avec de la farine de maïs et de l'eau. Ils prennent, en même-temps, par manière de médecine, une forte décoction de l'Iris

versicolor, qui est un puissant cathartique. Ils ont cette racine en grande vénération. Chaque ville en cultive une petite plantation. Près de celle-ci il y a une grande mare artificielle qui en est plantée et presque couverte. C'est de-là qu'ils tirent ordinairement de l'argile pour faire leurs poteries, et le mortier qu'ils emploient à enduire leurs maisons. J'y remarquai l'endroit où ils avaient creusé depuis peu de la racine de cette Iris.

Au milieu d'un grand carré long qui joint la ville, et qui était entouré d'une banquette basse ou terrasse, est planté un grand pilier fait comme une épingle. Il a environ quarante pieds de haut ; et il a, près de terre, entre deux et trois pieds de diamètre. Il va de-là, toujours en diminuant, jusqu'à son extrémité supérieure, qui se termine en pointe. Il est de bois de Pin, et sort d'une petite montagne artificielle, basse et ronde : mais il penche un peu d'un côté. Je demandai aux Indiens et aux traiteurs quel en était l'objet. Ils me répondirent qu'ils n'en savaient rien. Les Indiens prétendent que leurs ancêtres l'ont trouvé dans le même état,

quand ils sont venus prendre possession du pays : et ils ajoutent que les hommes rouges qui le possédaient avant eux, et qu'ils vainquirent, n'en savaient pas plus qu'eux. Leurs ancêtres l'avaient de même trouvé en arrivant. Ce monument, tout simple qu'il est, peut mériter l'attention du voyageur; il donne lieu naturellement aux questions suivantes : A quoi était-il destiné ? Quelle a été sa durée, d'où lui vient son incorruptibilité ? Quels procédés, quelles machines ont été employés pour l'amener là, et pour l'y placer. La seule espèce de Pin dont le bois (c'est-à-dire, une aussi grande portion du tronc) passe pour incorruptible, exposée à l'air libre et aux injures de toutes les saisons, est le Pin à longues feuilles, *Pinus palustris*; et il n'en croît aucun à moins de douze ou quinze milles de cet endroit. Cet arbre ne venant naturellement, que sur les côtes sèches, hautes et nues, où il se trouve un sol sablonneux et des savannes fraîches et humides, il a fallu qu'un grand nombre d'hommes réunît ses forces pour amener celui-ci sur des rouleaux, ou de quelque autre manière semblable.

Le dimanche, avant que de quitter Otasse, je ne pus m'empêcher de remarquer la solemnité qui régnait dans la ville, le silence et l'air de recueillement des habitans rouges. On en voyoit très-peu dehors : leurs portes étaient fermées ; et si un enfant s'avisait de sortir, on le faisait rentrer aussitôt. Je demandai ce que cela signifiait. On me répondit que, comme c'était jour favori ou le sabat des blancs, les Indiens le gardaient religieusement, comme consacré au Grand-Esprit.

La nuit qui précéda le 2 janvier 1778, il avait fait un temps clair et froid. Le matin, la terre était toute blanche d'une belle gelée. Je partis pour Augusta, avec une compagnie de traiteurs. Il y avait quatre hommes, conduisant environ trente chevaux, dont vingt étaient chargés de cuirs et de fourrures. Chaque charge était supposée peser, l'une portant l'autre, cent cinquante livres. En trois jours, nous arrivâmes près de l'Apalachucla ou rivière Chata-Uche. Nous la traversâmes aux deux villes Chehaw et Usseta. Ces deux villes se joignent presque : et cependant,

on y parle deux langues presque aussi différentes entre elles que le Muscogulge et le Chinois. Après avoir quitté la rivière, nous ne rencontrâmes rien d'important ou qui méritât d'être observé, jusqu'à Oakmulge, où nous arrivâmes vers le soir. Nous y campâmes dans d'anciennes plantations Indiennes, à la vue des flots écumans de la rivière qui, dans ce moment, surmontaient ses bords. Là, étaient deux compagnies de traiteurs d'Augusta, destinées pour la nation, elles consistaient en quinze ou vingt hommes avec soixante-dix ou quatre-vingts chevaux, dont la plupart étaient chargés de marchandises. Ils avaient traversé la rivière le matin, et dans le passage, ils avaient perdu six chevaux : ces animaux s'étant empêtrés dans les lianes qui bordent la rivière au lieu du débarquement, s'étaient noyés. Mais l'eau commençait à baisser, et nous nous flattâmes que, le lendemain. la rivière serait rentrée dans son lit. Nous nous occupâmes sur-le-champ, à disposer notre bateau portatif. Il avait environ huit pieds d'eau, était d'un fort cuir plié et porté sur le

haut d'une charge de peaux de daim (1). On l'eut bientôt préparé ; ce qui se fit de la manière suivante. Nous commençâmes par couper une perche de Chêne blanc; et y ayant fait à chaque bout, une entaille, nous la courbâmes pour en former la quille, faisant ainsi la proue et la poupe d'une seule pièce ; nous plaçâmes cette quille dans le fond du bateau. D'assez fortes courbes la croisant au fond, et levant leurs pointes en haut, ouvrirent le corps de la barque. Elles furent attachées au bord par des courroies, à deux autres perches courbées en-dehors. L'extérieur du bord forma les gunwhales (2). Nous eûmes ainsi, en une heure de temps, une barque montée; après quoi nous y attachâmes deux petites rames. Notre bateau ainsi préparé, et nos chevaux en pâture, chacun se retira pour prendre du repos ou pour se livrer à l'exercice qui pouvait le

(1) La plupart des peaux qui nous viennent de ces contrées, et auxquelles dans le commerce on donne le nom de peaux de daim, sont des peaux de chevreuil. *N. d. Tr.*

(2) Pièces de bois qui, dans les vaisseaux, s'étendent depuis le milieu du pont jusqu'au gaillard d'avant. *N. d. Tr.*

mieux lui convenir. J'étais alors fort triste. Je cherchai mon amusement dans la solitude, et je dirigeai mes pas vers les grandes plaines, les bosquets et les hautes forêts A la nuit, je revins au camp, où je trouvai mes compagnons gais et tranquilles. La soirée était calme et assez chaude. La bécasse, *scolopax*, gazouillant dans le haut des airs, descendait doucement en décrivant une spirale, et venait se poser sur la terre humide. Cet oiseau paraît en Pensylvanie, dans le commencement du printemps, lorsque l'Orme et l'Erable commencent à fleurir. Ici l'Erable rouge et le Sureau montraient leurs premières fleurs : le jasmin jaune était prêt à ouvrir ses boutons dorés, et la gracieuse Azalea se préparait à déployer ses charmes.

La matinée fut fraîche et agréable. Après avoir reconnu les côtes de la rivière, et consulté avec nos malheureux confrères, qui avaient retardé leur départ pour nous aider à franchir ce dangereux passage, nous nous déterminâmes à le tenter. Notre barque lancée sur les flots bruyans passa heureusement à plusieurs reprises, et transporta tous nos effets.

Enfin, je m'embarquai dessus avec trois de nos gens, et plusieurs paquets de cuir. Nous nous éloignâmes de la côte, en disant adieu à nos généreux camarades, qui lorsque nous fûmes débarqués en sûreté de l'autre bord, répondirent à nos salutations. Nous continuâmes alors notre marche, traversâmes l'Ocone de la même manière, et avec le même succès, et vînmes camper dans des plaines fertiles, sur le bord de cette belle rivière. Le jour suivant nous reprîmes notre chemin, et campâmes le soir près des eaux de la grande Ogeeche. Le jour d'après, nous traversâmes, avant de camper, plusieurs de ses grandes branches, et le lendemain, nous passâmes la plus considérable, qui étant large et rapide, ne se trouva guéable qu'avec beaucoup de danger et de difficulté. Nous n'éprouvâmes cependant à ce passage, aucune perte; mais quelques-uns de nos chevaux furent rudement froissés, ayant perdu pied, et ayant été poussés par le courant contre des rochers. Mon cheval étant de même entraîné de dessus des roches feuilletées qui étaient à fleur d'eau, plongea dans des trous profonds: je fus très-mouillé, mais je me

tins ferme, et j'arrivai sain et sauf. Cependant, j'eus beaucoup à souffrir, parce que le temps était très-froid. Nous campâmes de bonne heure, et ayant fait de grands feux avec des souches de Pins et d'autres bois, nous nous séchâmes et nous tînmes chauds pendant toute la nuit. Après deux autres jours d'une marche pénible, nous arrivâmes à Augusta.

Obligé de passer dans cette ville deux ou trois jours pour y renouveler mes vêtemens qui étaient absolument usés, je profitai de cette occasion pour aller voir mon ami le docteur Wells, à son habitation près de la ville. Pourvu d'habits et après avoir acheté un assez bon cheval Indien, je pris congé de mon hôte, et me préparai à partir pour Savanna.

Aussitôt après mon départ d'Augusta, je fus joint sur la route par un particulier, natif d'Irlande. Il était arrivé depuis peu dans cette partie de l'Amérique, avec le projet de former une habitation en Georgie, principalement pour y cultiver les végétaux et les fruits qu'on cultive avec succès sur les bords de la Méditerranée, et qui contribuent si puissamment au commerce du

Levant, savoir : *Vitis vinifera* pour les vins, *Vitis Corinthiaca* pour les raisins de Corinthe, *Vitis allobrogica*, pour les Raisins, Oliviers, Figuiers, Mûriers pour l'éducation des vers-à-soie, Amandiers, Pistachiers, Capriers, Citronniers, tels que *Citrus aurantium*, *Citrus limon*, *Citrus verrucosa*, etc. C'était un homme fort intelligent, curieux d'apprendre, et communiquant volontiers les lumières que lui-même avait acquises dans la science utile de l'agriculture. C'était par conséquent un fort agréable compagnon de voyage. Chemin faisant, nous nous arrêtâmes un peu pour nous reposer et nous rafraîchir aux grandes sources, près de la route, à notre main gauche, à peu-près à moitié chemin entre Augusta et Savanna. Cette source singulière d'eau fraîche et transparente, sort brusquement de terre au pied d'une colline médiocrement élevée, et forme un bassin de près de dix toises de large, pratiqué dans une couche horizontale de roches tendres, d'une composition hétérogène, dont la majeure partie est une concrétion testacée de coquilles entières ou brisées, de sable,

etc. Le tout forme une grossière espèce de pierre calcaire. L'ébullition est copieuse, active et continue. Elle se fait par des brisures du rocher, qui sont à sept ou huit pieds de profondeur : et elle est si forte, que la surface de l'eau, immédiatement au-dessus, se soulève et se gonfle d'une manière très-sensible. L'eau s'écoule avec rapidité de la fontaine, formant sur-le-champ un grand ruisseau, qui a deux ou trois toises de large, et cinq à six pieds de profondeur. Il y a dans cette fontaine, une multitude de poissons de différens genres, sur-tout plusieurs espèces de brêmes, de truites, de poisson chat, etc. Il était curieux de voir tous ces poissons monter et descendre continuellement au travers des ouvertures du rocher. Je remarquai que nous n'avions traversé ni ruisseau ni cours d'eau, dans l'espace de douze ou quinze milles autour de cette fontaine, mais nous avions eu en vue, sur notre droite, à peu de distance de la route, de vastes savannes, des marais, et des prairies couvertes de cannes, que nous présumâmes pouvoir être les réservoirs qui alimentaient cette merveilleuse

source. Sur les hauteurs voisines de la fontaine, croissaient *Magnolia grandiflora, Laurus Borbonia, Quercus semper virens, Callicarpa*; à une petite distance, était un bosquet de Cassine, et dans un ancien champ, tout auprès, on voit quelques petites montagnes Indiennes. Nous fîmes plusieurs milles sur des chaînes de collines basses, dont la surface était couverte de cailloux de diverses couleurs, rayés et nués de rouge, de blanc, de brun et de jaune. La plupart avaient été rompus ou éclatés en morceaux, probablement par les anciens Indiens qui en faisaient des bouts de flèches, des dards, des couteaux, etc.; car je remarquai parmi les cailloux plusieurs de ces instrumens informes, les uns rompus, les autres qui s'étaient brisés pendant qu'on les travaillait. Ces pierres semblaient être une espèce de jaspe ou d'agate.

Je m'arrêtai aussi dans ma route à Silver-Bluff, et j'allai voir l'honnête M. Golphin, tant pour le remercier des obligations que je lui avais, que pour remplir la promesse que j'avais faite à M. T...y, traiteur de Mucclasse. M. Gol-

phin me déclara que cet homme était dans une très-mauvaise position, et qu'il craignait fort pour lui. Cependant, il me promit qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour le sauver.

Après cinq jours d'une marche agréable, nous arrivâmes à Savanna.

Liste des Villes et Tribus alliées qui composent la puissante confédération des Creeks ou Muscogulges.

Villes sur la rivière Tallapoose ou Oakfuske.

Oakfuske, d'en haut. Oakfuske, d'en bas. Ufale, d'en haut. Ufale, d'en bas. Sokaspoge. Tallase, la grande. Coolome. Ghuaclahatche. Otasse. Cluale. Fusahatche. Tuccabatche. Cunhutke.	Ces villes parlent la langue Creek ou Muscogulge, qu'on appelle la langue mère.
Mucclasse. Alabama.	Parle la langue Stinkard.
Savannuca.	Parle la langue Uche.
Whittumke. Coosauda.	Parlent la langue Stinkard.

Villes sur la rivière Coosau.

Abacooche.	Parle un dialecte du Chicasaw.

Pocontallahasse. Hickory Ground. (nom donné par les traiteurs.)	Parlent la langue Muscogulge.

Natche. Parle le Muscogulge et le Chicasaw.

Villes sur les branches de la rivière Coosau.

Wiccakaw. Fish Pond. (nom donné par les traiteurs.) Hillaba. Kiolege.	Parlent la langue Muscogulge.

Villes sur l'Apalachucla ou rivière Chata-Uche.

Apalachucla. Tucpauska. Chockeclucca. Chata-Uche. Checlucca-ninne. Hothletega. Coweta. Usseta.	Parlent la langue Muscogulge.

Uche. Parle la langue Savannuca.
Hooseche. Parle la langue Muscogulge.

Chehaw. Echeta. Occone. Swaglaw, la grande. Swaglaw, la petite.	Parlent le Stinkard.

Villes sur la rivière Flint, comprenant les Séminoles ou Creeks inférieurs.

Suola-nocha.
Cuscowilla ou Allachua.
Talahasochte.
Caloosahatche.

— Great Irland. — Great Hammock. — Capon. — Saint-Marc. — Forks.	Noms donnés par les traiteurs.

Et plusieurs autres de moindre importance.

Les Séminoles parlent les deux langues, Stinkard et Muscogulge.

Total, cinquante cinq villes, outre plusieurs villages non nommés ici. En comptant par chaque ville, l'une dans l'autre, deux cents personnes, calcul très-modéré, cela ferait onze mille habitans.

Il me paraît assez prouvé, par diverses circonstances, que ce puissant empire ou cette confédération des Muscogulges est sortie de celle de Natches, et s'est établie sur ses ruines, ainsi que le pense M. Dupratz (1). D'après le récit des Muscogulges eux-mêmes, ils sont venus du Sud Ouest, de l'autre côté du Mississipi, quelques temps avant que les Anglais fondassent la colonie de la Caroline, et bâtissent Charlestown. L'histoire qu'ils racontent du peuple et du pays d'où ils sont sortis, des causes qui le leur ont

(1) Le Page Dupratz, auteur de l'Hist. de la Louisiane, 3 vol. in-12. Paris, 1758. *N. d. Tr.*

fait quitter, des suites de leur émigration, etc., ressemble beaucoup à celle que donne l'historien déjà cité de celle des Natches. Peut-être faisaient-ils, comme alliês ou confédérés, partie de ce puissant empire des hommes rouges. Les Muscogulges, poussant par degrés leurs établissemens sur leur frontière Nord-Est, se seront successivement accrues jusqu'au temps de la dissolution de l'empire Natches. Formant alors la tribu la plus nombreuse, la plus puissante et la plus belliqueuse, ils auront commencé par subjuguer les diverses peuplades qui constituaient autrefois les Natches, et les unissant avec eux, auront formé une confédération nouvelle, sous le nom de Muscogulges.

La langue Muscogulge est à présent le langage dominant ou national. Celle que parlent les Chicasaws, les Chactaws et même les restes des Natches ne sont, si l'on en croit les Creeks et les traiteurs, que des dialectes du Muscogulge. Il est probable que les Natches, lorsqu'ils étaient les plus forts, appelaient la leur la langue nationale, et regardaient comme des dialectes celles des Creeks, des Chicasaws,

casaws, etc. On ne sait, au juste, quelle est la véritable langue mère.

Quant à ces nombreuses peuplades ou tribus, aujourd'hui comprises dans la confédération Muscogulge, et qui parlent le Stinkard, langue radicalement différente du Muscogulge, ce sont, sans aucun doute, les restes épars des nations diverses qui habitaient les contrées basses ou maritimes de la Caroline et de la Floride, depuis le cap Fear, en tirant à l'Ouest, jusqu'au Mississipi. Le langage des Uches et des Savannucas est un troisième idiome essentiellement différent du Stinkard et du Muscogulge. Ce semble être une langue plus septentrionale. C'était, je crois, celle des nombreuses tribus qui, jadis, habitaient et possédaient les parties maritimes du Maryland et de la Virginie. Un ancien traiteur m'a assuré que les Savannucas et les Shawaneses parlaient la même langue, ou que du moins leurs langages avaient l'un avec l'autre beaucoup de ressemblance.

CHAPITRE IX.

Après mon retour de chez les Creeks, j'employai le printemps et le commencement de l'été à revoir les divers districts de la Georgie et des frontières de la Floride, où j'avais remarqué des choses curieuses. Je fis, de ces objets, des collections que j'expédiai pour l'Angleterre. J'eus occasion, dans le cours de ces promenades et de ces recherches, d'observer en pleines fleurs, et portant en même temps des fruits mûrs, le nouvel arbuste à fleurs, qui ressemble au *Gordonia* (1). Il mérite d'être mis au premier rang des arbres à fleurs, tant par la beauté que par le parfum de celles qu'il porte. Il

(1) Au premier aspect de la fructification et du port de cet arbre, je fus porté à croire que c'était une espèce de *Gordonia*. Mais depuis, par un examen plus attentif, et en comparant les fleurs et ses fruits avec ceux du *Gordonia lasianthus*, j'ai trouvé des caractères assez nombreux et assez frappans pour le séparer de ce genre, et en faire le chef d'une nouvelle famille que nous avons honorée du nom de Benjamin Franklin. — *Franklinia Alatamaha*.

croît à quinze ou vingt pieds de haut, se séparant en branches alternes; les feuilles sont oblongues, très-larges vers leur extrémité, et terminées par une pointe aiguë, en général un peu réfléchie. Elles sont légèrement dentées en scie, minces vers leur base, et sessiles ou portées sur de très-courts pétioles, posées en ordre alterne; elles sont aux extrémités des rameaux, nombreuses et rapprochées; mais, vers le bas, elles sont plus éparses. Les fleurs sont très-grandes, parfaitement épanouies, blanches comme la neige et ornées, dans leur centre, d'une couronne ou touffe de brillantes étamines de couleur d'or. Le pétale ou segment inférieur de la corolle est creux, formé comme un bonnet ou un casque, et renferme absolument les quatre autres jusqu'au moment de l'épanouissement de la fleur. Sa surface extérieure est couverte d'un duvet court et soyeux. Les bords des pétales sont crispés ou plissés. Ces grandes fleurs blanches sont solitaires et sessiles dans les aisselles des feuilles; comme, vers les extrémités des rameaux, elles se touchent presque, et que, pour

l'ordinaire, plusieurs sont ouvertes à-la-fois, elles font un bel effet. Le fruit est une grande boëte ou capsule ronde, séche, ligneuse, qui s'ouvre à chaque bout par cinq fentes alternatives, contenant dix cellules, dont chacune est remplie de semences séches et ligneuses. Cet arbre curieux fut observé pour la première fois, en cet endroit, il y a dix ou douze ans, par mon père John Bartram, que j'accompagnais dans des recherches botaniques. Mais nous étions alors déjà avancés en automne ; et nous ne pûmes prendre aucune opinion sur la classe ou la famille à laquelle il devait appartenir.

Nous ne l'avions jamais vu croître ailleurs ; et jamais, depuis, dans aucun de mes voyages, depuis la Pensylvanie jusqu'à la pointe coupée, sur les bords du Mississipi, je ne l'ai trouvé croissant naturellement : ce qui semble assez extraordinaire. Il y a ici deux ou trois acres de terre où il est très-abondant.

L'autre arbuste singulier et nouveau, que je vis ici en pleines fleurs, ne s'est jamais offert à moi dans tous mes voyages

qu'en deux endroits, autres que la Floride orientale, dans le voisinage des côtes de la mer. Je lui donnai provisoirement le nom de *Bignonia Bracteata*.

CHAPITRE X.

AYANT alors complété mes collections en Georgie, je quittai ces contrées méridionales pour revenir à Charlestown. Je partis un soir de Savanna, en conséquence d'une pressante invitation de l'hon. Jonathan Bryan, qui revenait de la capitale à sa maison de campagne, à environ huit milles en remontant le cours de la Savanna. Cette habitation est très-agréablement située. Il y a de vastes jardins garnis de beaucoup d'arbres fruitiers et d'arbustes à fleurs. Je remarquai, dans un endroit bas et humide, en un coin du jardin, l'Ado, *Farum esculentum*. On cultive beaucoup cette plante dans les parties maritimes de la Georgie et de la Floride, à cause de sa grosse racine semblable à un navet, qui rôtie ou bouillie, est excellente à manger, et a le goût de l'igname. Les feuilles de cette belle plante sont très-grandes et d'un fort beau vert. Le Spathe est grand, circulaire, et le chaton se termine par une longue langue tubulée, nue et par-

faitement blanche. Peut-être est-ce-là l'Arum colocasia. On a encore ici une autre espèce d'*Arum esculentum*, qu'on appelle *Tannier*, qui est une grande et belle plante. On la cultive beaucoup pour en manger, sur-tout parmi les nègres.

Dans la nuit qui suivit notre arrivée, plusieurs domestiques de M. Bryan revinrent à la maison avec des charges de pigeons sauvages, *columba migratoria*, qu'ils avaient pris, ce semble, en fort peu de temps, dans un marais voisin. On les prend à la lumière des flambeaux. Les oiseaux de chaque espèce choisissent pour y coucher des endroits particuliers, où ils se rassemblent le soir en nombre incroyable, sur de petits arbres, des buissons, qui couvrent des buttes dans l'intérieur des grands marais. Plusieurs personnes vont ensemble, à cette espèce de chasse qui se fait dans l'obscurité. Les uns portent de petits faisceaux d'éclats de pin résineux, pour faire des torches. D'autres ont des sacs, et d'autres se pourvoient de perches ou de planchettes. Ainsi préparés, ils approchent du lieu où sont couchés les oiseaux. L'éclat subit

de la lumière les étonne et les éblouit. Quelques-uns tombent des branches à terre. D'autres sont frappés à coups de planchettes. Ils sont si étourdis du bruit et du feu, que, sans pouvoir fuir, ils se laissent prendre et mettre dans les sacs. Ce sont principalement les petits glands du *Quercus phyllos*, du *Quercus aquatica*, du *Quercus semper virens*, du *Quercus flammula*, et autres, qui engagent ces oiseaux à venir en automne, dans ces contrées méridionales. Ils y passent gaiement leurs jours, et s'y nourrissent abondamment pendant tout le temps que le froid dure dans le Nord. Aux approches de l'été, ils retournent dans leurs pays septentrionaux pour y faire leurs petits.

Etant parti le lendemain, je passai la rivière au bas de Zubley, à environ cinquante milles au-dessus de Savanna. Trois jours après j'arrivai à Charlestown.

Je remarquai en chemin, près de Jacksonsbourg, l'*Aster fruticosus*, croissant nombreux dans de bonnes terres humides, ordinairement près les bords des canaux. C'est un joli arbuste à fleurs pour les jardins d'automne; il peut atteindre la

hauteur de huit ou dix pieds, lorsqu'il est soutenu par des arbres voisins.

Après quelques jours de résidence à Charlestown, je partis pour revenir dans mon pays natal. A environ neuf milles au-dessus de la ville, j'eus à traverser la rivière Cooper, qui là a un mille de large. La maison où logent les gens du bac étant de l'autre côté, je hissai pour signal ma couverture, au haut d'une perche. Comme elle était blanche, elle fut aisément apperçue. On vint à moi, et je passai sans difficulté. Après trois autres jours d'une marche facile, je traversai la baie de Winyaw, précisément au-dessous de Georgetown. Deux jours après, j'étais à l'extrémité occidentale de Long-Bay, où je logeai à une grande indigoterie. Le lendemain matin je repartis de bonne heure, et après avoir traversé des hauteurs sablonneuses qui ne produisent guère que des *Quercus pumila*, *Myrica cerifera*, *Cassine*, *Sideroxylon* et *Andromeda*, auxquels s'entrelacent diverses espèces de *Smilax*, j'allai sur la baie, qui est une plage de sable ferme, exposée, dans une étendue de quinze

milles, à l'action continuelle des flots de l'océan atlantique. Vers la marque des eaux basses, sont des grouppes de rochers de *Helmintholitus*, concrétion dure ou pétrification de diverses coquilles marines, de sable fin et de débris de coquillages. A quinze ou vingt toises plus loin que la marque des eaux basses, est un récif de ces roches qui lèvent leurs têtes inégales au-dessus de l'eau, et bravent les continuels assauts des vagues. Celles-là, cependant, aidées par le frottement du sable, les entament, y creusent des passages, des cavités, et les grands coups de mer achevant leur ouvrage, brisent ces roches minées et en dispersent les fragmens sur le sable de la côte. Il est assez agréable de se promener à cheval sur ce sable ferme et net, parsemé de coquillages de diverses couleurs.

Je m'aperçus qu'au-devant de moi venaient plusieurs personnes, que je reconnus bientôt pour être une troupe de nègres. J'avais lieu de craindre cette rencontre. Cet endroit est fort isolé. J'étais à plusieurs milles de toute maison ou

habitation, et je craignais que ces nègres ne fussent des voleurs. Il s'en trouve souvent ici, et plusieurs personnes y ont été attaquées, volées et quelquefois tuées par eux. J'étais d'ailleurs seul, sans armes, mon cheval était fatigué : me trouvant ainsi, de toutes manières, en leur pouvoir, je n'avais d'autre parti à prendre que de me résigner et de les attendre ; aussitôt que je les aperçus distinctement à un mille ou deux, je descendis pour me reposer et laisser prendre haleine à mon cheval, me proposant, s'ils me montraient des intentions hostiles, de chercher mon salut dans la fuite. Ainsi préparé, lorsque je les vis s'approcher, je remontai à cheval, je partis avec vîtesse. Quoique armés de bâtons, de haches et de pioches, ils se rangèrent des deux côtés du chemin, et me laissèrent passer tranquillement. Leur chef me dit à qui ils appartenaient, et m'ajouta qu'ils allaient pour monter une nouvelle habitation à l'extrémité occidentale de la baie. Je jetai d'abord autour de moi, des regards inquiets, craignant que ce ne fût là l'avant-garde de la

troupe, et que leur projet ne fût de me faire tomber dans une embuscade pour m'environner. Mais ils restèrent tranquilles, et ne me donnèrent plus d'inquiétude. Dans l'après-midi, je passai dans la vase, à l'extrémité orientale de la baie, et le soir, je trouvai un bon gîte. Le lendemain matin, étant parti de bonne heure, je traversai la rivière Little, à l'endroit où sont les limites, c'est-à-dire, sur la ligne qui sépare la Caroline méridionale de la septentrionale. Dans un ancien champ, sur le bord de la rivière, à peu de distance de la maison du bac est un *Magnolia grandi-flora* isolé. C'est-là, dit-on, l'endroit le plus septentrional où se trouve cet arbre. Je traversai, ce jour-là, de grandes Savannes magnifiquement décorées par des fleurs tardives d'automne; telles que *Helianthus*, *Rudbeckia*, *Silphium*, *Solidago*, *Helenium serratula*, *Cacalia*, *Aster*, *Lilium Martagon*, *Gentiana caerulea*, *Chironia Gentiana saponaria*, *Asclepias coccinea*, *Hypericum*, *Rhexia pulcherrima*, etc.

Je remarquai aussi, en grande abondance, dans ces Savannes, la bizarre *Dionea*

muscipula, Dionea Ellis epis. adlinæum; miraculum naturae, folia biloba, radicalia ciliata conduplicanda sensibilia, insecta incarcerantia, syst. vegetabil. par. 335.

Cette plante singulière semble avoir reçu de l'auteur de la nature des facultés très-supérieuses à celles de tous les autres végétaux (1). Les premiers individus de ce genre ont été communiqués aux curieux de l'ancien monde, par John Bartram, voyageur et botaniste Américain, qui a contribué autant, ou plus que qui que ce soit, à étendre la nomenclature de la botanique de l'Amérique septentrionale, aussi bien que son histoire naturelle.

Après avoir traversé ces vastes savannes, je parvins par degrés, en montant des collines sablonneuses, aux forêts de Pins épars. Le soir, j'arrivai à Oldtown, près Brunswick, où je logeai. Brunswick est une ville maritime, avec un port, sur la rivière Clarendon ou du cap Fear, à environ trente milles au-dessus de son embouchure. Il y a environ trente ans qu'elle étoit le siége du gouvernement, lorsque Arthur Dobbs était gouverneur et com-

(1) Voyez l'Introduction.

mandant en chef de la Caroline septentrionale. Je continuai à remonter le long de la côte occidentale de la partie Nord-Ouest de la rivière cap Fear, et je m'arrêtai deux ou trois jours à l'habitation de F. Lucas esq., à quelques milles au-dessus du ruisseau de Livingston, branche considérable du Nord-Ouest. Ce ruisseau sort de vastes marais, dans le voisinage du beau lac Wakamaw, source d'une belle rivière de ce nom, qui court au Sud pendant soixante-dix ou quatre-vingt milles, et verse ses eaux dans la baie de Winkaw, à Georgetown. Le lac Wakamaw a vingt-six milles de circuit. Les terres, sur sa rive orientale, sont fertiles et agréablement disposées en pentes, qui conduisent à de jolies éminences. Au Nord-Ouest, il est bordé par de riches terres marécageuses, propres à la culture du riz. Le lac est à douze milles dans l'Ouest, de chez Moore esq., dont l'habitation est sur les bords du Nord-Ouest.

Continuant à remonter le Nord-Ouest, je passai le ruisseau de Carrer, etc. et m'arrêtai à Ashwood, ancienne demeure du colonel William Bartram. La maison

est près du bord de la rivière, élevée de soixante-dix pieds au-dessus du niveau de l'eau. Cette haute côte se prolonge pendant deux ou trois milles le long de la rivière. Elle jouit d'une magnifique vue sur les terres basses opposées qui, dans leur état inculte, sont couvertes de vastes marais de cannes, et de grandes forêts. Les arbres qui composent celles-ci, sont, en général, des familles suivantes : *Quercus tinctoria*, *Quercus alba*, *Quercus phyllos*, *Quercus aquatica*, *Quercus hemispherica*, *Fraxinus excelsior*, *Platanus occidentalis*, *Liriodendron tulipifera*, *Liquidambar styraci-flua*, *Ulmus*, *Tilia*, *Juglans hickory*, *Juglans cinerea*, *Juglans nigra*, *Morus rubra*, *Gleditzin triacanthos*, *Hopea tinctoria*, *Nyssa aquatica*, *Nyssa sylvatica*, *Carpinus*, et plusieurs autres, particulièrement le *Cupressus disticha*, aussi grand et aussi beau que j'en aie jamais vu. Lorsque ces terres sont dégagées de leurs productions naturelles, et défrichées, elles produisent abondamment, entre autres choses, du froment, du maïs, du coton, du chanvre, du lin, et nombre d'autres excellens végétaux. Ce rivage

perpendiculaire, au pied duquel les eaux coulent rapidement, fait voir d'un coup-d'œil les différentes couches dont sont composées les terres basses de ces contrées maritimes. Dans la plupart, la couche supérieure est un terreau léger, sablonneux, jaunâtre, de dix ou douze pieds de profondeur. Il faut excepter les terres unies et plates qui se trouvent derrière les rivières et dans lesquelles les marnes et les argiles sont très-près de la surface, ainsi que les collines sablonneuses, où l'argile ne se trouve que beaucoup plus avant. Ce terreau sablonneux repose sur une couche épaisse de terre sulfureuse, saline, noire ou de couleur d'ardoise, composée de lames ou feuilles horizontales séparées par des veines très-minces et presque imperceptibles, de particules micacées, au travers desquelles transsude et dégoutte continuellement en petits ruisselets une eau transparente, qui suit des fentes perpendiculaires. Dans quelques endroits, une portion de cette eau limpide semble se condenser sur les bords des veines et des fentes, et y laisse une substance rougeâtre, semblable à

à une gelée qui s'attache aux bords. Cela prouve, j'imagine, qu'elle vient de quelque source ferrugineuse, d'autant qu'elle a une odeur et un goût de fer. Dans d'autres endroits, ces fissures montrent une véritable cristallisation de très-beau sel blanc, qui a une odeur alumineuse ou vitriolique. Il y a des pyrites, des marcassites, des nodules sulfureux, brillans comme du cuivre de différentes formes et grandeurs. Quelques-uns sont isolés, d'autres sont conglomérés : quelques endroits présentent à la vue des couches de matières hétérogènes, placées entre la couche végétale superficielle, et celle de terre noire saline. Elles consistent en divers genres de coquilles marines. Quelques-unes sont entières, d'autres en morceaux. Il y en a aussi de pulvérisées, qui remplissent de leurs débris les coquilles entières et les interstices qui les séparent. Dans d'autres endroits, on remarque, à deux ou trois pieds au-dessous de la terre végétale, une couche de quatre, cinq ou six pieds de profondeur, d'une marne brunâtre, sur un lit de roches calcaires. Celles-ci sont des pétrifications qui semblent com-

posées de divers genres de coquilles marines, de belemnites, de sable, etc., combinés ou unis par un ciment de nature calcaire. Ces masses de rochers sont, en quelques endroits, détachées par veines ou couches d'une terre hétérogène, composée de coquilles, et d'autres productions, tant marines que terrestres, qui semblent être fossiles ou à un certain degré de pétrification, ou avoir subi une transformation quelconque; particulièrement ces productions singulières qu'on appelle becs d'oiseau, dents de requin, *dentes carchariae*, belemnites, etc. tout cela mêlé d'une terre desséchée, composée de sable, d'argile, de parties de marne, de débris de végétaux, etc. On voit aussi des coquilles, des marcassites, des belemnites, des dents de requin, avec des morceaux de bois transformés, aussi noirs et aussi durs que du charbon de terre, tous éparpillés dans des couches de terre noire vitriolique. Lorsque cette terre noire est exposée à l'air sec et au soleil, les petites lâmes minces se séparent, et montrent bientôt une belle cristallisation blanche ou poudre alumineuse; mais cette

poudre disparait promptement, et s'incorpore de nouveau avec la masse générale, qui par degrés se dissout et se délite comme de la chaux-vive. Elle forme alors une poudre grisâtre, micacée, très-fine et très-sèche, qui a l'odeur de la poudre à canon.

Le *Nord-Ouest* du cap Fear a, à Ashwood, près de cent-cinquante toises de large, lorsque le courant est à son niveau ordinaire, et renfermé dans son lit. Il est ici à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix milles de son embouchure. Je vis dans ce voisinage grand nombre de beaux arbustes à fleurs, entre autres *Callicarpa*, *Æsculus pavia floribus coccineis, caule suffruticoso, AEsculus sylvatica, floribus ex albo et carneo eleganter variegatis, caule arboreo, Ptelea trifoliata, Styrax, Stewartia, Fothergilla, Amorpha, Myrica, Stillingia fruticosa, foliis lanceolatis utrinque glabris, fructu tricocco, Olea Americana, foliis lanceolato-ellipticis, baccis atro-purpureis* (Purple berried bay de Catesby), *Ilex Dahoon*, *Cassine Yapon*, *Azalea*, plusieurs variétés; *Kalmia*, *Cyrilla*, *Liquidambar*

peregrinum, *Sideroxylon*, *Andromeda lucida*, etc.

Quittant Ashwood, je continuai à remonter le long du coté occidental de la rivière, pendant environ quarante milles. Là, sur les bords d'un ruisseau, à cinq ou six pieds au-dessous de la surface sablonneuse, on voit se projetant à plusieurs pieds de longueur, des troncs d'arbres pétrifiés, et convertis en une pierre très-dure. Ils sont entre la terre végétale supérieure et la couche de terre noire vitriolique. On trouve dans cette contrée, plusieurs arbres pivores de la même espèce, sortant de la même manière des rivages perpendiculaires de la rivière. Sur les collines de sable, et dans les forêts de Pins, près du chemin, aux environs de ce ruisseau, on voit plusieurs troncs de grands arbres pétrifiés avec leur écorce, ainsi que des morceaux de leurs branches et de leurs racines.

Je traversai Rockfish, grande branche du Nord-Ouest, près de son embouchure ou confluent, et j'arrivai le soir à Cross-Creeks, autre branche très-considérable de la rivière, qui vient la joindre à l'Ouest.

Ce cours d'eau a donné son nom à une belle ville de commerce intérieur située sur des collines d'où le ruisseau descend rapidement. Il serpente ensuite doucement, pendant près d'un mille, dans des terres basses et plates, jusqu'à ce qu'il se jette dans la rivière. Dans ce court espace, il offre plusieurs emplacemens propres à des moulins. Cette position a engagé des hommes actifs et entreprenans à profiter des avantages que leur présentait la nature. Ils ont bâti des moulins qui ont attiré des habitans : ceux-ci ont remarqué des situations propres à d'autres usines : ils ont acheté des terrains, en ont pris à rentes, ont commencé à y exercer les arts mécaniques, de forgeron, de charron, de charpentier, de tonnelier, de tanneur, etc., etc. Leur nombre a encouragé des marchands à s'établir près d'eux. Enfin, dans l'espace de huit ou dix ans, d'un moulin à farine, d'un moulin à scie, d'une boutique de forgeron et d'une taverne, est née une ville commerçante et riche qui est devenue la capitale du comté de Cumberland. Les principaux habitans du comté reconnaissant

les avantages de cette position sur le bord d'une grande rivière navigable, ont demandé à l'assemblée une charte, qui les autorisât à acheter un terrain suffisant pour fonder une grande ville. L'ayant obtenue, ils en ont sur-le-champ tracé le plan, et l'ont nommé Cambelton, par considération pour Cambel esq., homme distingué par son mérite, et habitant du comté. Lorsque j'y passai, il y a environ vingt ans, on en marquait l'enceinte : elle contenait alors une vingtaine d'habitations : aujourd'hui, elle compte plus de mille maisons, a plusieurs riches marchands, possède de beaux bâtimens publics, et voit affluer dans ses murs un grand concours d'habitans et de voyageurs. Elle fait un commerce actif et continuel, par des charriots avec les établissemens reculés dans les terres, et par des bateaux avec Willmington, ville maritime et florissante située sur le Clarendon, à environ cent milles au-dessous de celle-ci, et à quarante milles au-dessus des caps.

La rivière Clarendon, ou du cap Fear, prend sa source dans les monts Cherokées, où se réunissent les nombreux ruisseaux

qui lui donnent naissance. Après être sortie des premières chaînes des montagnes, elle prend le nom de rivière Haw; et parcourant, pendant cent cinquante milles, un pays montueux et fertile, elle reçoit, par sa rive occidentale, la branche Ouest appellée Deep-River. Après cette réunion, elle prend le nom de Nord-Ouest du cap Fear. De-là jusqu'à Cambelton, dans un espace d'environ quatre-vingt milles, elle est navigable pour des pyrogues d'une charge considérable.

Je remarquai près de Cambelton, une fougère grimpante très-curieuse, *Pteris scandens*. Elle rampait sur les buissons bas, dans les terres humides : ses feuilles les plus basses et les plus grandes étaient digitées ou plutôt aîlées; mais vers les sommets ou extrémités des branches, elles deviennent trifides, hastées, et enfin lancéolées. C'est une plante délicate, d'un vert jaunâtre brillant; elle figurerait bien dans un jardin.

Étant reparti de Cambelton, je continuai à remonter le Nord-Ouest, pendant environ soixante milles : puis, je traversai cette rivière, et bientôt après le Roa-

noke. Je me reposai pendant quelques jours, chez M. Lucas, bon et digne vieillard, habitant et planteur sur le bord de la rivière Meherren. Je vis là une singulière espèce de gourde qui grimpait sur les pallissades et le long des bâtimens, *Cucurbita lagenaria*. Son col ou gouleau a près de deux pieds de long. Son ventre est rond, et peut contenir une pinte d'eau. Elle est excellente pour faire des cuillères-à-pot, des entonnoirs, etc. A peu de distance de chez M. Lucas, à la tête d'un marais près la grande route, je remarquai une espèce fort curieuse de *Prinos*, qui croît à sept à huit pieds de haut. Ses feuilles sont larges, lancéolées, dentées à dents aiguës, nerveuses, et d'un vert foncé. Mais sa grande beauté consiste en une profusion nombreuse de fruits rassemblés ou par grappes, vers la naissance des pousses du printemps précédent. Ces baies sont presque rondes : elles ont à peu près la grosseur d'un grain de raisin ordinaire. Leur couleur est un beau rouge écarlate clair, couvert, par intervalles, de nuances de couleur de chair.

Parvenu désormais à la frontière méri-

dionale de la Virginie, où déjà l'hiver était très-avancé, je passe sur mon retour en Pensylvanie; les régions cultivées de la Virginie et du Maryland que traverse ma route ayant été déjà savamment examinées, et décrites par des hommes consommés dans toutes les parties de l'histoire naturelle.

Après avoir quitté Meherren, j'arrivai, vers le 26 décembre, par de bons chemins, et avec un temps doux et serein, à Alexandrie de Virginie, belle ville sur la rive occidentale du Potowmac. Je n'eus ni glace ni frimat, à l'exception de quelques floccons de neige échappés d'un nuage passager, qui tombèrent la veille de mon arrivée dans cette ville. Mais le même soir, le temps se couvrit de l'Ouest. Le lendemain matin, il y avait sur la terre huit ou dix pouces de neige, et le vent ayant sauté au Nord-Est, devint excessivement froid. Je partis cependant; je traversai la rivière, immédiatement au-dessous des chutes, et je débarquai à Georgetown, dans le Maryland. La neige couvrait par-tout la terre. L'air était très-piquant; les chemins ensevelis sous la

neige, ou rendus glissans par la glace, rendaient la marche extrêmement pénible.

Arrivé à Wright's - Ferry (bac de Wright), sur la Susquehanna, je commençai à soupirer vivement après mes foyers, et à prendre de l'inquiétude sur les moyens d'y arriver. Je me trouvais fort embarrassé. La rivière n'étant qu'à moitié gelée, il n'était pas possible de la passer sur la glace. Mais, entendant dire que des personnes l'avaient passée à Anderson, environ cinq milles plus haut, je partis un matin de bonne heure, pour m'y rendre, accompagné de plusieurs voyageurs, dont quelques-uns allaient à Philadelphie. Au passage, nous fûmes joints par un grand nombre de traiteurs avec leurs chevaux chargés de cuirs et de fourrures. Nous convînmes de nous hasarder tous ensemble. Nous tenant donc à une distance convenable les uns des autres, examinant bien notre pont de glace, et prenant bien garde à nos pas, nous arrivâmes en sûreté sur la rive opposée. Le soir, je me rendis à Lancastre, d'où je partis le lendemain pour Philadelphie.

Deux jours après j'arrivai à la demeure de mon père, sur les bords de la rivière Schuylkill, à environ quatre milles de la capitale. (Janvier 1778).

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description du caractère, des usages et du personnel des Américains aborigènes, tirée des observations de l'auteur, et des renseignemens impartiaux, donnés par des vieillards respectables, soit de leur propre nation, soit du nombre des blancs, qui ont fait la traite et ont passé parmi eux une grande partie de leur vie.

QUALITÉS PHYSIQUES.

Parmi les Chérokées, les Muscogulges, les Séminoles, les Chicasaws, Chactaws et tribus confédérées des Crecks, les mâles sont d'une stature droite, élevée, assez robustes; leurs membres bien taillés approchent de la perfection humaine. Leurs traits sont réguliers, et leur contenance pleine de calme et de dignité. Cependant la coupe du front et des sour-

cils porte un caractère frappant d'héroïsme et de courage : l'œil est petit, mais animé, plein de feu ; l'iris est toujours noire ; le nez se rapproche de l'aquilin.

La magnanimité, l'indépendance respirent dans toutes leurs actions.

Leur teint est d'un brun rougeâtre ou couleur de cuivre. Leurs cheveux, longs, droits, rudes et noirs comme le plumage du corbeau, réfléchissent le même éclat, suivant qu'ils sont exposés aux différentes incidences de la lumière.

Les femmes des Chérokées sont d'une taille haute, élancée et d'une constitution délicate ; l'harmonie de leurs traits est parfaite, leur air gai et amical, et leurs mouvemens pleins de grace et de dignité.

Celles des Muscogulges sont bien prises dans leur petite stature. Elles ont le visage rond, les traits réguliers, le sourcil haut et arqué, les yeux grands, noirs et languissans, pleins de modestie, de défiance et de timidité. Ces charmes sont leurs armes offensives et défensives, et elles savent en user avec beaucoup

d'art : ces graces attrayantes cachent l'adresse la plus subtile ; elles sont pourtant aimantes et affectionnées. C'est, je crois, la plus petite race de femmes qui soit connue jusqu'à présent. Rarement leur stature passe cinq pieds ; encore le plus grand nombre n'y arrive-t-il jamais. Leurs mains et leurs pieds ne sont pas plus grands que ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Cependant les hommes sont d'une taille gigantesque, beaucoup plus haute que celle des Européens. La plupart ont six pieds, et très-peu cinq pieds et huit à dix pouces. Leur couleur est beaucoup plus foncée que celle d'aucune tribu, au nord de leur contrée, que j'aie vue. Je comprends dans cette description les Muscogulges, leurs confédérés, les Chactaws, et même les Chicasaws, dont je n'ai pourtant pas vu les femmes ; et j'en excepte quelques hordes de Séminoles, Uches et Savanucas, dont la taille est plus élancée et le teint un peu plus clair.

Les Chérokées sont cependant plus grands et plus robustes que les Muscogulges, et de beaucoup la plus forte

race d'hommes que j'aie vue (1). Leur teint est plus clair, et tire sur l'olivâtre, spécialement dans les adultes ; et quelques-unes de leurs jeunes femmes sont presque aussi belles et aussi éclatantes que des Européennes.

Les manières des Chérokées sont graves et posées ; leur contenance a de la dignité et de la circonspection ; leur conversation lente et réservée, est pourtant franche, gaie, remplie d'humanité. Attachés à la liberté et aux droits naturels de l'homme, ils sont secrets dans leurs conseils, déterminés dans l'exécution, honnêtes, justes, généreux, et toujours prêts au sacrifice de toute satisfaction personnelle, même de leur sang et de leur vie, pour défendre leur territoire et maintenir leurs droits. Ce n'est qu'avec répugnance qu'ils se voient tributaires des Muscogulges, et qu'avec impatience qu'ils

(1) Il y a quelques exceptions à cette observation générale, et j'en ai moi-même été témoin. Le grand chef ou empereur Achiel (le petit charpentier *Atta-Kul-Kullo*) est petit, élancé, et d'une constitution délicate, seul exemple que cette nation m'ait offert ; mais c'est un homme qui a des talens supérieurs.

portent un joug qui leur parait insupportable. Je fus témoin d'une humiliation très-sensible, qu'ils reçurent de leurs maîtres au dernier congrès et traité d'Augusta, lorsque ces peuples accédèrent avec les Creeks, à la cession de New-Purchase (1). Il s'y trouva environ trois cents Creeks, dont la plupart étaient guerriers, et à peu-près une centaine de Chérokées.

Le premier jour s'ouvrit par la discussion des préliminaires, dont un article était de la part des Georgiens la demande d'un territoire situé sur le Tugilo, et réclamé à-la-fois par eux et les Creeks, mais qui semblait, avant l'ouverture du congrès, avoir été cédé par les Chérokées aux Georgiens, à l'insçu des Creeks. Les Georgiens en parlaient comme d'une affaire terminée; les Creeks demandèrent sur quels fondemens ils élevaient ces prétentions, assurant n'avoir jamais fait une pareille cession. Les Georgiens répondirent qu'ils les avaient achetées de leurs frères et amis les Chérokées. Les Creeks furent

(1) Ce mot veut dire : *nouvelle acquisition.* *N. d. Tr.*

piqués

piqués et irrités : un chef guerrier se leva, et d'un air menaçant et dédaigneux, promena des regards terribles sur les chefs des Chérokées, leur demanda en vertu de quels droits ils avaient cédé des terres qui ne leur appartenaient pas, et les traita de vieilles femmes auxquelles ils avaient interdit depuis long-temps l'usage des habits d'homme. Ce reproche sanglant leur fut fait en présence des chefs de toute la confédération Muscogulge, des Chicasaws, des principaux citoyens de Georgie, de Caroline, de Virginie, de Maryland et de Pensylvanie, en face de leurs propres chefs et concitoyens, et au milieu de rissées et de sarcasmes, spécialement des jeunes Virginiens, leurs anciens ennemis et redoutés voisins. Cependant, quelque humiliant que fut cet outrage, ils furent obligés de l'endurer, sans oser même répliquer.

Ce n'est pas tout ; leurs arrogans oppresseurs poussèrent l'orgueil et le sentiment de leur importance, jusqu'à menacer de dissoudre le congrès et de s'en retourner, si les Georgiens ne consentaient à annuller leur accord secret avec

les Chérokées, et à tenir ce territoire immédiatement d'eux, comme reconnaissant leur droit exclusif à toute aliénation. Malgré la violence de cette extorsion, les Chérokées furent contraints d'y accéder, contre le droit et la sanction des traités; et depuis, la rivière Savannah et ses branches furent fixées comme les bornes justes et naturelles entre les Chérokées et les Muscogulges.

Le caractère national des Muscogulges, sous le point de vue politique, est celui de l'héroïsme. Race fière, hautaine, arrogante; ils sont braves à la guerre, querelleurs, turbulens et perpétuellement occupés à exercer leurs armes, mais magnanimes et clémens envers un ennemi vaincu et soumis qui implore leur protection. Leur politique constante est de réunir les peuplades vaincues dans leur confédération, à l'abri de laquelle ils jouissent sur-le-champ de tous les droits de citoyens libres, et dès ce moment, sont unis par les liens de la fraternité. Il est presque sans exemple, qu'ils aient exterminé une tribu, excepté les Yamasées, qui ne voulurent jamais accepter

de conditions, mais périrent presque tous les armes à la main, à la réserve d'environ quarante ou cinquante qui échappèrent à la dernière bataille décisive, et se jetèrent sous la protection des Espagnols à Saint-Augustin.

Suivant leur propre récit, de la vérité duquel je n'ai pas de raison de douter, dès leur arrivée dans ce pays, ils contractèrent avec les colons Anglais de la Caroline, du Sud et de la Georgienne alliance et une amitié qu'ils n'ont jamais ouvertement violée, et firent tout ce qu'il fallait faire pour en resserrer les nœuds. C'est une époque dont leurs chefs les plus âgés ne parlent encore qu'avec des larmes de joie, et qu'ils citent avec orgueil, comme un des plus glorieux événemens que présentent leurs annales.

Un exemple frappant de la droiture de leurs idées sur l'impartiale justice, et de leur respect pour l'Etre suprême comme arbitre suprême des transactions humaines, à qui seul appartient d'ôter la vie à un homme, est le fait suivant que je tiens de la bouche d'un Espagnol, habitant de l'Est-Floride, dont le témoignage est respectable.

Le fils du gouverneur Espagnol de Saint Augustin, avait fait avec deux jeunes gens de ses amis une partie de chasse et de pêche. Après s'être pourvus de tout l'attirail nécessaire, tels que barque, filets, etc. ils firent voile, se dirigeant au Sud, le long de la côte, vers la pointe de la Floride, et remontant les baies et les rivières, suivant que le poisson ou le gibier les attirait. La variété pittoresque des côtes de la Floride les entraîna insensiblement au-delà des postes Espagnols, oubliant les avis et les injonctions de leurs parens et de leurs amis, et continuant de poursuivre le vain objet de leur amusement. Vers le soir, ils mouillèrent dans un hâvre, avec le projet d'y chasser le chevreuil, ou de faire lever quelques ours; mais pendant qu'ils se rafraîchissaient de fruits délicieux et se reposaient à l'ombre des arbrisseaux odorans, ils furent enveloppés, arrêtés et emmenés par un parti de Creeks, qui, fiers de leur capture, traînèrent les malheureux jeunes gens par des sentiers détournés, et à travers des marais presque impraticables, et des savannes à perte de vue, jusqu'au chef-lieu de leur nation.

Les Indiens étaient alors ennemis des Espagnols, et des deux côtés la guerre se faisait de la manière la plus cruelle. Les infortunés furent condamnés à être brûlés vifs.

Il se trouvait alors dans leurs villes des traiteurs Anglais qui, apprenant le caractère des prisonniers, et dans l'espoir d'une grande récompense de la part du gouverneur Espagnol, s'ils venaient à bout de les délivrer, réclamèrent en leur faveur, offrirent une rançon considérable, et les informèrent en même temps que c'étaient des jeunes gens d'un rang distingué, et que l'un d'eux était le fils du gouverneur.

Sur cette réclamation, les chefs de la nation s'assemblèrent, et après une mûre délibération, ils rendirent leur décision finale aux traiteurs, en ces termes :

« Frères et amis, nous avons mûrement » considéré l'affaire des captifs, et cela » sous l'œil imposant du Grand Esprit. » Vous savez quels ennemis cruels nous » avons dans les Espagnols ; ils n'épar- » gnent aucun des hommes rouges (1) qui

(1) On se rappellera que le teint des Sauvages est de couleur de cuivre. *N. d. Tr.*

» tombent en leur pouvoir. Un des jeunes » gens, dites-vous, est le fils du gouverneur; nous vous croyons, nous sommes » fâchés de le voir tomber entre nos » mains; mais il est notre ennemi, ses » deux jeunes amis le sont également, » nous sommes fâchés de les voir ici; » mais nous n'admettons aucune différence » entre leur sang et celui de leur camarade; tous trois sont nos ennemis au » même degré; si nous en sauvons un, » nous devons les sauver tous les trois; » mais nous ne le pouvons : les hommes » rouges exigent leur sang pour appaiser » les esprits de leurs parens immolés. Ils » nous ont confié la garde de nos lois » et de nos droits, il nous est impossible » de les trahir.

« Cependant il ne nous est pas défendu » d'user de clémence jusqu'à un certain » point. Le Grand-Esprit nous permet de » soumettre à la décision du sort la destinée d'un des trois; le Grand-Esprit » ne fait pas acception de personnes ». On tira au sort. Il tomba sur le fils du gouverneur, et le malheureux jeune homme fut brûlé.

A les envisager par rapport à leur caractère privé, ou sous un point de vue moral, ils ont des droits à notre approbation, pour peu que nous écartions tout préjugé, et que nous nous piquions d'être impartiaux. Sous ce rapport, ils n'ont assurément rien à envier à la civilisation des Européens.

Ils sont justes, honnêtes, généreux et hospitaliers à l'égard des étrangers, attentifs, aimans, affectionnés pour leurs femmes et leurs parens, tendres envers leurs enfans, industrieux, sobres, tempérés, persévérans, charitables et portés à oublier les injures. J'ai passé des semaines et des mois au milieu d'eux et leurs villes, sans jamais remarquer le moindre signe de querelles, sans jamais voir un Indien battre sa femme ou l'injurier. Leur conduite à leur égard est la censure des nations civilisées, comme elle est une preuve de justice, de gratitude et de bon sens; car leurs femmes industrieuses, sobres, attentives, aimantes, méritent en effet leur estime et les meilleurs traitemens.

Les Muscogulges sont plus vifs, plus animés, plus communicatifs que les Ché-

rokées leurs voisins, situés plus au Nord ; et quoique plus éloignés des établissemens des blancs qu'aucune nation à l'Est du Mississipi ou de l'Ohio, paraissent avoir fait de plus grands pas vers la véritable civilisation ; ce qui ne peut, en aucune façon, être attribué aux bons exemples des blancs.

Leur police intérieure et leur économie domestique sont dignes de fixer l'attention des voyageurs Européens, et sans contredit placent ces peuples sous un jour très-brillant. Générosité, intimité, commerce amical, exempt de contrainte, de cérémonies, de formalités, voilà ce qu'on y remarque. Il semble qu'ils n'ont jamais senti la nécessité ou du moins l'utilité d'associer les passions de l'avarice, de l'ambition, de la cupidité.

Un Indien que ses affaires mènent dans une autre ville a-t-il besoin de vivres, de repos ou de société, etc. Il approche en toute assurance de la première porte qui se présente, en disant : me voilà ; j'arrive. — On lui répond : soyez le bien-venu. Bientôt les vivres sont prêts, il boit et mange, fume une pipe, et parle nouvelles,

politique ou intérêt. Cela fait, il se lève et dit : je m'en vais. — On lui répond : adieu. Il continue sa route et s'arrête à la première habitation, ou se rend à la place publique où il est sûr de trouver du monde qui converse le jour ou qui danse la nuit, ou bien à quelque assemblée particulière, et n'a pas plus besoin d'introducteur que l'oiseau des champs, lorsqu'il entre dans le verger, pour s'y nourrir avec sa compagne, et l'amuser de sa douce chanson du soir.

Un fait étonnant, et qui, à mon sens, élève ce peuple au premier rang, en même temps qu'il est la censure des blancs, pour peu qu'ils veuillent se donner la peine de réfléchir, c'est qu'il a pu résister aux continuels efforts de ces vices compliqués qui, pendant des siècles, ont souillé les mœurs et amené la chute des nations de l'ancien monde; et ce fait le devient plus encore, si l'on pense au débordement de maladies morales qui sont venues assaillir ce continent, le serrent étroitement et l'investissent de toutes parts. Étonnant en effet, quand on voit la conduite vicieuse, immorale, de tant de blancs qui résident

au milieu de ces Indiens, et que, malgré le poison de ces exemples, un peuple simple et sans lettres a pu mettre en pratique, naturellement et sans efforts, toutes les belles leçons que nous avons reçues des anciens sages, et que l'instruction nous a transmises vainement de siècle en siècle.

Un jour j'ai vu un jeune Indien qui, témoin des scènes de folie et d'intempérance données par les blancs, leva les mains et les yeux vers le ciel, comme frappé d'étonnement, et dans un extase d'amour et d'adoration, comme s'il eût dit à la divinité : « Esprit grand et bon, nous reconnaissons ta bonté paternelle à l'égard de tes enfans les hommes rouges, en leur refusant l'intelligence des blancs. Nous ne savions pas, avant qu'ils vinssent parmi nous, que l'humanité pût se dégrader à ce point, et tomber si fort au-dessous de la dignité de sa nature. Préserve-nous de leurs mœurs, de leurs lois, de leur domination ».

Les Muscogulges, avec leurs confédérés les Chactaws, les Chicasaws, et peut-être les Chérokées, ont eu jusqu'à présent le louable courage de repousser le plus grand

et même l'ennemi commun de l'humanité, du moins de la plupart des nations Européennes, je veux dire les liqueurs spiritueuses.

Dans tous leurs traités avec les blancs, le premier et le plus formel de tous les articles, est qu'il ne sera importé dans leurs villes aucune sorte de liqueur spiritueuse. On ne passe aux traiteurs que deux tonneaux de vingt pintes chacun, ce qu'on suppose être la provision nécessaire pour la route; et s'il en reste encore lorsqu'on approche des villes, il faut le répandre ou le cacher en quelque endroit du chemin, car il ne doit jamais entrer dans la ville.

Pendant mon voyage de la Mobile à la nation, justement après avoir passé l'endroit où la route de Pensacola croise la nôtre, deux jeunes traiteurs qui se rendaient au même endroit, nous atteignirent. Nous leur demandâmes des nouvelles. Ils nous informèrent qu'ils avaient apporté quarante barriques d'eau-de-vie de la Jamaïque, qui mélangés, en auraient pu faire quatre-vingts; mais que trois ou quatre jours après avoir quitté la ville, un soir ils avaient été surpris en route

par un parti de Creeks, qui découvrant de quelle espèce étaient leurs marchandises, avaient enfoncé la pointe de leur tomahawk dans chaque barrique, et arrosé le sable de la liqueur qu'elles renfermaient, sans se permettre d'en boire une goutte, et que les marchands avaient encore été fort heureux de sauver leurs pericrânes des formidables tomahawks (1).

Comment rendre compte de l'excellente politique qui est l'ame de leur gouvernement civil ? Il est impossible que l'influence en dérive de lois coërcitives ; car c'est un systême dont l'art leur est inconnu. La sagesse divine leur dicte ses oracles, et ils obéissent. Cherchons donc la prudence et la vertu, que nous ne semblons connaître que de nom, dans les respectables conseils des Muscogulges.

(1) Ceux qui savent le goût effréné des Indiens pour l'eau-de-vie, seront fort tentés de douter des assertions de l'auteur. Son récit prouve du moins que les compagnies de traite sont bien résolues à multiplier les objets de tentation, et il est bien difficile que les Sauvages n'y succombent pas tôt ou tard, ce qui achevra de réduire à zéro la population Indienne, dont ce poison a été un des plus terribles fléaux. *N. d. Tr.*

CHAPITRE II.

Gouvernement des Indiens, état de leur société civile.

Leur constitution ou systême est simple et naturel, et aussi peu compliqué que celui qui est censé diriger l'économie politique de la fourmi ou de l'abeille. Ce n'est que le dictamen de la raison, facile à concevoir pour chacun, recommandé cependant par leurs anciens comme une règle divine, nécessaire pour assurer leur mutuel bonheur, également obligatoire, puisqu'elle est proposée et consentie par l'association entière. Ce principe admirable : *faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît*, en est la base, la conviction de la conscience en est le garant, et le résultat en est une société de paix et d'amour, qui dans son effet assure beaucoup mieux la félicité humaine, que les systêmes les plus compliqués de la politique moderne, ou que des lois somptuaires soutenues de moyens coërcitifs. Car ces peuples sont tous sur le pied de l'égalité,

quant à la possession et à la jouissance des nécessités et des commodités de la vie : le luxe et le superflu sont inconnus.

Cette constitution fondée sur la nature, n'est qu'une simple subordination, et le pouvoir suprême ou exécutif réside dans un conseil composé de chefs âgés, de vieillards et d'autres personnes respectables par leur sagesse, leur valeur et leur vertu.

A la tête de ce vénérable sénat préside leur *mico*, ou roi, mot qui signifie magistrat, ou chef gouverneur. C'est le nom qu'ils donnent aux gouverneurs de la Caroline, de la Georgie, etc. Mais le roi d'Angleterre reçoit d'eux celui d'*Antapala-mico clucco* (1), c'est-à-dire, grand roi, sur ou au-delà de la grande eau.

Le roi est regardé comme le premier homme de la ville ou tribu, et reçoit tous les témoignages d'amour et d'estime que son rang exige, et que la raison approuve. Quand il préside au conseil, il est révéré, et traité aussi respectueuse-

(1) *Clucco* signifie grand ou excellent.

ment que peut l'être le monarque le plus despotique de l'Europe, ou de l'Orient; et quand il est absent, sa place n'est occupée par personne. Cependant il n'inspire point de terreur ; hors du conseil, il se mêle à la foule des citoyens, converse avec eux, et tous l'approchent sans contrainte et avec familiarité.

Quoique ce mico soit électif, cependant sa promotion à cette suprême dignité doit s'entendre dans un sens tout différent de celle des monarques électifs de l'ancien monde, où cette élévation, produit des intrigues, des cabales et de la corruption, est marquée par des querelles sanglantes et des violences désastreuses, et où cette espèce d'usurpation doit être soutenue par les mêmes moyens qui l'ont fait obtenir.

Il n'en est pas de même du mico Muscogulge ; il ne doit le trône ni à des violences publiques, ni à des intrigues secrètes. Son apparition est mystérieuse ; c'est celle du soleil qui se lève sur la terre pour la rendre heureuse et féconde.

Personne ne vous dira quand ou comment

il est devenu roi. Mais il est universellement reconnu pour le personnage le plus considérable. Quoiqu'il participe aux mêmes sociétés, aux mêmes repas, aux mêmes danses, il n'en est pas moins l'objet de l'estime, de l'amour et du respect. Ses habits sont les mêmes, et un étranger ne pourrait distinguer son habitation de celle des autres citoyens, par aucune sorte de splendeur ou de magnificence ; mais il ne peut s'empêcher de remarquer que ces peuples agissent comme si leur chef, en restant invisible, avait l'œil ouvert sur toutes leurs actions. En un mot, leur mico semble être le représentant de la Providence, ou du Grand-Esprit, qu'ils croient présider à leurs conseils et influencer toutes leurs transactions publiques. Leur chef préside en personne, et chaque jour, à la rotonde, ou dans la place publique, siège de leurs délibérations : mais sa voix n'a d'autre prépondérance que celle du plus sage, et du meilleur citoyen, tel qu'on le suppose, et ne reçoit aucun poids de la prérogative royale. J'ignore si c'est l'unanimité ou la majorité qui détermine la décision finale,

mais

mais probablement la minorité accède volontairement.

C'est dans le gouvernement civil de la ville ou tribu, que le mico prend la part la plus active. Il a le pouvoir de convoquer le conseil, pour délibérer sur la paix ou la guerre, ou sur tout autre intérêt, grief, contestation, etc. Mais il n'a pas l'ombre d'un pouvoir exécutif exclusif. Il reçoit les premières visites des étrangers, donne audience aux ambassadeurs, leur fait des présens, et en même temps a la disposition du grenier public.

Le premier après lui dans l'ordre du pouvoir, est le grand chef des guerriers. Il représente le mico dans le conseil, et exerce son autorité en son absence. Sa voix est du plus grand poids dans les affaires militaires : son pouvoir est entièrement indépendant du mico ; lorsqu'il y a guerre, c'est lui qui est à la tête de l'armée. Il y a plusieurs chefs de guerre dans une ville ou tribu, qui sont capitaines, ou conducteurs de partis militaires. Ce sont des hommes âgés, qui dans leur jeunesse se sont fait un nom à la guerre par la valeur, la ruse ou l'intrépidité,

et ces chefs vétérans constituent en grande partie le sénat vraiment respectable, qui gouverne ces nations.

Il y a dans chaque ville ou tribu un grand-prêtre, que les blancs appellent *jongleur* ou *conjureur*, et plusieurs autres dont les fonctions sont graduées suivant l'âge. Mais le chef ou *voyant*, personnage de haute importance, a l'inspection sur les affaires spirituelles, et son influence s'étend jusques sur les affaires militaires : le sénat ne décide jamais une expédition sans son avis et son agrément. Ces peuples sont persuadés que leur grand-prêtre a une communication avec les esprits puissans, qu'ils supposent prendre part à la direction des affaires humaines, aussi bien qu'à celle des élémens; qu'en conséquence il peut prédire le résultat d'une expédition. Et telle est cette influence, qu'on les a vus fréquemment suspendre la marche d'une armée, ou même la faire rétrograder, lorsqu'après une course de plusieurs centaines de milles, ils n'étaient plus qu'à une journée de l'ennemi; et l'on prétend que souvent en effet leurs prédictions ont eu un caractère

de vérité très-étonnant. Ils prédisent la pluie, la sécheresse, prétendent faire pleuvoir à leur gré, guérir les maladies, évoquer les morts, fléchir ou mettre en fuite les esprits malfaisans, et même avoir la faculté de diriger la foudre et les éclairs.

Quoique les Indiens soient dans l'usage de diriger leur fumée de tabac vers le soleil, et de se réjouir au retour de la nouvelle lune (1), on ne peut pas les traiter tout-à-fait d'idolâtres; car ils n'ont point d'images, et je n'ai pu reconnaître parmi eux, ni rit, ni cérémonie religieuse; mais ils adorent le Grand-Esprit, le dispensateur de la vie et de la mort, et lui rendent le plus respectueux hommage. Ils croient à une vie future, qu'ils appellent le monde des esprits, où les ames doivent jouir d'un calme et d'une félicité graduée, suivant la vie qu'ils ont menée sur terre. Ainsi l'homme qui, durant sa vie, aura été un habile chasseur, attentif aux

(1) C'est plutôt de la gaieté que de la joie. Leurs jeunes gens en font un sujet de plaisanteries; ils disent qu'elle n'ose ôter son voile, parce qu'elle est un peu honteuse d'avoir couché deux ou trois nuits avec le soleil. *N. d. l'Au.*

besoins de sa famille, un guerrier actif, intrépide, juste, droit, et qui aura fait tout le bien qui était en son pouvoir, trouvera dans le monde des esprits un climat chaud, une contrée délicieuse, des prairies immenses, des tapis de verdure émaillés de fleurs, de hautes forêts baignées d'eaux courantes et limpides, peuplées de cerfs et de toutes sortes de gibier, un ciel serein, calme et sans nuages, en un mot une plénitude de bonheur intarissable et non interrompu.

Ils ont plusieurs récits d'extases et de visions de leurs concitoyens, qui sont supposés les avoir racontées après leur résurrection, lesquelles tendent toutes à faire aimer la pratique de la vertu et l'accomplissement des devoirs de la morale.

Avant mon voyage parmi les Indiens, j'avais souvent entendu dire, que, lorsque leurs parens sont arrivés à la décrépitude, mûs d'un sentiment de compassion, ils les dépêchent vers l'autre monde d'un coup de tomahawk, ou de boulet. Un tel degré de dépravation et de cruauté m'avait toujours paru si inhumain, si horrible, que j'eus bien de la peine à sur-

monter ma répugnance à m'en assurer.

Les traiteurs m'assurèrent n'avoir jamais connu un seul exemple d'une semblable barbarie, mais qu'on avait vu quelquefois des tribus s'y porter à la requête de la victime.

Un matin que nous étions dans la ville de Mucclasse, nous nous rendîmes, sur l'invitation du chef de la traite, à la place publique, après avoir pris avec nous quelques présens pour les chefs Indiens. A notre arrivée, nous prîmes place dans un cercle vénérable, autour d'un feu qui brûlait au centre de la place. D'autres citoyens s'y rendaient successivement, et au milieu d'eux, je distinguai un vieillard dont l'air commandait le respect; le peu de cheveux qu'il avait étaient blancs comme de la neige; il était conduit par trois jeunes gens, dont deux le soutenaient par les bras, et le troisième par-derrière, pour mieux assurer sa marche. A son approche, tout le cercle le salua d'un : sois le bienvenu, et s'ouvrit pour lui faire place. Le sourire était sur ses lèvres, la gaieté de la jeunesse dans tous ses traits. Mais le grand âge l'avait rendu aveugle. C'était de tous les chefs le plus ancien et le plus

généralement respecté. Bientôt après qu'il eut pris place, je distribuai mes présens. Je lui destinai un très beau mouchoir, et un bout de tabac choisi. Ce présent lui fut remis par un chef âgé, assis près de lui, qui lui dit que c'était un présent de leurs frères les blancs, récemment arrivés de Charlestown. Il le reçut avec un sourire, et s'acquitta sur-le-champ en me donnant en échange sa pipe de pierre, et la peau de chat qui renfermait son tabac. Cette politesse fut suivie d'un long discours, dont la substance était le prix qu'il mettait à l'amitié des habitans de la Caroline. « Dans ma jeunesse, ajouta-t-il,
» nous n'avions que des haches de pierre,
» des pots d'argile, des couteaux de cail-
» loux, des arcs et des flèches; je fus le
» premier qui introduisit dans cette tribu
» les ustensiles de fer et les armes à feu des
» blancs; et comme nous ne connaissions
» pas alors l'usage des chevaux, je fus
» obligé de porter tous cestrésors sur mon
» dos et de faire cinq cents milles à pied ».

Les traiteurs me racontèrent alors une anecdote toute récente de ce vieux patriarche.

Un matin que ses guides l'avaient conduit auprès du feu du conseil, avant de s'asseoir, il adressa ces paroles au peuple assemblé.

« Vous m'aimez encore ! et pourtant
» en quoi puis-je exciter votre intérêt?
» Je ne suis plus bon à rien. Ma vue
» n'est plus assez perçante, ni mon bras
» assez sûr pour atteindre le chevreuil,
» ou l'ours des montagnes ; je le vois,
» je ne suis pour vous qu'un fardeau,
» j'ai vécu assez long-temps, laissez mon
» esprit quitter cette enveloppe qui s'é-
» croule, j'ai besoin d'aller revoir les
» guerriers de ma jeunesse dans le pays
» des Esprits. Voilà une hache, et frap-
» pez ici, dit-il, en découvrant sa poi-
» trine ». Un cri unanime de refus s'éleva : Non, répondit-on, la chose est impossible, nous avons besoin de toi ici.

CHAPITRE III.

Habits, fêtes, divertissemens.

La jeunesse des deux sexes est folle de parures. Les hommes se rasent la tête, et ne laissent qu'une touffe au sommet, d'environ deux pouces de large et de haut; mais en descendant, cette espèce de crête s'élargit graduellement assez pour couvrir le derrière de la tête et du cou. Ces cheveux droits sont ornés de tuyaux ou de plaques d'argent à plusieurs jointures, réunis communément et enveloppés vers le milieu dans une espèce de plume du même métal, ou dans l'articulation d'un petit roseau, sculpté et peint avec art, et se terminent en une sorte de queue.

Pour percer leurs oreilles, ils commencent par séparer la partie cartilagineuse, qu'ils lient très-serrée avec des cordons de cuir, et la graissent d'huile d'ours fraîche, jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée. Un morceau de plomb, qui y est attaché, étend par son poids ce cartilage à une longueur extraordinaire; lié tout autour avec un fil

d'argent, il prend une forme demi-circulaire, semblable à celle d'un arc, ou d'un croissant, et devient assez élastique pour s'agiter au moindre mouvement du corps. Sa décoration consiste en plumes de héron, d'un blanc lustré.

Un diadême ou bandeau d'environ quatre pouces de large, d'un tissu ingénieux, et décoré de pierres, de grains de chapelets, de wampum, de plumes de porc-épi, etc., enserre leurs tempes, et de la pointe du milieu, s'élève une plume de grue ou de héron, qui flotte avec grace.

Leurs habits sont d'une grande simplicité. Ils portent quelquefois une chemise de belle toile avec des manches, dont le devant couvre la partie inférieure du corps. Cet habillement qui ressemble à-peu-près aux culottes des anciens Romains, ou au jupon des montagnards Ecossais, consiste ordinairement en une pièce de toile bleue, d'environ dix-huit pouces de large, qu'ils passent entre leurs cuisses; et les deux extrémités repassant à travers le ceinturon qui serre la taille, retombent l'une par-devant, l'autre par-

derrière, presque jusqu'aux genoux. Cette jupe est plissée, dentelée aux extrémités, et ornée de verroteries, de clinquant, etc.

Ils portent des bottes de drap qui prennent depuis la cheville du pied jusqu'au gras de la jambe. Elles sont ornées de broderies, de verroteries, de clochettes d'argent, etc.

Le pied est tout-à-la-fois défendu et paré d'une chaussure qu'ils nomment *stillepica*, ou *moccasin*. C'est à-peu-près le brodequin ou la sandale des anciens. Elle est de peau de cerf bien tannée, bien chamoisée et ornée à fantaisie.

Ils ont de plus un grand manteau, du plus beau drap qu'ils puissent se procurer, toujours bleu ou écarlate. Ce manteau est bordé d'une riche frange ou broderie, et souvent de petits clous d'argent, ou de clochettes d'airain. Quelques-uns portent une sorte de *spencer*, qui n'a que la largeur nécessaire, pour couvrir les épaules et la poitrine, et d'un travail fort ingénieux. Ce sont des plumes tissues, très-serrées ou placées l'une sur l'autre, à la manière des tuiles, pour l'ordinaire celles

du flamant, ou d'autres de la couleur la plus gaie.

De grands hausse-cols d'argent attachés au-dessous du collier par un ruban, descendent sur leur sein, et les bras sont ornés de bracelets, de chaînes d'or ou d'argent.

La tête, le col et le sein sont peints en vermillon; parmi les guerriers quelques-uns ont la peau de l'estomac et les parties musculaires du corps ornées de bandes hieroglyphiques, de figures, de fleurs et d'animaux, d'étoiles, de croissans, et portent l'image du soleil gravée au milieu de la poitrine (1). Le procédé est simple, il consiste à piquer la peau, quand elle est encore tendre, avec une aiguille, jusqu'à ce que le sang jaillisse; et imprégnée d'une teinture bleue, la marque ne s'efface plus. La chemise flotte autour de la tunique, comme un fourreau lâche, ou tombe en plusieurs plis, comme

(1) C'est ce que le capitaine Cook appelle *tatouer*, usage répandu chez tous les sauvages des îles des Amis de la *Société*, et en général de toute la mer du Sud. Les Sauvages qui ont depuis long-tems des liaisons avec les blancs, ont substitué la poudre à canon, au jus d'herbes qu'ils employaient. *N. d. Tr.*

ceux d'une robe, et quelquefois elle est serrée comme l'habit intérieur, au moyen d'un ceinturon.

L'habit des femmes offre quelque différence ; leur jupe, plus large et plus longue, tombe jusqu'au milieu de la jambe, et ne se relève pas de la même manière ; au lieu de chemise, elles portent un gillet court, ordinairement de toile de coton, ou de chanvre imprimé, ou de beau drap orné de broderie, de verroterie, etc. Elles n'ont jamais de bottes ni de bas, mais leurs brodequins montent jusqu'au milieu de la jambe. Leurs cheveux ne sont pas coupés, mais tressés en cordons, qui se relèvent et s'attachent sur le sommet de la tête avec une broche de fer (1), en un gros nœud orné de quantité de rubans de soie et de différentes couleurs, lesquels descendent de chaque côté presque jusqu'à terre. Elles ne se fardent jamais, à l'exception de celles d'une certaine classe, lorsqu'elles se disposent à prodiguer leurs faveurs.

(1) Il est assez singulier que ce costume soit exactement celui des paysannes Suisses.

Mais dans les deux sexes, ces parures ne sont tolérées que dans des circonstances particulières, telles que noces, fêtes, danses, etc. ou quand les hommes se rassemblent pour donner un simulacre de guerre, ou le soir même qui précède le départ pour une expédition. Car ordinairement ils sont presque tout nus, et se contentent de la jupe, et quelquefois de la chemise, des bottes et des moccasins (*chaussure*). Quant au manteau, les hommes ne le portent guère que la nuit, en hiver, lorsque le froid est très-rigoureux, et les femmes dans leurs danses où elles s'en font un voile; d'ailleurs elles ont toujours le gillet, la jupe et les brodequins, même dès l'enfance, aussitôt qu'elles sont en état de marcher; au lieu que les garçons vont absolument nus, jusqu'à douze ou quinze ans.

Les jeunes prêtres ou étudians font un usage constant de robes blanches. Un hibou empaillé dont les yeux sont figurés par des grains d'un verre étincelant, est leur décoration, et l'enseigne de la sagesse et de la divination. Ils la portent tantôt sur le sommet de la tête, tantôt sur le

bras, tantôt à la main. On reconnaît ces postulans à leur taciturnité, à la gravité de leur contenance, à la dignité de leur démarche, aux hymnes ou chansons qu'ils chantent à voix basse, en parcourant les rues.

Comme les autres nations, ces Indiens sont passionnés pour la danse. Ils ont une musique vocale et instrumentale; mais cette dernière en mérite à peine le nom. Leurs instrumens sont le tambour, une courge, et une sorte de flûte faite de roseau, ou du tibia de la jambe d'un cerf, à laquelle ils font rendre des sons discords et mélancoliques. Cet instrument criard n'est guère joué que par les jeunes gens; mais l'harmonie du tambour et du rattlegourde (1), accompagnés de leur voix douce, a quelque chose de touchant. Ils observent exactement la mesure, et l'air du musicien semble, à des temps marqués, exprimer une sorte d'extase et de recueillement. En ce moment, ce ne sont pas seulement son instrument et lui qui sont en harmonie, mais il met à l'unisson les sensations d'un auditoire attentif, comme

(1) Espèce de tambour de basque.

le ferait l'influence d'une intelligence active et puissante. Toutes les sensations se confondent en une seule, qui fait vibrer à-la-fois toutes les fibres sensibles, celle de l'union paisible et délicieuse des ames.

Leur musique vocale et instrumentale réunie marque et règle la mesure des danseurs.

Ils ont une variété infinie de pas ; le plus ordinaire, du moins celui que j'appelle le plus civil, et qui est en effet le plus admiré et le plus pratiqué parmi eux, est un pas lent, croisé et alternatif ; les deux pieds se meuvent en avant l'un après l'autre, le droit d'abord et le gauche après. Le cercle des jeunes gens en enferme un de jeunes filles. Ces deux cercles suivent une direction contraire ; le premier suit le cours du soleil, et le second se meut dans le sens opposé. Les garçons se frappent le bras du plat de la main, et poussent un cri à des temps marqués, c'est-à-dire, à la chute de chaque couplet ; et les filles leur répondent en frappant des mains, en élevant leur voix aiguë, pour correspondre aux mâles accens de leurs danseurs ; après quoi elles exécutent

une espèce d'intermède ou de chœur séparé.

Leurs danses sont accompagnées de chansons de divers genres, guerrières, bachiques, galantes (ces dernières, très-obscènes) et morales. Celles-ci paraissent être plus estimées et plus usitées, et répondent à des leçons de religion.

Ils ont emprunté quelques-unes de leurs danses et chansons favorites, à leurs ennemis les Chactaws, peuplade qui paraît avoir le sentiment de la musique et de la poésie. Chaque bourgade s'efforce de l'emporter sur l'autre dans la composition de chansons nouvelles; et par un usage en vigueur parmi eux, ils doivent en apporter au moins une à une fête annuelle.

Le jeune homme qui m'avait accompagné depuis les Mucclasses jusqu'à Mobile, fils d'une mère Chactaw, était très intelligent. Son père lui avait appris à lire, à écrire, à compter, et il parlait assez bien anglais. Il se mit dans la tête de voyager dans le pays des Chactaws. Ses vues étaient louables; c'était de prendre par lui-même connaissance des différens arts et sciences dont l'introduction pouvait être utile à ses concitoyens, mais plus particulière-

ment

ment de la musique et de la poésie. Dans ce dessein, il quitta son pays, vint jusqu'à Mobile, et là entra au service de la compagnie de traite qui trafiquait avec les Chactaws. Son caractère communicatif, l'aisance de ses manières, son génie actif, le rendirent agréable à ces Indiens, lui donnèrent par-tout un libre accès, et favorisèrent son projet. A la fin, pourtant, vénant à savoir que du côté de son père il était lié aux Creeks par la consanguinité, ils le déclarèrent Creek, et par conséquent ennemi, et même espion, et résolurent secrètement de l'expédier. Le jeune savant eut vent de leurs soupçons et de leurs intentions hostiles, assez à temps pour échapper. Quoique poursuivi de près, il arriva à Mobile, se mit sous la protection des Anglais, entra au service du traiteur de Mucclasse, qui partait alors pour cette nation, et malgré la rapidité avec laquelle nous voyagions, eut bien de la peine à mettre en défaut l'ardeur vindicative et la vigilance de ses ennemis, qui surprirent une compagnie d'émigrans dans les déserts de Schambe, la nuit d'après le jour où nous l'avions

rencontrée, dans l'espoir de l'y trouver et de se saisir de lui.

Le jeune voyageur avait appris leurs chansons nouvelles les plus célèbres. Un jour ou deux après notre arrivée, au milieu d'une grande fête qui se donnait chez les Mucclasses, la jeunesse du pays le pressa de leur en chanter quelques-unes. Il céda à leurs instances, et les chansons et danses eurent un grand succès. Il y avait dans le cercle une jeune esclave Chactawe, sur qui ces chants parurent faire une impression de douleur à laquelle la plupart de ses compagnes répondirent par des larmes et des soupirs sympathiques. Dès que l'occasion s'en présenta, je demandai au jeune Orphée pourquoi cette chanson affectait si douloureusement la jeune esclave. Il m'apprit que son père et son frère avaient été tués dans le combat où elle avait été faite prisonnière. Le sens de cette chanson lui rappelait la destinée tragique de sa famille, et elle n'avait pu retenir ses larmes en entendant répéter ce chœur.

« Tous les hommes sont voués à la » mort; personne ne connaît le terme de

» sa vie. Mais c'est un tribut indispen-
» sable, qu'il faut payer tôt ou tard ;
» payons-le sans murmurer ».

Ces chansons ou élégies morales ont un effet rapide et puissant sur leurs passions, et prouvent combien leur sensibilité est vive. Par une transition qui n'a rien de brusque, ils passent ainsi d'une contenance abattue à une sorte d'élévation, accompagnée d'accens doux et plaintifs, tels que ceux de la prière. Un étranger se perd de vue lui-même en quelque sorte, ou son ame s'associant à l'être qui paraît souffrir, est en danger de laisser surprendre, sans s'en douter, le secret de sa douleur.

Leurs jeux d'exercice et autres passe-temps, sont très-variés. Les uns sont particuliers aux hommes, les autres aux femmes, et d'autres communs aux deux sexes.

Le jeu de balle est regardé comme le plus noble et le plus mâle. On le joue dans une vaste plaine très-unie, ordinairement contiguë à la ville ; les habitans d'une bourgade joutent contre ceux d'une autre, à la suite d'un défi où la jeunesse

des deux sexes se trouve souvent engagée, et joue quelquefois sa propre existence. C'est là qu'ils donnent des preuves étonnantes de force et d'agilité. Le jeu consiste à enlever la balle au parti opposé, après qu'elle a été lancée en l'air, entre deux hauts piliers qui sont ce qu'on appelle la passe au jeu de maille, ou l'extrémité de la lice; le parti qui la chasse du côté de son pilier, remporte la victoire. Chaque joueur a une raquette d'une très-ingénieuse construction, qui a quelque ressemblance avec une cuiller à pot, ou un filet monté sur un cerceau. La poignée a trois pieds de long; le manche et le cerceau sont de bois, et le filet, de courroie de cuir crud, ou de tendons.

Le ballon au pied est encore un de leurs jeux favoris, qui du reste finissent tous par des danses, le soir sur la place.

Ils ont en outre des fêtes pour chaque mois de l'année, et qui sont principalement consacrées à la chasse et à l'agriculture.

La fête des premiers fruits est la plus solemnelle. Il paraît que c'est elle qui lie l'année qui finit à celle qui commence.

L'année nouvelle s'ouvre au mois d'août, c'est-à-dire, à la parfaite maturité de leur récolte. Chaque bourgade célèbre séparément sa fête, suivant que l'époque de sa moisson est plus ou moins rapprochée.

J'ignore s'ils ont quelques rits ou cérémonies religieuses; mais je serais tenté de croire que cette fête en est la plus solemnelle célébration.

A l'ouverture de cette fête, après s'être pourvus de nouveaux habits, pots, poëles, et autres ustensiles de ménage, ils ramassent tous leurs vêtemens usés, et les jettent, avec toutes les ordures des maisons, rues et places, et le reste de leurs grains et provisions, dans un grand feu qui les consume. Pendant trois jours, ils prennent médecine et observent un jeûne rigoureux, durant lequel ils ne se permettent de satisfaire aucune espèce d'appétit. Une amnistie générale est proclamée. Il est permis à tous les malfaiteurs de rentrer dans leurs bourgades. Leurs crimes sont pardonnés; ils sont absous et rentrent en grace.

Le matin du quatrième jour, le grand-prêtre, en frottant des bois secs, produit

un feu nouveau, au milieu de la place publique, où chaque habitation en envoie prendre. (1)

Ensuite les femmes se rendent à la moisson, y cueillent de nouveaux bleds et des fruits nouveaux, les préparent de leur mieux et en font différens plats et différentes boissons. Ces mets sont apportés à la place publique, où le peuple est assemblé, paré de ses habits et ornemens tout neufs. Après que les hommes se sont régalés, les restes sont emportés et distribués parmi les familles de la ville. Les femmes et les enfans se divertissent à part, dans l'intérieur de leurs habitations, et reparaissent le soir à la place publique où elles dansent, chantent et se divertissent le reste de la nuit; mais sans s'écarter des lois de la décence. Ces amusemens durent trois jours; et les quatre suivans, on reçoit des visites et l'on se réjouit avec ses amis des bourgades voisines, qui ont observé de leur côté les mêmes purifications et fait les mêmes préparatifs.

(1) Il est à remarquer que la cérémonie du *feu nouveau* se retrouve chez tous les peuples, tant de l'ancien que du nouveau monde. *N. d. Tr.*

CHAPITRE IV.

Propriété, agriculture, arts et manufactures.

Les historiens qui ont recueilli les mœurs et usages des Aborigènes de l'Amérique, ont prétendu que la communauté de biens était en usage parmi eux, et que la propriété n'était pas connue; mais ces assertions sont trop vagues et ces termes trop généraux, pour pouvoir s'appliquer à ces peuples. D'après les fréquentes occasions que j'ai eues de les observer, et les informations que je tiens de personnes dignes de foi, qui ont passé beaucoup d'années au milieu d'eux, j'essaierai d'en donner une idée plus juste à mes lecteurs.

Je commencerai par le produit de leurs travaux agricoles.

En général, les Indiens, dans la situation de leurs villes, cherchent à réunir les avantages suivans : la faculté de se procurer du gibier, la sureté contre une invasion soudaine, le voisinage d'une

étendue considérable de terres labourables, la position sur un isthme entre deux eaux ; ou sur une presqu'île formée par la pointe d'une rivière. Le sol doit être propre à semer du bled, des patates, des fêves, des courges, citrons, melons, etc. Le champ est entouré d'une pallissade peu dispendieuse, qui met la récolte à l'abri des ravages des animaux. D'autres fois ils choisissent cet emplacement à quelque distance de leur ville, lorsqu'il ne se trouve pas précisément dans le voisinage.

C'est-là la plantation commune qui appartient à la ville en commun. Mais la part ou le lot de chaque famille ou habitation est séparée de sa voisine par une bande étroite de gazon, ou par quelques autres limites naturelles ou artificielles.

Au printems, après que le terrain a été préparé, le matin du même jour, toute la ville est avertie à son de trompe ou de conque marine, par l'inspecteur, de se rendre à la place publique, armée de pioches et de haches, de-là à la plantation. Là, tous se mettent à planter et à semer, en commençant par une extrémité et en finissant par l'autre. Lorsque leurs plan-

tations commencent à croître, ils procèdent jour par jour, dans le même ordre, à les sarcler et à les nettoyer. Après que la grande solemnité dont nous avons parlé est passée, et que les productions de la terre sont parvenues à leur entière maturité, tous les habitans se rassemblent, et chacun emporte, de la part qui lui a été assignée, les fruits de son travail, qu'il dépose dans son grenier, comme lui appartenant en propre. Mais avant tout, on élève au milieu de la plantation une large grange, appelée le grénier du roi. Là, chaque famille vient déposer une certaine quantité de gerbes, suivant ses moyens ou son penchant; car personne n'y est contraint. Cette espèce de dixme paraît au premier coup-d'œil être le revenu du mico, mais dans le fait a une toute autre destination, celle de former un trésor public alimenté par des contributions volontaires, et auquel chaque citoyen a un égal et libre accès, quand il a consumé ses provisions personnelles. C'est une sorte de réserve pour les cas extraordinaires, pour assister les bourgades voisines dont les récoltes sont ve-

nues à manquer, pour secourir les étrangers ou voyageurs, pour les provisions nécessaires aux expéditions lointaines, et enfin pour tous les besoins de l'état. Ce trésor est à la disposition du mico, et c'est sans doute une prérogative royale que d'avoir le droit et la faculté exclusive de distribuer des secours et de donner des consolations à ceux que des besoins réels rendent dignes d'en obtenir.

Quant aux arts mécaniques ou manufactures, ils n'ont presque rien d'intéressant, depuis que la traite les fournit des objets de nécessité, de commodité et même de luxe. Toute l'industrie des hommes se réduit à élever leurs chétives cabanes, à creuser leurs canots, à fabriquer des pipes de pierre, des tambours, des queues d'aigle ou étendards, et autres bagatelles; car la guerre et la chasse sont leurs principales occupations. Les femmes, plus actives, sont aussi plus industrieuses. Ce sont elles qui font toute leur poterie, leurs chaussures, qui filent ou tissent les baudriers et diadêmes des hommes, fabriquent les franges et broderies, brodent et décorent leurs parures, etc, etc.

CHAPITRE V.

Mariages, Funérailles.

Les cérémonies du mariage, quoique très-simples, diffèrent cependant suivant les nations et tribus. Dans quelques-unes des peuplades qui composent la confédération Muscogulge, le mystère s'accomplit de la manière suivante. Quand un jeune-homme a fait un choix et qu'il est décidé à se marier, il prend une canne ou roseau, de celles qu'ils emploient pour ramer leurs fêves. Après avoir obtenu le consentement de ses parens ou plus proches relations, il se rend avec cette canne à l'habitation de sa bien-aimée, accompagné de ses camarades et amis, et en leur présence plante son roseau dans le sol. Si la belle sort bientôt après avec un autre roseau, et le plante à côté de celui de son prétendu, ils sont mariés. Ensuite se fait l'échange des cannes, que l'on regarde comme des espèces de contrat; et le mariage se célèbre par des fêtes dont la musique et la danse font tous les

frais. Le jour des noces, chacun de leurs amis ou parens contribue pour sa part à l'établissement du nouveau ménage. La noce terminée, la bourgade est convoquée, et le conseil ordonne ou recommande la construction d'une nouvelle habitation pour la nouvelle famille; chacun des habitans met la main à l'ouvrage, qui est commencé et fini le même jour.

Les plus grands talens par lesquels un jeune-homme puisse plaire à sa maîtresse, sont ceux de brave guerrier et de rusé chasseur.

Ils ne se marient que pour un an, et suivant un ancien usage, à l'expiration de l'année renouvellent leur mariage; mais il y a bien peu d'exemples de séparation après qu'il est né des enfans. Dans ce cas, ils restent sous la protection de la mère; mais le père est obligé de contribuer à leur entretien, durant leur minorité et le veuvage de la mère.

Les Muscogulges usent de la polygamie dans sa plus grande latitude. Chaque homme prend autant de femmes qu'il lui plaît. Mais la première est reine, et les autres ne sont que ses suivantes.

Il n'est pas rare de voir un des chefs, qui a déjà une demi-douzaine de femmes, épouser une fille de huit à neuf ans qui lui plait, s'il obtient le consentement de ses parens ou tuteurs, et la prendre dans sa maison.

L'adultère est toujours puni par la coupe des cheveux, seule peine afflictive en usage parmi eux; le meurtre, par la mort ou le bannissement; et les crimes d'une moindre importance, tels que la fornication, le vol, etc., par l'infamie, laquelle produit des actes si répétés de mépris et de ridicules, qu'elle finit presque toujours par un bannissement volontaire; et ce sont en général ces bannis et vagabonds qui commettent des pillages et des meurtres sur les frontières.

Les Muscogulges enterrent leurs morts sous la cabine ou couche sur laquelle reposait le mort dans son habitation. Ils creusent une fosse carrée très-profonde, qu'ils bordent d'écorce de Cyprès. Là ils placent le corps sur son séant, comme s'il était vivant, déposent auprès de lui, son fusil, son tomahawk, sa pipe, et tels autres ustensiles dont il a fait grand cas

pendant sa vie. La plus âgée de ses femmes, ou la douairière, a le second choix dans tout ce qu'il possède, et le reste de ses effets se partage entre ses autres femmes et enfans.

Les Chactaws rendent les derniers devoirs aux morts d'une manière toute différente. Aussitôt après le décès d'un de leurs compatriotes, ils dressent un échafaud de dix-huit ou vingt pieds de haut, dans un bosquet voisin de la ville, où ils déposent le corps, couvert seulement d'une mante légère. Là il reçoit la visite de ses parens et amis, jusqu'à ce que la putréfaction sépare la chair d'avec les os. Alors des entrepreneurs qui font métier de ces fonctions, achèvent de nettoyer les os, les lavent avec soin, les exposent à l'air pour les sécher, et lorsqu'ils sont bien propres, les placent tous dans un coffre ou cercueil, fait artistement d'os et d'éclisses, qui lui-même est porté au cimetière, ou *magasin d'os*, édifice élevé pour cet objet dans chaque bourgade. Lorsque ce magasin est rempli, on célèbre avec solemnité une fête des morts générale. Au jour marqué, les plus pro-

ches parens ou les amis les plus chers des morts se rendent au cimetière, prennent chacun son cercueil; et marchant en raison de l'ancienneté d'âge, suivis de toute la multitude, ils s'avancent lentement au lieu de l'enterrement général, où les cercueils se rangent en pyramide, et la couvrent de terre; d'où résulte une hauteur de forme conique (1). Ensuite ils retournent à la ville, dans le même ordre et avec la même solemnité, et terminent la journée par une fête, qu'ils appellent la fête des morts (2).

(1) L'opinion d'hommes sensés, avec qui j'ai eu occasion de m'entretenir, est que toutes ces hauteurs pyramidales artificielles, connues sous le nom de montagnes indiennes, ont été élevées dans des occasions toutes pareilles, et ne sont en général que des tombeaux : je suis d'un avis différent. *N. de l'A.*

(2) Le respect pour les morts se retrouve par-tout et dans tous les tems; aussi les Romains avaient leurs *fébruaria*, comme les Juifs et les Chrétiens leur *fête des morts*. Ainsi ce respect fait en Chine partie du culte public; ainsi ces peuples mêmes, que nous traitons de sauvages, en font une de leurs cérémonies religieuses. C'est pourtant ce sentiment tout-à-la-fois naturel et social, qu'on a voulu déraciner dans les cœurs, et que l'instinct plus que la moralité a fait

Les blancs qui font la traite désignent les Chactaws par l'appellation de têtes plates, tous les mâles ayant les parties antérieures et postérieures de la tête comprimées ou aplaties de bonne heure, ce qui s'effectue ainsi : Aussitôt que l'enfant est né, la nourrice le reçoit dans un berceau de bois creusé à cet effet, où elle le place sur le dos, la tête prise dans la partie supérieure du berceau, qui a la forme d'un moule à brique. Le nouveau né est assujetti dans cette machine portative. Sur son front pèse un sac rempli de sable, et par le moyen de cette compression douce et continuelle, la tête prend la forme d'une brique, depuis les tempes jusqu'en haut, ce qui leur donne un front élevé dont le derrière offre une coupe oblique. Ces peuples ne sont pas aussi propres dans leur ajustement de tête que le sont les Muscogulges, et sont d'une négligence repoussante dans toutes les parties de leur habillement. D'ailleurs on

revivre. Défions-nous des fausses doctrines répandues à cet égard. Qui se montre irréspectueux envers les morts, est tout près d'être barbare envers les vivans. *N. d. Tr.*

les

les dit ingénieux, sensibles, vertueux, hardis et intrépides, et pourtant doux et paisibles, et les Creeks les reconnaissent pour des braves guerriers.

Ce sont, dit-on, des fermiers industrieux et intelligens. Leurs plantations ou fermes sont d'une étendue considérable. Ils y passent la plus grande partie de leur tems dans les travaux de la campagne, comme les blancs; aussi leurs terres sont en général mieux cultivées et plus peuplées que celles d'aucune république Indienne que nous connaissions. Le nombre des habitans passe pour excéder celui de la confédération Muscogulge prise dans son entier, quoiqu'ils ne possèdent pas la quatrième partie de son territoire. Autant que j'en puis juger, soit par mes propres observations, soit par mes renseignemens, les Indiens ont quelques notions de l'immortalité de l'ame et d'une vie future. En conséquence, pour inculquer les idées de la morale, et améliorer la situation de l'espèce humaine, ils applaudissent aux actions dignes de louange, non-seulement comme nécessaires au maintien de l'ordre social, à la force, à la dignité de leur

tribu, mais encore comme devant leur assurer après leur décès, une félicité calme et durable dans le monde des esprits. Le Grand-Esprit, disent-ils, comble de ses faveurs tous les hommes qui réunissent la bravoure et la bonté.

CHAPITRE VI.

Langage, mœurs, etc.

La langue Muscogulge est parlée par toute la confédération, quoique chacune des différentes nations qui la composent ait son idiome particulier, ainsi que par ses amis et alliés, les Natches. Au dire des Muscogulges, le Chicasaw et le Chactaw ne sont que des dialectes de leur langue.

Cette langue est agréable à l'oreille, douce et musicale; la lettre R ne se trouve dans aucun de ses mots. Dans la bouche des femmes, on la prendrait pour le gazouillement des oiseaux; et quand on les entend sans les voir, on s'imaginerait entendre le babil des petits enfans. Le langage des hommes est plus mâle et plus sonore, mais sans être jamais dur et guttural; et je crois que la lettre R n'entre dans la composition des mots d'aucun des dialectes parlés par la confédération.

La langue Cherokée au contraire est très-forte et a quelque chose d'âpre et de

sonore. Elle fait un usage très - fréquent de la lettre R, et cependant n'est pas désagréable à l'oreille. Toutes les langues Indiennes sont oratoires, figurées, remplies des tropes les plus hardis; les mains, la tête, les sourcils, tous les membres correspondent et se prêtent un mutuel secours pour rendre leurs harangues éloquentes, persuasives et efficaces.

Les hauteurs pyramidales faites de main d'homme, les chaussées ou avenues qui mènent de ces hauteurs aux lacs ou étangs artificiels, les terrasses spacieuses et carrées, les *chunk-yards*, (1) les obélisques ou piliers de bois, sont les seuls monumens qui m'aient paru faire honneur à l'intelligence et à la magnificence des Indiens. La contrée où ils sont mieux entendus et en plus grand nombre, est celle qui s'étend entre la rivière Savanna et Oakmulge, Est et Ouest, et depuis la côte

(1) Chunk-yard est le nom que les blancs, occupés à la traite, donnent aux plate-formes oblongues qui avoisinent les hauteurs et les rotondes des modernes Indiens. Au centre s'élève l'obélisque, et à chaque extrémité un fort poteau, où sont attachés les captifs condamnés à être brûlés vifs.

jusqu'aux montagnes Cherokées ou Apalaches, Nord et Sud. Les Cherokées étaient maîtres de ce pays depuis l'arrivée des Européens ; mais ils en ont été chassés depuis par les Muscogulges, et il y a toute apparence que, long-tems avant l'invasion des Cherokées, toute la région était habitée par une seule nation ou confédération, que gouvernait le même systême de loix, de mœurs et de langage, mais tellement ancienne que ni les Cherokées, ni les Creeks, ni la nation conquise ne peuvent rendre raison des motifs qui ont fait élever ces monumens. Les hauteurs et les massifs cubiques qui les avoisinent, semblent avoir été construits, en partie pour la décoration et l'agrément, en partie, dans quelque autre vue d'utilité publique, puisqu'ils sont toujours situés de manière à commander au loin la ville et le pays adjacent. Les terrasses carrées paraissent être les fondemens d'une forteresse, et peut-être les hauteurs pyramidales avaient-elles la double destination de tours pour surveiller les villes, et d'autels pour les sacrifices. La plate-forme enfoncée, que les blancs appellent *chunk-*

yard, était probablement destinée aux mêmes usages qu'aujourd'hui chez les Indiens modernes, c'est-à dire, à brûler et à torturer les malheureux captifs condamnés à mourir. La plate-forme est toujours entourée d'un ou deux bancs placés l'un au-dessus de l'autre, siéges préparés aux spectateurs de ces horribles scènes, aussi bien qu'à ceux des jeux, foires et danses. Depuis la rivière de Saint-Jean, au Sud, jusqu'à la pointe de la presqu'île de la Floride, on rencontre de ces hauteurs pyramidales, avec de spacieuses avenues qui conduisent de la ville à un lac ou étang artificiel, et on ne peut y méconnaître des édifices publics et des monumens de magnificence, destinés à perpétuer le pouvoir et la grandeur de la nation.

Les plus remarquables de ces monumens, tels que hauteurs, chaussées et lacs artificiels que j'aye rencontrés, sont ceux qu'on voit à la hauteur de la rivière Saint-Jean, sur la rive orientale, précisément à l'entrée du grand lac Georges; ceux sur la rive opposée, sur les bords du petit lac, un autre sur l'île de Duun, un peu

au-dessous de Charlotteville; un troisième sur la belle île située en dehors des caps du lac Georges, en vue du mont Royal; et un quatrième très-spacieux, sur les rives orientales de la rivière Musquito, près de la nouvelle Smyrne. Mais sans aucun doute, il doit s'en présenter un bien plus grand nombre, plus loin au Sud, dans la presqu'île. Cependant je n'en ai remarqué aucun à l'Ouest, dans mon voyage au petit Saint-Jean, près la baie d'Apalache.

Dans tout le territoire des Muscogulges, au Sud-Ouest, depuis la rivière Oakmulge jusqu'à celle de Tallapoose, en descendant jusqu'à Mobile, et de là tout le long des côtes de la mer, je n'ai vu trace de montagnes ou de chaussées, qu'à Taensa, où se trouvent plusieurs hauteurs de forme conique, et de terrasses carrées, qu'à la vieille ville d'Apalachucla, sur les rives Ouest de la rivière de ce nom. On y remarquait encore des débris de monumens considérables, terrasses à quatre faces, plate-formes, etc. presque aussi élevées que celles qui se voient dans les plaines d'Oakmulge; mais point de hauteurs à

forme conique. La tradition des Indiens veut que ce soient les ruines d'un ancien bourg Indien avec sa forteresse. Je n'ai pas pénétré jusques dans l'intérieur du territoire des Chactaws, et par conséquent j'ignore s'il s'y trouve de semblables monumens.

Je termine ce que je viens de dire des monumens Indiens, en observant qu'aucun de ceux que j'ai vus, ne porte la moindre trace des arts, des connaissances ou de l'architecture des Européens, ou autres habitans de l'ancien monde, et qu'ils paraissent pourtant appartenir à l'antiquité la plus reculée.

Fin du second et dernier Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome second.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

QUATRIÈME PARTIE.

Chapitre premier.

Chapitre II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

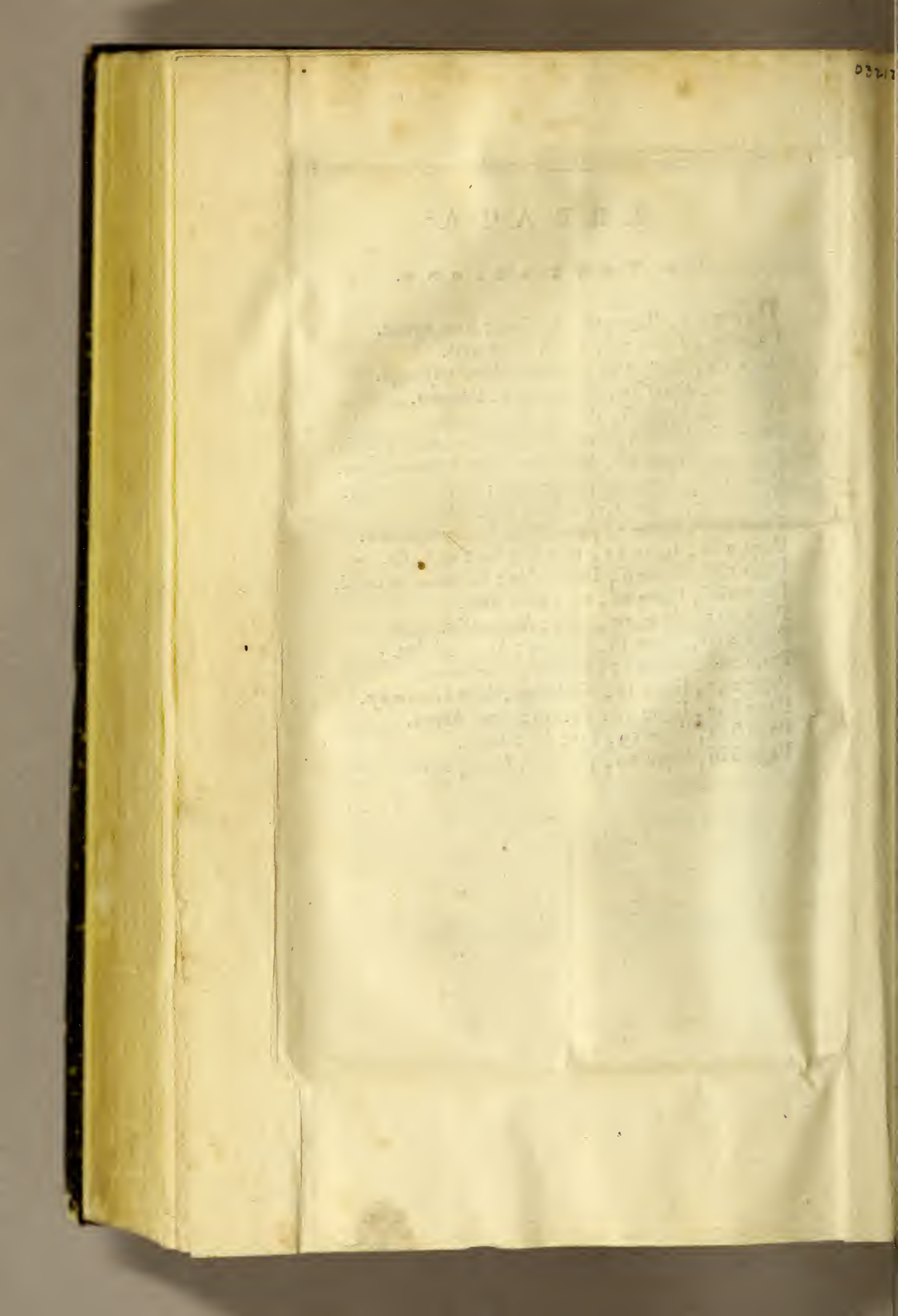
CHAPITRE VI.

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA

Du Tome second.

Page 28, ligne 16, avaient; *lisez* ayent.
Page 30, ligne 12, sous; *lisez* sont.
Page 82, ligne 18, passage; *lisez* paysage.
Page 92, ligne 10, Dirca; *lisez* Dircœa.
Page 93, ligne 5, d'eux; *lisez* d'elles.
Page 95, ligne 9, convalliaria; *lisez* convallaria.
Page 99, ligne 22, la rivière; *lisez* les rivières.
Page 115, ligne 22, Fragarea; *lisez* Fragaria.
Page 117, ligne 13, Lilia; *lisez* Tilia.
Page 119, ligne 14, ensuite; *lisez* ensemble.
Page 136, ligne 21, que de; *lisez* qui, de.
Page 138, ligne 6, immuable; *lisez* embarrassé.
Page 186, ligne 16, est; *lisez* sont.
Page 211, ligne 17, jalis; *lisez* salix.
Page 213, ligne 15, brisées; *lisez* boisées.
Page 245, ligne 11, bornes; *lisez* bords.
Page 292, ligne 11, Gillavry, *lisez* Gilliway.
Page 342, ligne 15, Farum; *lisez* Arum.
Page 344, ligne 19, bas; *lisez* bacq.
Page 356, ligne 14, pivores; *lisez* pierres.



Longitude du Méridien de l'Isle de Fer.

CARTE

DES CAROLINES Méridionale et Septentrionale, LA GEORGIE, LA FLORIDE, Orientale et Occidentale, LE PAYS DES CHEROKÉES, la Vaste Contrée DES MUSCOGULGES, ou la Confédération des Creks et Pays des Chataws.

Pour Servir à l'Histoire des Voyages de Williams Bartram

Par J.B.POIRSON *Ingenieur Géographe, en* 1799.

Lieues d'Espagne de 17 ½ au Deg

5 10 15 20 25 30 35

Lieues Marines de 20 au Dégré

5 10 15 20 25 30 35 40

Lieues Communes de France de 25 au Dégré

5 10 20 30 40 50

Lieues Légales de Castille de 26 ⅔ au Dégré.

5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 53 ⅓

Milles Anglais d'usage de 50 au Dégré

5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

Milles Géographiques de 60 au Dégré.

5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120

Milles Statués Anglais de 69 ½ au Dégré.

5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120 130 139

GOLFE DU MEXIQUE

OCÉAN ATLANTIQUE

Longitude du Méridien de Paris.

Gravé par Blondeau, *Rue des Francs Bourgeois N°. 131 près la Place Michel*

Ecrit par Miller, *Rue Jacques N°. 52*

